



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

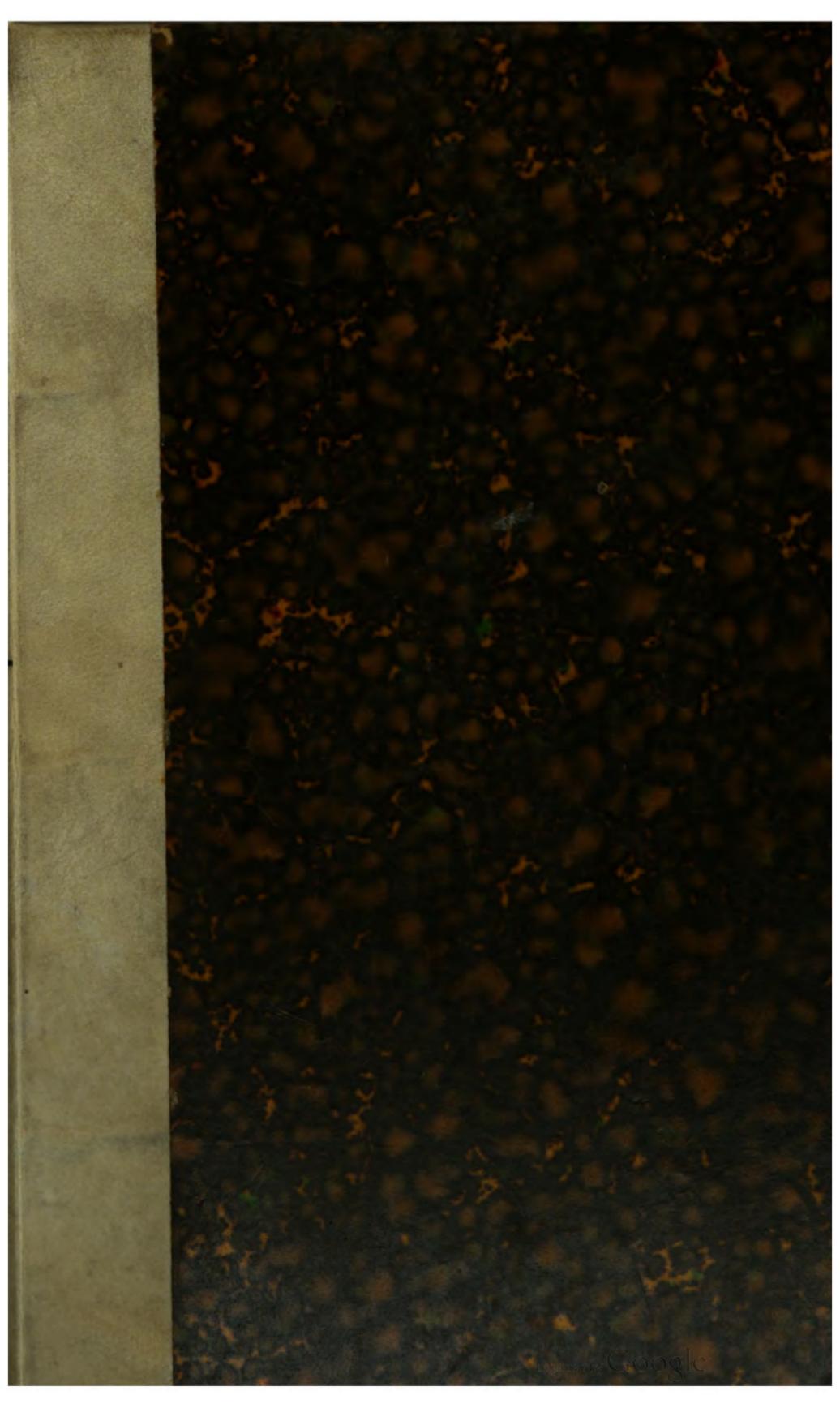
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



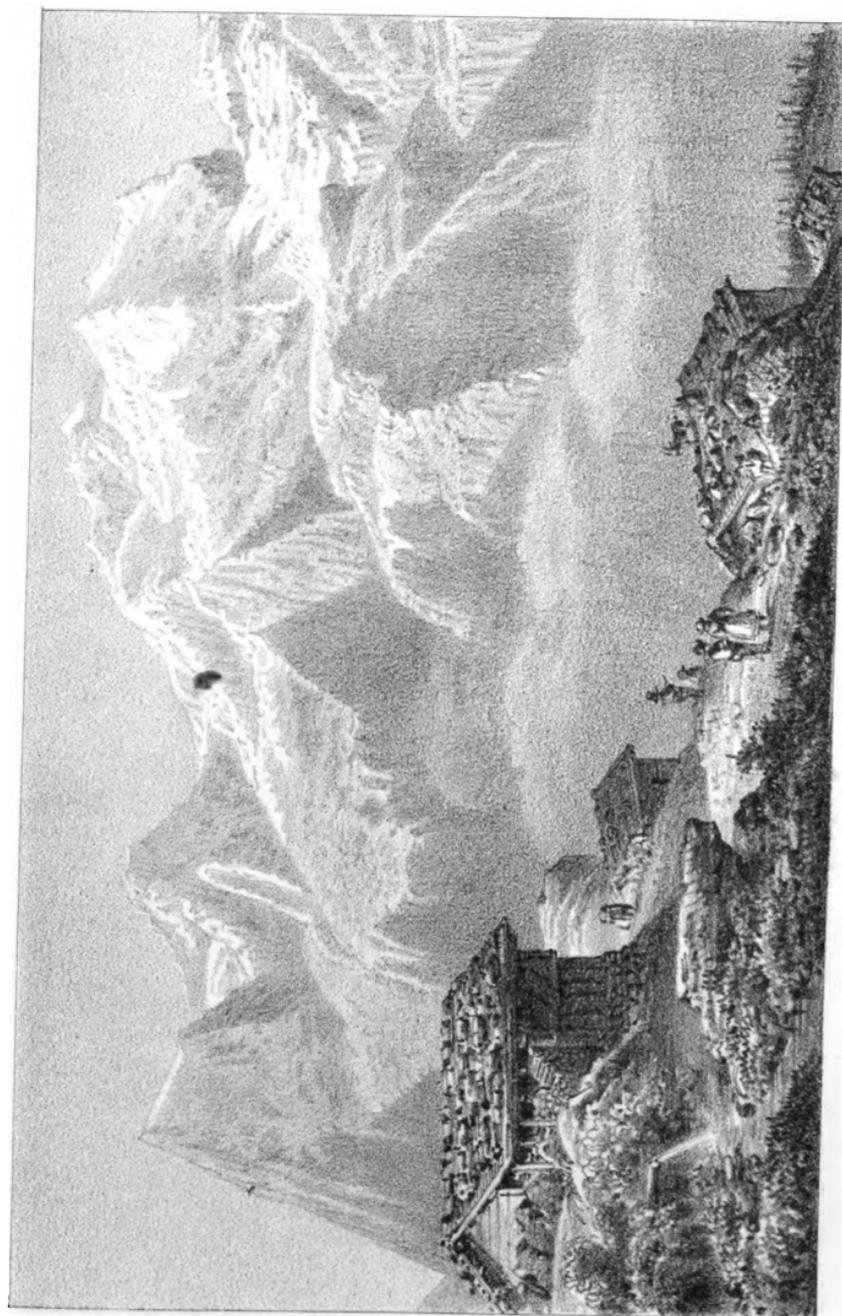


HEURES DE BONHEUR

CET OUVRAGE SE TROUVE :

A TURIN	chez <i>Bocca, frères.</i>
LEIPZIG	<i>C. Twistmeyer.</i>
AMSTERDAM	<i>S. Delachaux et fils.</i>
CONSTANTINOPLE	<i>Wick.</i>
ALEXANDRIE	<i>Bonato.</i>
JASSY	<i>Codresco.</i>

~~X~~ C1368



Imp. Thierry F., Paris

VUE DE L'EIGER, DU MOENCH ET DE LA JUNGFRAU

du côté de la Wengernalp

LA
SUISSE ALLEMANDE

ET

L'ASCENSION DU MENCH

PAR

M^{me} LA COMTESSE DORA D'ISTRIA

Ἄφες τοὺς νεκροὺς θάψαι τοὺς ἑαυτῶν
νεκροὺς. (Luc, IX, 60.)

TOME DEUXIÈME



PARIS

JOËL CHERBULIEZ, LIBRAIRE-ÉDITEUR

Rue de la Monnaie, 40

GENÈVE

MÊME MAISON, RUE DE LA CITÉ

1856

L'auteur a autorisé la reproduction.



GENÈVE. — IMPRIMERIE RAMBOZ ET SCHUCHARDT.

Gesslers Hochmuth Tell erschossen
Und edle Schweizerfreiheit entsprossen.

XII

Les poètes des temps anciens, lorsqu'ils peignaient les dieux, plaçaient dans l'Olympe, entourée des tristes divinités du vice et de l'égarement, une figure imposante par sa sagesse et son calme gracieux. Ses paroles étaient des prophéties; sa volonté était respectée du maître même de la foudre. En sa présence, les satyrés cessaient leurs sarcasmes, car chacun de ses mouvements commandait la vénération. Minerve, parmi les puissances formidables qui ébranlaient le monde, marchait d'un pas ferme, dominant l'assemblée des immortels de son front empreint de majesté.

Ainsi est Zurich au milieu des cités. Et notre vieille Europe, qui possède tant de merveilles, contemple avec plaisir sa beauté, sa science et sa vertu.

La Limmat murmure dans ses murs antiques, et le lac profond étend ses ondes au pied des coteaux où brillent les grands palais et les blanches villas.

Au bord de ce lac, dans un jardin qui ressemble à celui d'Armide, mon regard se promenait tantôt sur l'Albis couronné de forêts, tantôt sur les glaciers qui se confondent, aux limites de l'horizon, avec les nuages dorés. Ici tout est riant, tout vit, tout respire le bonheur. Des chants pleins d'harmonie, partis d'un bouquet d'arbres voisins, semblaient une musique aérienne. L'air retentissait de ces chœurs qui invoquaient la liberté, comme, au lever de l'aurore, les adorateurs du soleil appelaient de leurs vœux le plus magnifique des astres.

Cependant la nuit était venue, et j'étais encore là comme en extase, regardant et écoutant, dans un enivrement plein de volupté. Les voix s'éloignaient et un voile mystérieux couvrait déjà ces scènes variées. Mille senteurs indéfinissables montaient vers le ciel, pareilles à l'encens qui s'élève de l'autel immense de la nature, célébrant les splendeurs du soir. Une des nacelles qui volaient sur l'onde cristalline s'arrêta auprès de moi. Poussée par le souffle qui voltigeait doucement dans le feuillage murmurant, elle m'em-

porta loin de la rive. Les feux de la ville s'allumaient autour du lac, et brillaient à la place des étoiles. Les noires silhouettes des églises se dessinaient sur la voûte unie des cieux. Mais où sont les chants et la joyeuse fête du jour? Je ne vois plus au loin que des murs cachés dans les ténèbres. On dirait les catacombes éclairées par des lampes sacrées.

Heureuse patrie de tant d'esprits généreux! du fier Zwingli, du docte Bodmer, de l'excellent Pestalozzi, de l'évangélique Lavater, entends-tu l'écho s'éveiller à l'heure de minuit pour répéter les noms de tes glorieux enfants? Fatigués des travaux et des vains bruits du monde, y a-t-il des pèlerins qui viennent pleins de piété s'agenouiller là pour regretter et pour aimer? Ou bien les ombres flottantes des peupliers s'allongent-elles seules sur le sable de la grève?

Pour moi, mon Dieu! c'est ta grandeur surtout que j'adore dans la création, œuvre de ta puissance. C'est toujours ton esprit que je cherche, même quand je m'attache aux pas des prophètes que tu as suscités de siècle en siècle pour accomplir l'éducation providentielle du genre humain. J'ai, emportée par mon ardeur, suivi tant de fois les êtres chimériques créés par mon imagination, sans m'apercevoir que c'est en Toi seul qu'est la force, la consolation, la vie!

Mon âme s'est consolée! — Aussi, qu'il est délicieux le repos que j'éprouve sur la terre natale de

ces hommes illustres qui ont vécu de ta pensée, combattu et souffert pour la gloire de ton nom. C'est là que je me sens grandir, que j'apprends des prières jusqu'alors inconnues.

Voilà les souvenirs qui m'attachent à Zurich. Et la lune qui se lève maintenant sur ses toits blanchissants, n'a pas plus d'attraits que sa mémoire n'en aura pour moi !

XIII

Depuis une heure je reste attachée à cette terrasse. Ma pensée, comme ce lac, est sans mouvement, sans orage. Elle flotte indécise entre les cieux et ces eaux paisibles. Cependant, dans l'espace brillent des étoiles de feu, sur l'onde glissent des rayons d'or. Mon intelligence seule, privée de lumière, semble endormie dans un sommeil profond. Ira-t-elle bientôt, comme l'étoile filante que vient d'engloutir le néant, s'éteindre dans la nuit de l'infini? — Non, l'esprit ne retournera pas au chaos. Le désir ardent qui consume mon cœur n'est pas la puissante attraction du tombeau. C'est l'attente douloureuse d'un avenir plein

de vie et de force. C'est l'aspiration vers l'éternité pour laquelle il soupire.

Quoi ! je ne sentirais pas les souffles généreux qui traversent le lac et viennent effleurer mes tempes ; leurs parfums bienfaisants ne me feraient pas revivre ; Je m'endormirais sur ces bords foulés par les héros de la liberté comme dort sur les rives de la Mer Morte le fils apathique de l'islam ! — Ici est un livre dont chaque page donne la vie ; — dont chaque ligne est une révélation de l'amour infini, — dont chaque mot promet à tous l'immortalité. Jean et ses frères dans l'apostolat l'ont tracé avec la plume de l'aigle invincible trempée dans le sang du Fils de l'homme. Puissent nos larmes effacer la trace des tourments iniques qui ont été infligés au Rédempteur par des hommes aveuglés ! Puissions-nous, purifiés nous-mêmes, présenter à l'humanité toute entière ces enseignements de sincérité et de pardon !

J'aime dans les nues ces pléiades unies par des nœuds de lumière. Leurs rayons se confondent comme des âmes qui s'embrassent dans l'ardeur de la passion. C'est ainsi que le même sentiment se transmet à tous les membres de l'humanité — et lorsque nous ne sommes plus, notre pensée vit encore dans nos frères. Ils en usent comme d'un bien qui leur est propre. C'est une relique sacrée dont la présence

ranime la vigueur qui s'éteint et réveille le courage défaillant.

Brises suaves qui venez du lac, préservez ma tristesse des molles extases ! Dites-moi que l'amour est partout où vous passez, que vos soupirs sont de brûlants accents recueillis sur d'autres bords.

L'onde s'est animée. Pareilles à des colombes aux ailes d'argent, des voiles inclinées fendent ses vagues murmurantes. Les tilleuls fleuris élèvent leurs bras vers les cieux ; leur ombre se balance sur les flots ainsi que des ondines en deuil. Sur les flancs de l'Albis se jouent des teintes pâles et fantastiques. La lune monte lentement dans le ciel, comme une souveraine s'avance d'un pas majestueux à la fête qu'on lui donne. Ma pensée vole auprès d'elle dans l'espace où rien ne la gêne.

Là, des joies nouvelles m'ont ravi d'étonnement. J'ai écouté la voix de l'Être infini, miséricordieux, dont la splendeur remplit le monde, dont l'amour donne la vie à tout ce qui se meut et qui respire. Alors j'ai trouvé le bonheur. J'ai appris que, hormis les promesses célestes, tout espoir est trompeur et toute consolation menteuse. Il faut qu'elle soit bien puissante l'inspiration divine pour vaincre dans notre esprit les tendances à l'apathie et à la faiblesse, pour réveiller en nous le sentiment de l'idéale perfection. Vouloir nous élever au-dessus de notre propre nature,

nous détacher des petites méprisables de ce monde, nous rapprocher par une sympathie indéfinissable de l'unique puissance de l'univers, sans obéir à un orgueil insensé, sans refuser de prendre sa part des souffrances de tous, c'est aspirer à une parcelle du feu sacré, qui affermit et soutient notre courage dans l'action. La flamme divine vivifie en nous l'indulgence et la compassion. Notre activité prend l'essor qui la porte à se dévouer aux principes éternels de la justice et de l'amour. Il n'y a plus alors ni vaines langueurs ni funeste indifférence. La peur, le vice le plus lâche et le plus indigne de nous, disparaît sous le souffle brûlant.

Ainsi se transforment parfois, Emmanuel, les défaillances qui nous découragent en vigoureux instincts, en ardeur invincible. Mais pour obtenir la force sans laquelle on ne peut ni aimer ni souffrir, la lutte est inévitable. Notre orgueil serait trop grand, si nous n'avions jamais gémi dans une molle servitude, si nous n'avions longtemps travaillé à rompre nos chaînes.

C'est dans la liberté ainsi acquise que nous trouvons enfin le calme parfait. L'aigle cesse d'agiter ses ailes et plane majestueusement sur les campagnes lorsqu'il a pris son élan dans l'immensité des cieux.

Vous me disiez un jour que la solitude d'un cloître ou quelque ermitage au fond des bois conviendrait désormais à une nature sur laquelle on devait,

selon vous, étendre le suaire de la mort. Le silence éternel du désert m'est aussi antipathique que la règle qui décide de tous les mouvements d'un monastère. Je vis d'une double vie depuis que vous me croyez morte. Mes défaillances elles-mêmes ne sont qu'un court arrêt après lequel mon vol devient plus rapide. L'air vivifiant des montagnes et des mers m'a rendu cette existence qui semblait éteinte au milieu de votre monde paralysé. Mon détachement de vous tous n'est pas un besoin de m'isoler ou de fuir le genre humain, mais un impérieux instinct qui m'entraîne vers l'action, et ne peut s'allier avec la vie factice de vos salons. Vos agitations perpétuelles pour les petites choses, l'absence complète de tout but sérieux, pendant le long cours de votre carrière, rendent parmi vous la pensée et l'action impossibles. C'est là surtout la raison qui détache de ce que vous appelez *le monde* tous ceux qui comprennent que leur véritable destinée ici-bas est de se dévouer aux grands intérêts de la famille humaine. Car à moins que vous ne fassiez de l'humanité entière tout un troupeau d'êtres privés de la pensée, bons seulement à se remuer, à s'abreuver et à paître, il faut que le but de l'existence ne consiste pas à courir d'un hôtel dans un autre ; à se parer d'un habit dont la façon change tous les jours, à s'agiter pour quelque société de bienfaisance patronnée par la beauté et l'élégance,

à faire inscrire sur des listes dorées des noms plus ou moins retentissants en l'honneur des pauvres qu'on ne soulage jamais ; à se montrer dans le sanctuaire en sortant d'un boudoir où l'on a connu toutes les voluptés du paradis de Mahomet ; à murmurer là des prières, en permettant aux princes de l'Église de faire du christianisme une vraie religion de Bouddha ; puis à laisser sa pensée enivrée des parfums de l'encens dormir doucement au bruit des cantiques monotones. Ne vaudrait-il pas mieux élever son âme avec toute la puissance d'une nature énergique vers l'Éternel, qu'on ne sait plus aimer aujourd'hui ni dans la nef des églises, ni dans le temple de la nature, plus vaste et plus sublime encore ?

Non, ce ne sont point ceux qui effacent l'éclat des étoiles par leurs diamants, ni les tristes solitaires qui traînent leurs noires soutanes dans des tombes prématurées, qui ont droit devant Dieu et devant l'homme à l'immortalité glorieuse, à la palme du salut, héritage des enfants du Seigneur. Allez ! heureux du siècle, continuez d'abreuver de larmes le travailleur qui paie vos caprices ; mais sachez que celui que vous foulez aux pieds est homme.... il peut se relever demain dans la fierté du triomphe, paré de la double auréole de la souffrance et de la résignation. Autour de sa charrue, arrosée encore de ses larmes, les anges chanteront en chœur : « Bienheureux ceux qui

pleurent parce qu'ils seront consolés¹, » et les esprits exterminateurs répondront d'une voix tonnante : « Le riche passera comme la fleur de l'herbe² ! »

Renversez les coupes de vos festins ; cessez les concerts de vos nuits, ne fatiguez plus vos pieds dans des danses languissantes. Venez au banquet splendide de la nature, venez écouter les harmonies éternelles ; venez prendre votre place au travail de l'humanité. Vous trouverez des joies nouvelles, des sourires inconnus, des affections sincères et des espérances sans déception. Lavez le fard de vos joues, dépouillez l'hermine qui traîne sur vos épaules et vous sentirez renaître en vous la jeunesse et la fraîcheur de vos premières années.

XIV

Quand j'entrai dans l'église, le pasteur descendait les degrés de la lourde chaire en bois, et la multitude

¹ Μακάριοι οἱ πενθοῦντες· ὅτι αὐτοὶ παρακληθήσονται. (MATTHIEU, v, 4.)

² Καυχάσθω δὲ ὁ ἀδελφὸς ὁ ταπεινὸς ἐν τῷ ὕψει αὐτοῦ· ὁ δὲ πλούσιος ἐν τῇ ταπεινώσει αὐτοῦ, ὅτι ὡς ἄθος χόρτου παρελεύσεται. (JACQUES, *Épître catholique*, 1, 10.)

chantait : « Seigneur tu m'as éprouvé ; tu m'as connu ¹. »

Les murailles nues de l'édifice byzantin retentissaient de ces hymnes dont les sons arrivaient jusque dans la crypte qui s'étend sous le chœur. Je m'enfonçai dans un coin obscur. Adossée à un des piliers massifs de l'autel, je confondis ma voix avec celle du peuple.

J'étais dans la cathédrale du Grosse-Münster, qui semble une sévère image du passé. Mon âme s'éleva vers l'Éternel, et le respect me saisit pour son inconcevable puissance. Quelle force ne donne-t-il pas à la créature, toujours si faible, puisque par son intelligence seule elle peut transformer la loi sociale la mieux défendue, et arrêter la corruption invétérée depuis des siècles au sein même des pouvoirs qui dirigent l'humanité? Ici même, dans ce sanctuaire, Zwingli ne fit-il pas de tels prodiges? Sa parole vola aux extrémités de la terre, et son efficacité fit triompher la réforme parmi des milliers d'individus.

Au seizième siècle, la voix des réformateurs, qui avait déjà retenti dans l'université de Paris², trouva

¹ Ps. CXXXIX.

² Voir dans MERLE D'AUBIGNÉ, *Histoire de la réformation*, des études pleines d'intérêt sur l'enseignement de Lefèvre d'Étaples à la Sorbonne, sur son influence et sur celle de ses amis. Ce sont là des faits trop oubliés et dont pourtant l'importance ne saurait être contestée.

un écho dans les vallées des Alpes. La Suisse, qui s'était toujours montrée assez indépendante envers Rome, était infiniment mieux préparée que les autres pays de l'Europe à recevoir la réformation. Aussi on ne peut douter de l'initiative mémorable qu'elle exerça au sein des pays de langue allemande¹. Je sais bien que la Saxe est habituée à revendiquer cette initiative. Dans leur philosophie de l'histoire, les Allemands ont l'habitude de faire du pays qu'ils habitent le centre de l'humanité² et de présenter la réformation comme un mouvement essentiellement germanique. Mais les dates sont ici plus significatives que toutes les théories. C'est en 1516 que Zwingli attaqua pour la première fois le despotisme papal dans l'église d'Einsiedeln. Or Léon X ne fit prêcher les indulgences qu'en 1517, et ce fut à l'occasion de cette prédication que Luther publia ses fameuses thèses. Pourtant la question chronologique n'a ici qu'une importance relative. Il est beaucoup plus important de constater que le véritable caractère de la réforme ne fut compris qu'à Zurich et à Genève. En effet, son but ne devait pas être seulement de renverser la domination papale : elle avait surtout pour mission de rendre au christianisme toutes ses tendances démocratiques.—Voilà ce que les réformateurs allemands n'ont jamais bien

¹ Aucun canton romand ne faisait alors partie de la Confédération.

² Voy. HEGEL et GERVINUS, *passim*.

vu. L'aristocratie profita de tout ce qu'on enleva au sacerdoce catholique : tels furent les résultats du caractère irrésolu des chefs de la réforme allemande. Mélanchthon était le moins décidé de tous les hommes. Quant à Luther, beaucoup trop confiant dans la puissance de sa parole, il ne s'occupa jamais d'une manière sérieuse de la consolidation de son œuvre. Il se bornait à dire : « Je suis resté tranquille et j'ai laissé la parole courir le monde. Tandis que je dormais et que nous buvions de la bière à Wittemberg avec Amtsdorf et Mélanchthon, cette parole que j'avais prêchée a renversé le papisme, tellement que jamais ni prince, ni empereur ne lui ont causé tant de mal. Je n'ai rien fait : la parole a tout fait. »

La sécurité de Luther devait produire ses fruits. Elle assurait le triomphe de la réaction catholique, qui eut lieu après sa mort. Dès que Rome n'eut plus à redouter son impétueuse éloquence, elle put facilement reconquérir une partie des contrées qu'il lui avait enlevées¹. Dans les pays où la Réforme parvint à résister, elle resta soumise à l'orgueilleuse domination de l'aristocratie germanique qui réussit à frapper de stérilité une partie de ses principes.

Luther avait malheureusement tous les défauts de la race à laquelle il appartenait. C'était assurément

¹ Voy. Léopold RANKE, *Les princes et les peuples au seizième siècle*.

un noble cœur et un grand esprit. Il donna à la diète de Worms des preuves éclatantes d'un courage invincible. Il était, en outre, profondément imbu de la haine généreuse des vieux Allemands contre la domination de Rome, quelle que fût sa forme, politique ou religieuse. Mais les tendances mystiques du génie germanique le dominaient complètement. Toute sa préoccupation était tournée vers les problèmes de la vie intérieure. J'ajouterai que la contrainte monastique dont il avait tant souffert avait laissé dans son imagination un monde de fantômes. Il était sujet, comme Jeanne d'Arc¹, François d'Assise et Ignace de Loyala à de fréquentes hallucinations². La science a démontré victorieusement que les plus hautes intelligences ne sont pas à l'abri de cette triste infirmité³. Socrate et Pascal en sont la preuve. Les plus absurdes légendes de la Saxe, Luther les accueillait avec une crédulité singulière⁴. Il se figurait avoir avec Satan des conférences théologiques, dans lesquelles,

¹ Voy. L. DE CARNÉ, *Jeanne d'Arc*, *Revue des deux mondes*, 15 janvier 1856. -- Cet article prouve à quel degré peut aller la crédulité romaine. (Comp. avec BRIÈRE DE BOISMONT, Des hallucinations.)

² Voy. l'excellent ouvrage du docteur BRIÈRE DE BOISMONT, *Des hallucinations*, et les travaux des docteurs LÉLUT, ESQUIROL, CALMEIL, LEURET, sur cette question.

³ Voy. docteur LÉLUT, *Le démon de Socrate et l'Amulette de Pascal*.

⁴ Voy. MICHELET, *Mémoires de Luther*.

par parenthèse, l'archange déchu montrait une logique assez médiocre. Les luttes que le réformateur soutenait ainsi contre ces visions épuisaient ses forces et son courage. Plus d'une fois sa santé en souffrit très-gravement. Tandis qu'il se livrait à ces angoisses et à ces combats douloureux, Munzer organisait la terrible insurrection des paysans. Le sentiment démocratique, auquel Luther refusait toute satisfaction, éclatait de toutes parts. Il en fut indigné, et au lieu de s'occuper d'une réforme sociale dont la nécessité était trop évidente, il appela sur les multitudes opprimées la colère des barons. Toute pensée de régénération politique fut étouffée dans des torrents de sang. Les pays de la langue germanique n'avaient pas seulement besoin d'un théologien, ils réclamaient aussi un citoyen plein de fermeté et d'énergie. Zwingli montra dans sa patrie ce double caractère. Pour bien comprendre la mission religieuse et sociale de ce grand homme, il faut se faire une juste idée de l'état de la Suisse à cette époque. Ceux qui ne l'ont pas étudié avec quelque soin ont été fort injustes pour le célèbre réformateur.

Le quatorzième siècle avait été l'époque du moyen âge où le génie de l'Helvétie, tout à la fois chrétien et patriotique, brilla de tout son éclat. Ce siècle, qui commence au Grütli par le serment patriotique des Trente-Trois, se termine à cette mémorable diète de Zurich où fut juré le code religieux de Sempach.

Cette convention respire les sentiments évangéliques les plus purs. Quelle période glorieuse que celle de Morgarten, de Laupen, de Sempach et de Næfels ! Alors brillèrent les Stauffacher, les Erlach, les Basewind, les Gundoldingen¹. La concorde régnait parmi les Confédérés ; le dévouement était leur loi ; ils savaient unir la force à la modération. Leur gloire militaire était aussi sans tache ; car ils ne combattaient pas, comme ils le firent plus tard, pour des richesses ou pour des conquêtes, mais pour la conservation du bien qui doit être le plus cher à toute âme généreuse, la liberté. Ces vertus étaient d'autant plus admirables qu'elles n'étaient pas le privilège de quelques individus. Le principal acteur dans l'histoire de la Suisse, ce ne sont pas comme ailleurs les rois, les ministres ou les princes de l'Église : le peuple est ici en première ligne. C'est de lui que viennent les grandes inspirations, les sacrifices héroïques, c'est lui qui sait s'imposer des barrières et qui se montre supérieur aux détestables conseils de l'ambition et de l'égoïsme.

Trois causes amenèrent par leur développement insensible la décadence de la Confédération au moyen âge, les conquêtes, le service mercenaire et la prédominance de l'élément aristocratique.

L'empereur Sigismond, ennemi de la maison d'Au-

¹ Pétermann Gundoldingen, avoyer de Lucerne, commandait à Sempach les troupes de Lucerne et des Waldstettes.

triche, le même que nous avons vu au concile de Constance, décida les Confédérés à enlever l'Argovie à cette maison. Les succès qu'ils obtinrent semblaient ajouter une nouvelle gloire à celle qu'ils avaient acquise sur tant de champs de bataille. Mais cet agrandissement, en éveillant l'orgueil et la cupidité, prépara à la Suisse des calamités sans nombre. « Le nouveau siècle¹, dit Gelzer, a commencé avec les conquêtes et les guerres civiles, il finira par des guerres mercenaires. » — « La guerre d'Argovie, dit Jean de Muller, en foulant aux pieds le principe de l'égalité républicaine, souille la robe d'innocence de la Confédération primitive. » Citoyens libres, au lieu de faire part du bienfait dont ils jouissaient aux populations conquises par leurs armes, les Suisses usurpèrent, dans les pays dont ils s'étaient emparé, le rôle des anciens souverains et se montrèrent aussi durs qu'eux envers leurs nouveaux sujets, auxquels ils imposaient la domination des baillis. Cette organisation, adoptée pour l'Argovie², le fut plus tard pour la Lévantine, conquise par les gens d'Uri sur le duc de Milan³, et pour la Thurgovie enlevée à l'Au-

¹ Le quinzième.

² L'Argovie a été émancipée en 1798 par les Français.

³ Cette vallée fait maintenant partie du canton du Tessin. « Elle était, dit M. BŒDECKER, *la Suisse*, arbitrairement et tyranniquement administrée par les baillis..... Les Français mirent fin à cet ordre de choses. »

triche¹. Les habitants de ces contrées², assujettis à un régime tyrannique et arbitraire, loin d'apporter une nouvelle force à la Confédération, introduisaient dans son sein des éléments permanents de mécontentement et de révolte.

L'avarice était la cause première de ces conquêtes, car l'administration vexatoire des bailliages sujets enrichissait les administrateurs. La soif de l'or qui les avait inspirées devait faire naître la passion des guerres mercenaires, le plus grand fléau que la colère du ciel ait jamais fait peser sur l'Helvétie.

Les victoires des Suisses eurent en Europe un grand retentissement, et leur firent une véritable renommée militaire. Les rois et les princes désirèrent alors avoir à leur service quelques-uns de ces intrépides soldats qui avaient résisté à la plus fière aristocratie de l'Europe. La noblesse des villes et des campagnes profita de ces dispositions pour s'ouvrir une nouvelle source de richesses. Elle éveilla la cupidité des jeunes gens et sut exploiter avec habileté leur humeur guerrière et aventureuse. Mais comme il résultait de ces engagements isolés une multitude d'abus, les États de la Confédération ju-

¹ La Thurgovie, qui doit sa liberté à la France, forme maintenant un des cantons de la Confédération.

² Le nombre s'en accrut avec le temps. C'est ainsi que Berne s'empara au seizième siècle du pays Vaud, qui s'est depuis émancipé.

gèrent convenable de faire des traités avec les souverains pour la formation de régiments suisses, commandés par des officiers de leur nation, afin que chaque gouvernement pût protéger ses sujets sur la terre étrangère. Le premier traité de ce genre fut signé entre la France et Lucerne, dans les années 1479 et 1480. En 1499, l'Autriche voulut avoir aussi des Suisses sous ses drapeaux, et son exemple fut suivi par les princes d'Italie et par le pape.

Les rois de l'Europe qui n'avaient pu vaincre les Confédérés, trouvèrent dans le service mercenaire un moyen d'affaiblir la Suisse, de la livrer aux vices des pays monarchiques, et d'anéantir la force des principes républicains, dont ils redoutaient par-dessus tout la propagation. Souvent les champs demeuraient incultes, parce que ceux qui devaient les féconder¹ avaient préféré à ces pénibles travaux la licence de la vie des camps. Quand ils revenaient sur la terre natale, ils y rapportaient des habitudes et des idées inconnues aux vainqueurs de Donnerbühl, de Laupen et de Næfels. Si les paysans apprenaient à mépriser ainsi les vertus et l'existence laborieuse de leurs pères, les fils des nobles et des magistrats devenaient avides de titres et de distinctions frivoles, qui leur faisaient croire qu'ils avaient d'autres droits

¹ Ainsi que le faisait Rodolphe d'Erlach, agriculteur aussi laborieux que soldat intrépide.

que les enfants de la commune patrie. Après s'être enrichis à l'étranger, ils obtenaient dans leur pays une influence dont ils se servaient pour opprimer leurs compatriotes.

La funeste transformation des antiques mœurs de la Suisse, dont nous venons d'essayer de donner une idée, devait substituer insensiblement le système aristocratique au gouvernement de la démocratie, qui avait donné à la Suisse tant de jours de gloire et de paix. Le quinzième siècle contient déjà le germe du patriciat, qui se développera au seizième, et arrivera à son apogée au dix-septième. Dès les premières années du quinzième siècle, il n'est pas difficile d'apercevoir dans plusieurs États-villes, un penchant prononcé à enlever aux assemblées communales la discussion des affaires publiques. Certaines décisions passionnées, échappées à des réunions tumultueuses, vinrent favoriser cette tendance. A Zurich, le gouvernement prétexta l'atroce persécution que les bourgeois exercèrent contre les Juifs, pour prendre la résolution « de ne plus porter devant la commune que les affaires majeures, c'est-à-dire la paix, la guerre, et l'élection de certains fonctionnaires. » On n'en resta pas là, et le mépris qu'on fit des droits du peuple contribua puissamment à l'insurrection de 1513. Dans quelques cantons, les membres du Petit Con-

seil¹ ne craignirent pas de se décorer du titre pompeux de « Messeigneurs. » Au quinzième siècle, Kistler, devenu avoyer, faisait au Grand Conseil de Berne un portrait piquant des prétentions de « Leurs Excellences. » — « Tel bourgeois de trois jours, dont on se moque, disait-il, a plus fait pour la ville que ces nobles qui se vantent tant aujourd'hui de leurs bienfaits d'autrefois. J'accorde cependant que Berne a des obligations à leurs ancêtres. Mais ce qu'ils lui ont donné jadis, ils savent bien le lui reprendre, et de crainte de voir diminuer leur splendeur, ne sont-ils pas prêts à amoindrir les droits et les libertés de la ville? — Longtemps on n'osait les attaquer sur ce point. Et parce qu'il se rencontre maintenant au sein de la magistrature bernoise un homme qui a le courage de faire son devoir, et que cet homme trouve de l'écho dans les Conseils, ces beaux seigneurs s'irritent et font entendre des menaces. Mais vous avez beau faire : j'ai agi en conformité de mon serment, pour l'intérêt et l'honneur de la ville, et je persisterai jusqu'à la mort. »

L'homme destiné à commencer la réaction contre les abus que le gouvernement aristocratique avait fait régner en Suisse, naquit parmi les montagnards qui avaient conservé la vieille énergie du sang helvétique.

¹ Pouvoir exécutif.

Au sud du monastère de Saint-Gall s'étend une vallée d'environ deux lieues de long, que l'on nomme le Toggenbourg. Elle est fermée au nord et au sud par des montagnes ; mais elle s'ouvre à l'orient aux rayons bienfaisants du soleil. De là, le regard s'étend jusqu'aux Alpes du Tyrol. Dans cette vallée, à deux mille pieds au-dessus du lac de Zurich, est un village nommé Wildhaus ou « maison sauvage, » qui appartenait encore à la Rhétie en 1310. Le domaine de la langue romane s'étendait jusqu'ici ; la population appartenait donc à la race latine la plus pure. Cette grande race, qui a produit Lefèvre, Calvin et Farel, peut donc aussi revendiquer la gloire d'avoir donné naissance à l'homme célèbre qui a commencé la réformation dans les pays de langue allemande. Du village de Wildhaus dépendent deux hameaux, Lisighaus et Schoenenboden. A un quart de lieue de Lisighaus, là où les fruits de la terre ne viennent plus, là où la végétation alpestre couvre seule le sol, on voit encore une cabane isolée, faite d'arbres noircis, qui ont résisté depuis plus de trois siècles à l'action du temps¹. Les murs sont minces, les fenêtres ont de petites vitres rondes et les toits sont chargés de pierres, à cause de la violence des vents à cette hauteur. Devant la cabane jaillit une source plus pure que le cristal. C'est là que naquit

¹ J.-J. HOTTINGER, *Ulrich Zwingli*, donne une vue de l'intérieur de cette cabane ; mais elle n'est point dans la traduction française.

Ulrich Zwingli, le 1^{er} janvier 1484, sept semaines après le jour où la femme d'un mineur saxon donnait naissance à Martin Luther.

Le jeune Ulrich grandit au pied de ces rocs qui semblent éternels : « J'ai souvent pensé, dit son biographe, que rapproché du ciel, sur ces sublimes hauteurs, il y contracta quelque chose de céleste et de divin¹. » L'enfant était plein de force et de santé, il avait l'intelligence active et pénétrante du montagnard, la rudesse des Toggenbourgeois, il aimait comme eux le luth et les chansons. Dans les longues soirées passées autour du foyer, Ulrich écoutait avec avidité les récits des anciens. Il entendait dire qu'un joug pesant avait autrefois pesé sur la vallée, et qu'elle devait son indépendance à son alliance avec les Suisses. Ces longues conversations lui apprenaient à aimer la patrie. Personne ne pouvait prononcer devant lui une parole défavorable aux Confédérés sans qu'il se levât pour les défendre avec chaleur². Cette vivacité de caractère s'alliait fort bien au goût des choses sérieuses. Assis aux pieds de son aïeule, il écoutait des heures entières les belles histoires de la Bible qu'elle lui racontait. Quant à son caractère, la loyauté en était le trait principal. Il montra de bonne heure cette

¹ Oswald MYCONIUS, *Vita Zwingli*, trad. par Merle d'Aubigné.

² Johann-Melchior SCHULER, *U. Zwingli, — Geschichte seiner Bildung zum Reformator des Vaterlandes*, p. 91.

horreur du mensonge qui l'empêcha de se prêter aux fourberies de l'Église romaine. Il racontait plus tard qu'à l'époque où il commença à réfléchir, ce vice lui paraissait plus condamnable que le vol ; « car, disait-il, la véracité est la mère de toutes les vertus. » Zwingli fut toujours fidèle à cette noble manière d'envisager la vie. Il fut sincère et loyal en religion comme en politique. Personne n'eut une confiance aussi grande dans la puissance de la vérité. Quand on crut possible de lui reprocher quelque faiblesse, il n'eut jamais recours à des subterfuges hypocrites ; on ne le vit point idéaliser sa vie pour captiver l'estime des hommes¹ et conquérir une haute position sociale. Que cette loyauté est rare, même chez les hommes les plus éminents !

Le jeune Ulrich ayant montré dès l'enfance une grande aptitude à l'étude, on le plaça au collège Théodore à Bâle². Il y obtint assez de succès pour engager ses parents à l'envoyer à Berne, où Henri Wœlflî (Lupulus) dirigeait une école renommée. Zwingli manifesta dans cette école ce goût de l'antiquité qu'il conserva toujours, même dans la plus grande ardeur de ses études théologiques. Un événement extraor-

¹ Je n'en veux d'autre preuve que sa lettre au chanoine Utinger lorsqu'il fut question de l'appeler à Zurich.

² A ce propos, HOTTINGER, *Ulrich Zwingli*, donne les plus curieux détails sur les écoles et les étudiants de cette époque.

dinaire qui se passa sous ses yeux commença aussi à lui inspirer un grand éloignement pour les moines, qui exploitaient à cette époque de la manière la plus scandaleuse la crédulité des masses abruties par une Église dégénérée.

A cette époque, l'immaculée conception de la Vierge, devenue en 1855 un dogme de l'Église romaine, n'était soutenue que par les Franciscains, le plus ignorant de tous les ordres religieux.

On jugera de la rapidité avec laquelle se forment les dogmes au sein du catholicisme, si l'on compare à cet état de choses les faits suivants qui sont rapportés dans le *Journal des Débats* et dans l'*Observateur catholique*. « Le Père B. Morgaez, prêtre de l'ordre des frères prêcheurs, docteur et ancien professeur en théologie de l'université d'Alcala, vieillard de soixante-six ans, s'est rangé parmi les opposants qu'a rencontrés dans la catholicité la proclamation du nouveau dogme de l'immaculée conception. Usant de la faculté que lui laissent les lois de son pays, il a publié son opinion sur ce sujet dans un livre dont l'impression et le tirage avaient préalablement été autorisés par le gouverneur civil de la province. Le livre avait à peine paru que, sous l'influence du clergé, le même gouverneur faisait saisir l'édition, et en interdisait la vente. — Le vicaire ecclésiastique de Tolède ordonna des poursuites judiciaires contre l'auteur, et soumit le ju-

gement du livre aux examinateurs synodaux. Avant le jugement, le P. Morgaez a été enfermé par ordre du vicaire, suspendu de tout ministère sacerdotal, et placé sous la garde et la direction d'un ecclésiastique appartenant à la Société de Jésus. Ces mesures rigoureuses ont été prises contre un vieillard déjà atteint d'une paralysie dont il souffre depuis quatre ans, et que le froid et l'humidité de sa cellule ont aggravée. — Le P. Morgaez a demandé à être transporté dans un hôpital pour y recevoir les soins qu'exige l'état de sa santé. Le vicaire ecclésiastique n'a pas même daigné répondre à cette prière. — Les juges synodaux ne se sont pas prononcés encore; aucun jugement n'est intervenu, aucune sentence n'a été prononcée. Le P. Morgaez s'est adressé au ministre de la justice; il a demandé secours contre la violence qui lui était faite; il a fait parvenir sa plainte jusqu'à l'assemblée nationale¹. Jusqu'à présent ses réclamations ne paraissent pas avoir été entendues². »

Les dominicains du seizième siècle n'étaient pas

¹ Dans un pays soumis au sacerdoce romain, toutes les libertés politiques sont des illusions. Le clergé trouve le secret de les annuler dans la pratique par son influence sans rivale.

² *Journal des Débats* du 28 février 1856, article de F. CAMUS. — Dans le même article on rappelle qu'un moine bohémien, le frère Brodzinski, a été aussi longtemps enfermé dans une maison de fous pour avoir embrassé la réforme.

plus favorables au dogme fabriqué¹ par Pie IX que le P. Morgaez. Supérieurs en intelligence mais non en vertu aux disciples de François d'Assise, ils imaginèrent un expédient ingénieux qu'ils crurent propre à les rendre populaires et à discréditer en même temps l'enthousiasme de leurs adversaires pour l'immaculée conception. Un fantôme blanc apparut à un de leurs novices du couvent de Berne, nommé Jean Jetzer : « Je suis, dit l'apparition, une âme échappée au feu du purgatoire. » Dans une seconde manifestation, le revenant, accompagné de deux esprits, dit au novice : « Scot, inventeur de la doctrine des franciscains² sur la conception immaculée de la Vierge, est parmi ceux qui souffrent avec moi de si vives douleurs. » Cette nouvelle plongea dans la consternation les franciscains et leurs partisans. L'impression fut d'autant plus profonde que l'âme avait annoncé une visite de la Vierge elle-même. En effet, au jour indiqué, la mère de Christ, qui devait faire tant de prodiges grotesques dans la France³ et dans l'Italie du dix-neuvième

¹ Ceux qui trouveront ce mot trop sévère peuvent consulter G. POINSON, *Réfutation du dogme de l'immaculée conception*, Bruxelles, 1855.

² Jean Duns Scot, surnommé le *docteur subtil*, de l'ordre des franciscains, était préféré par ceux-ci à Thomas d'Aquin, l'oracle des dominicains, surnommé le *docteur angélique*.

³ Voyez l'abbé LEMONNIER, *Le pèlerinage à la Salette*, huitième édition. — De telles excentricités répandues à tant d'exemplaires montrent où en sont en France les couches inférieures de la nation.

siècle¹, et même dans la Suisse catholique², la madone de la Salette, de Rimini et de Fossombrone, apparut dans la cellule du frère Jetzer. Elle lui donna trois larmes de Jésus, trois gouttes de son sang, un crucifix et une lettre adressée au belliqueux Jules II, alors pape : « Il était, disait-elle, l'homme choisi de Dieu pour abolir la fête de sa prétendue immaculée conception. » Mais ce n'était pas assez. Les stigmatés de François d'Assise étaient une des causes de la popularité des franciscains³. Les dominicains voulurent avoir aussi un des membres de leur ordre qui portât l'empreinte des blessures de Jésus. L'apparition fit donc au frère Jetzer les cinq blessures qui avaient fait la gloire du « séraphin d'Assise. » Quand il eut reçu cette faveur signalée du Ciel, on le plaça dans une salle remplie de tableaux qui représentaient les diverses scènes du grand drame de la passion. Bientôt on admit la foule à visiter le dominicain stigmatisé. Le frère, exalté par le jeûne et par les souffrances qu'il avait subies, étendait les bras, penchait la tête, prenait, en un mot, toutes les attitudes d'un crucifié. Du haut de la chaire, les dominicains van-

¹ Qui n'a entendu parler des roulements d'yeux des madones de Rimini et de Fossombrone ?

² A Einsiedeln, où Françoise Petitot a été miraculeusement guérie.

³ Nous renvoyons pour cette curieuse question au savant et spirituel article sur les stigmatisés et les hallucinés publié par M. Alfred MAURY, dans la *Revue des deux mondes*.

taient leur miracle, comme nous avons vu de nos jours les journaux catholiques enthousiasmés par les roulements d'yeux de la madone de Rimini ¹. La crédulité était encore si grande à cette époque que le maître de Zwingli, le savant Wœelfli, était rempli d'admiration aussi bien que beaucoup d'hommes distingués. En plein dix-neuvième siècle, M. le comte de Montalembert, dont l'intelligence n'est pas vulgaire, n'a-t-il pas défendu les étranges miracles de sainte Elisabeth dans une vie de cette sainte dont les éditions ne se comptent plus? Faut-il s'étonner, après de tels exemples, d'entendre un catholique anonyme nous raconter, dans la *vie de sainte Rose de Lima*, comment Rose, qui voulait imiter Catherine de Sienne, « CETTE SÉRAPHIQUE AMANTE DU SAUVEUR, » vit le feu du ciel sortir des gants qu'on voulait lui faire porter malgré la volonté de Dieu ; comment elle commandait aux esprits célestes ; comment elle envoyait son ange gardien pour faire ses commissions, etc. ²?

¹ On trouvera dans la collection du *Correspondant*, le moins crédule des journaux catholiques, un étrange article sur les madones qui ont roulé les yeux. C'est là le miracle italien par excellence. M. LITTRÉ, *Des esprits frappeurs*, dans la *Revue des deux mondes* du 15 février 1856, cite bien d'autres exemples de faits attestés par des réunions d'hallucinés.

² Nous renvoyons à l'ouvrage même, un des plus curieux de cette bizarre littérature catholique du dix-neuvième siècle, qui a produit MM. BAADER, DE MIRVILLE, GOUGENOT DES MOUSSEAUX, Clé-

Quand de telles publications ont de nos jours un si prodigieux succès dans ces pays romains qui ne cessent d'accuser l'Église orientale de crédulité, de superstition et de fanatisme, faut-il s'étonner si le miracle des dominicains faisait tant d'impression sur les Bernois du seizième siècle? Malheureusement pour les moines, Jetzer jouait de bonne foi la dégoûtante comédie inventée par la fourberie de ses patrons. Dans une des manifestations de Marie qui le rendaient si heureux, il crut reconnaître la voix de son confesseur. Le soupçon fut changé en certitude par une nouvelle apparition. « Cette fois, s'écria Jetzer, c'est le prieur! » Et il se précipita armé de son couteau sur la prétendue Vierge. La sainte lui jeta à la tête un plat d'étain et disparut.

Les dominicains furent consternés de la tournure que prenait cette affaire, qui leur avait donné d'abord tant de satisfaction. Ils essayèrent en vain de se défaire de Jetzer. Le pape, croyant devoir affaiblir l'impression causée par ce scandale, fit juger les coupables par son légat en Suisse et par les évêques de Lausanne et de Sion. Quatre dominicains furent brûlés vifs à Berne, le 1^{er} mai 1509¹.

ment BRENTANO, ROHRBACHER, VEUILLOT, GOERRES, MARTINET, etc. La *Vie de sainte Rose de Lima* a paru à Avignon, chez Aubenel.

¹ Voy. RUCHAT, *Histoire de la réformation de la Suisse*, tome I, à la fin; — WIRZ, *Helvetische Kirchen-Gesch.* III, 387; — MERLE

Tels étaient les couvents au seizième siècle. Telles étaient ces paisibles et poétiques retraites que vantent encore d'imprudents rêveurs ! Un spirituel conteur en fait, dans une revue, un portrait que nous sommes bien aise de mettre en regard avec les détails que nous venons de raconter. Rien n'est plus propre à faire apprécier la valeur de certaines élégies : « Tu en diras ce qu'il te plaira, j'aime les moines. J'aime et je vénère cette ancienne société monastique, *tel que je me la figure*¹, recrutée parmi les races malheureuses et vaincues, conservant seule, au milieu d'un monde barbare, le sentiment et le goût des jouissances de l'esprit², ouvrant un refuge, et le seul refuge possible dans une telle époque, à toute intelligence qui laissait voir, fut-ce sous le sayon de l'esclave, quelque étincelle de génie³. Combien de poètes, de savants, d'artistes, d'inventeurs anonymes ont dû bénir pendant dix siècles ce *droit d'asile*⁴ respecté qui les avait ar-

D'AUBIGNÉ, *Histoire de la réformation*, tome II. — On trouvera l'indication d'un grand nombre d'auteurs qui ont traité cette question dans HALLER, *Biblioth. der Schw. Gesch.* III.

¹ Voyez plus loin l'histoire du couvent d'Interlaken, non telle que peut se la figurer M. VEUILLOT *Pèlerinages en Suisse*, mais d'après les monuments contemporains.

² Voy. dans *l'Imitation de Jésus-Christ* l'anathème lancé contre ces jouissances, traitées de funeste orgueil.

³ Le gouvernement des abbés valait mieux, dit-on, que celui des barons féodaux ; c'est un éloge bien modeste des couvents !

⁴ N'est-ce pas dans ces bienheureux asiles qu'un théologien comme Gotescalc était battu de verges et enfermé dans un cachot

rachés aux misères poignantes et à la vie bestiale de la glèbe, etc. — Que, plus tard, le cloître se soit écarté de ces nobles et sévères traditions, qu'il ait dégénéré de chute en chute, jusqu'aux frères Fredons et jusqu'au directeur spirituel de Panurge, *cela est possible.* » Cette dernière concession paraîtra véritablement plaisante à ceux qui ont la moindre notion de l'histoire des couvents. Croit-on que ce procédé d'idéalisation soit sans dangers ? qu'il ne contribue pas à l'engourdissement, qui semble le caractère de tant d'esprits d'ailleurs distingués ? L'optimisme commode qu'ils adoptent quand il s'agit des pouvoirs qui arrêtent le développement de l'humanité les dispense de leur faire une opposition virile. C'est à l'aide de cette méthode que l'on parle tous les jours avec une coupable indulgence de la tyrannie du *saint-père*, et que l'on jette un voile officieux sur toutes les violences de la caste sacerdotale, dont on redoute l'influence

par les bénédictins ; — qu'un savant tel que Roger Bacon passait, comme sorcier, presque toute sa vie dans les prisons des franciscains ; — qu'un philosophe comme Campanella, mis plusieurs fois à la torture, subissait 27 ans de détention chez les dominicains ? .. J'ai choisi trois types d'études différentes, dans les trois grands ordres du moyen âge, à trois époques éloignées, neuvième, treizième et seizième siècles. — Qu'on déclame maintenant sur *le droit d'asile* donné à la science dans les couvents ! Oui on protégeait ceux qui servaient par leurs talents l'ordre, la caste sacerdotale, mais si l'on voulait devenir « savant » ou « inventeur » on était réservé aux basses fosses des monastères.

vraiment formidable. Or, quelques chiffres que nous trouvons dans *Il Piemonte* de Turin, feront justice de la prétendue mansuétude ecclésiastique et monacale.

Chiffre des citoyens incarcérés par le gouvernement papal :

En 1850	10,436
1851	11,276
1852	11,767
1853	12,035
1854	13,006

Détenus au fort Urbain au 31 décembre 1855 :

Condamnés par la <i>Sacra consulta</i>	27
Par les tribunaux ordinaires	337
Par les tribunaux militaires	191
Par les tribunaux épiscopaux.	7
Prévenus à la disposition des tribunaux	2
Détenus provisoirement	1
Par mesure de prévention.	124

Dans cette dernière catégorie, il en est qui comptent trois, quatre et cinq ans de prison, sans qu'il y ait seulement pour eux un commencement de procès.

Condamnations capitales :

Dans la seule ville de Bologne gouvernée par les prêtres, les conseils de guerre ont fait fusiller 178 individus. Les supplices ont de même atteint un chiffre énorme à Ferrare, à Lugo, à Imola, à Faenza, à Sinigaglia et à Ancône.

Il faut remarquer que, outre les prisonniers et les condamnés envoyés à l'échafaud, il y a :

1^o Les condamnés à la bastonnade publique, dont les noms sont imprimés dans les journaux du gouvernement ;

2^o Les condamnés à la bastonnade dans les cachots, dont le nombre est inconnu ;

3^o Les admonestés, dont le nombre dépasse vingt mille ;

4^o Les proscrits, les exilés, dont le ministre de la police ignore lui-même le chiffre¹.

Ce que nous avons dit du caractère et de la politique des dominicains prouve jusqu'à quel point Zwingli fut heureux d'échapper à leur zèle recruteur. Les talents qu'il montrait déjà pendant son séjour à Berne avaient frappé la pénétration de ces moines. Ils avaient fait tous les efforts possibles pour l'attirer dans leur ordre. Mais l'homme auquel le mensonge inspirait une horreur instinctive n'était pas fait pour partager les criminelles impostures des couvents.

Il continua donc le cours de ses études à Vienne et ensuite à Bâle, où il prit le grade de maître ès arts. La théologie scolastique, encore fort à la mode, lui déplut singulièrement : « C'est une perte de temps, »

¹ Nous empruntons la traduction de ces documents à *l'Indépendant, journal suisse*, du 3 mars 1856.

disait-il. Le savant Thomas Wittenbach, qui vint alors à Bâle, accrut encore ses répugnances : « Le moment n'est pas loin, disait-il, où la théologie scolastique sera abolie, et l'ancienne doctrine de l'Église restaurée ¹. » Le cœur de Zwingli s'ouvrait avec avidité à ces espérances ².

Le curé de Glaris étant mort, les montagnards, qui avaient entendu parler de la réputation du jeune théologien, l'appelèrent à remplir les fonctions de pasteur dans leur cité. Zwingli déploya dans cette nouvelle position son activité ordinaire, « tout en se laissant entraîner souvent par la dissipation et les idées relâchées de son siècle. Prêtre de Rome, il fut ce qu'étaient alors autour de lui les autres prêtres³, en ces temps où la doctrine évangélique n'avait pas encore changé son cœur ⁴. »

Zwingli acquit, en vivant au milieu des belliqueuses populations glaronnaises, la conviction que le service mercenaire était une des plus grandes plaies de la Suisse. Cette pensée lui inspira en 1510 un poème

¹ Et doctrinam Ecclesiæ veterem..... instaurari oporteat. (GUALTERIUS, *Misc. Tig.* III, 102.)

² LÉON JUDA, *Præf. ad Annotat. Zwingli. in Nov. Testament.*

³ Plus tard il avouait loyalement ces faiblesses de sa jeunesse. Voy. HOTTINGER, *Huldreich Zwingli*. — Hottinger compare ces années aux débuts d'Augustin et de Jérôme.

⁴ MERLE D'AUBIGNÉ, *Histoire de la réformation du XVI^e siècle*, tome II.

intitulé *le Labyrinthe*. Dans cette allégorie, le service étranger est le Minotaure qui dévore les fils de la Confédération. « Maintenant, s'écrie le poète, les hommes errent dans un labyrinthe ; mais, étant sans fil, ils ne peuvent regagner la lumière. On ne trouve plus nulle part l'imitation de Jésus-Christ. Un peu de gloire nous fait hasarder notre vie, tourmenter notre prochain, courir aux disputes, aux guerres, aux combats... On dirait que des furies se sont échappées des gouffres de l'enfer.

Das wir die hœllschen Wüterinn'n,
Mœngend denken albrochen syn.

Un homme de courage vient au secours de son pays. C'est Thésée qui frappe le monstre. Peut-on douter que Zwingli ne songeât aux vœux qu'il faisait pour la Suisse, en traçant le portrait du héros libérateur ?

En 1512, Glaris passa les Alpes avec les autres Confédérés pour défendre le pape contre les Français. Zwingli accompagna ses paroissiens comme aumônier des troupes glaronnaises. Les Suisses furent reçus en Italie par les prêtres et les moines avec enthousiasme ; on les nommait le peuple de Dieu, et l'évêque de Rome leur donna même le titre de « défenseurs des libertés de l'Eglise, » titre qu'ils devaient bientôt mériter. Pendant les loisirs de cette cam-

pagne, Zwingli étudiait le Nouveau Testament dans le texte grec. « La philosophie et la théologie, disait-il, ne cessaient de me susciter des objections. Alors j'en vins à me dire : Il faut laisser là toutes ces choses, et chercher la pensée de Dieu uniquement dans sa propre parole. Je me mis, ajoute-t-il, à supplier instamment le Seigneur de m'accorder sa lumière ; et bien que je ne lusse que l'Écriture, elle devint pour moi beaucoup plus claire que si j'eusse lu bien des commentateurs. » S'il se servait des Pères, c'était en homme que Dieu a doué d'intelligence, et non avec la servilité des catholiques romains : « J'étudie les docteurs, disait-il, comme on demande à un ami : comment comprenez-vous ceci? »

L'esprit si vaste et si libéral de Zwingli comprenait très-bien tout le parti qu'on pouvait tirer des auteurs anciens pour le développement de ses idées. Le cas qu'il faisait des écrits des Grecs et des Romains s'explique très-bien si l'on se rend compte de ses opinions sur les grands hommes qui ont précédé le christianisme : « Les deux Caton, Camille et Scipion, disait-il, s'ils n'avaient été religieux, n'auraient pas été si magnanimes. La religion n'était pas alors renfermée dans les limites de la Palestine, car l'Esprit divin n'a pas créé la seule Palestine, mais l'univers entier. Il a donc nourri la piété chez tous ceux qu'il a élus, en

quelque lieu qu'ils fussent¹... Ils sont dans une erreur complète ceux qui vouent à la damnation... tous les gentils. Que pouvons-nous savoir de la foi que Dieu peut avoir mise dans leur cœur² ? »

Les poésies d'Homère, de Pindare³, d'Hésiode le ravissaient. Cicéron lui enseigna l'éloquence ; il trouva dans Démosthène les inspirations du patriotisme et la haine de la tyrannie. Avec Thucydide, Tacite, Salluste, Plutarque, César, Suétone, il apprit à connaître les hommes et les ressorts les plus cachés de la politique humaine. Tels étaient les réformateurs qu'on a peints comme des fanatiques et de grossiers révolutionnaires. Erasme, qui se connaissait en esprits éminents, Erasme dont les rois eux-mêmes recherchaient les éloges, écrivait à Zwingli : « Je félicite la nation suisse de ce que vous travaillez, par vos études et par vos mœurs également excellentes, à la polir et à l'ennoblir⁴. »

Cependant Zwingli ne parvenait pas à inspirer à ses compatriotes l'horreur des guerres étrangères.

¹ Lettre à Blarer, 1^{er} mai 1526, trad. Chauffour-Kestner.

² *De peccato originali*, trad. Chauffour-Kestner.

³ Voy. son appréciation remarquable de Pindare dans CHAUFFOUR-KESTNER, *Études sur les Réformateurs du XVI^e siècle*, Zwingli.

⁴ *Gratulor Helveticæ Genti, cuius ingenio pecualiter etiam faveo, quam Tu Tuique similes optimis etiam moribus et expolietis et nobilitabitis.* — Le titre seul est significatif : Erasmus Roterodamus Huldrico Zuinglio, philosopho ac theologo cum primis erudito, amico fratris vice dilecto. — Huldrici ZUINGLI *Opera*, édit. Schuler et Schulthess, tome VII.

Il dut en 1515 les suivre dans les champs de l'Italie. Il assista à la bataille mémorable de Marignan. « Dans les camps, dit un historien contemporain, il prêcha avec zèle; dans les batailles, il se conduisit en héros. Il mérita ainsi l'estime de ses concitoyens¹. » Du reste, le séjour qu'il fit sur la terre classique de la papauté ne lui fut pas inutile. Tous ceux qui ont vu la Rome papale au temps de sa splendeur en ont rapporté la même impression, quelle que fût la différence de leur point de vue. Boccace, Hutten, Luther, Montaigne, Rabelais ne diffèrent que dans l'expression de leur mépris et de leur dégoût. Les papes qui croyaient avoir brûlé dans la personne de Huss le dernier de leurs adversaires, et avoir étouffé à Constance et à Bâle toute pensée de réforme, se livraient, sans aucun souci de l'avenir, à des débordements qui auraient fait rougir la Rome d'Héliogabale. Les assassinats, la débauche, les vices les plus honteux, le luxe le plus effréné, un cortège d'hommes infâmes auprès des princes de l'Église, la mauvaise foi, le parjure, la vente effrontée des choses saintes, voilà le tableau que présentait alors, d'après le témoignage de tous les historiens et de tous les voyageurs, cette cour romaine que des écrivains ignorants ou suspects ont pu seuls idéaliser.

¹ BULLINGER, *Reformations-Geschichte*.

Zwingli apprécia lui-même la déloyauté et l'ambition du pape, la cupidité des évêques, l'immoralité des moines. Il comprit alors combien la réforme était nécessaire et il commença à travailler à cette grande œuvre en 1516, à son retour en Suisse. Mais il se proposait de faire marcher de front la régénération politique et la renaissance religieuse.

«L'égoïsme, disait-il, nous a conduits sur une tout autre voie que celle où marchaient nos aïeux. Eux, ils ont chassé une noblesse orgueilleuse et, par de rudes fatigues, par de terribles combats, ils ont conquis la liberté. Nous, nous laissons s'élever parmi nous une nouvelle noblesse, pire que l'ancienne. Ils jouent, boivent, se trainent dans la débauche et dans le luxe, et, corrompus, ils corrompent la nation tout entière. Personne ne veut plus gagner sa vie par le travail. Le sol manque de bras, sol béni et bon pour ceux qui le cultivent. Sans doute il ne produit pas la soie, la vanille, le Malvoisie, les épices, les oranges et autres régals de femmes ; mais il donne le beurre, le lait, les chevaux, la laine des moutons, le chanvre, le lin, le blé en abondance. Il ne se refuse pas à nourrir une forte et vaillante population. Le travail que vous dédaignez est une si belle et sainte chose ! Il chasse l'orgueil et tous les vices, il rend le corps allègre et vigoureux, et, par un privilège admirable, il associe le travailleur à l'œuvre même du Créateur. Vous livrez

à des étrangers la force qui ne devrait servir qu'à défendre la patrie. Si un père a élevé un brave garçon, le capitaine vient le séduire, et le jette dans les plus grands périls ; et le pauvre vieux père, qu'il devrait nourrir de son travail, n'a plus qu'à mendier son pain, tandis que ces grands messieurs ne manquent de rien, car ils reçoivent l'argent et le gardent¹. »

Quand un homme est appelé à de hautes destinées, la Providence lui fournit elle-même les moyens d'atteindre le but suprême de sa vie. A Glaris, Zwingli aurait très-difficilement pu réaliser ses vastes projets. Il y aurait été trop distrait par les intrigues politiques qui agitaient cette petite cité, fort étrangère au mouvement intellectuel et religieux de cette époque. Ses idées et ses plans n'auraient pu y acquérir la maturité nécessaire. La solitude est mère des grandes pensées. Toujours on a vu ceux qui voulaient agir efficacement sur le monde se retirer d'abord au désert, comme le fit le Sauveur lui-même après son baptême dans le Jourdain. Aussi la nomination de Zwingli à la charge de prédicateur à Einsiedeln, ou Notre-Dame-des-Ermites, doit-elle être considérée comme un des événements les plus heureux de son existence.

Delphes et Ephèse dans l'antiquité, Lorette et Saint-Jacques-de-Compostelle dans les temps mo-

¹ ZWINGLI, *Ein truw und ernstlich vermanung*, trad. par Chauffour-Kestner.

dernes ont seuls égalé la célébrité du pèlerinage d'Einsiedeln. Ce monastère était au seizième siècle, comme aujourd'hui, le centre des superstitions du romanisme. Zwingli devait y rendre trop de services pour ne pas accepter le poste qu'on lui proposait. Mais les hommes les plus distingués du canton de Glaris ne pouvaient se consoler de son départ : « Quid enim Glareanæ nostræ civitati tristius accidere poterat, tanto videlicet privari viro? » disait Pierre Tschudi ¹.

L'abbé d'Einsiedeln, Conrad de Rechberg, était un bon gentilhomme, chasseur ardent, plein d'énergie, peu instruit, mais ami des savants. Il n'avait pas une grande admiration pour les subtilités théologiques de son Église. Les inspecteurs de son ordre étant venus visiter le monastère, lui reprochèrent de ne pas dire la messe : « Mes chers Messieurs, leur dit-il, quoique je sois maître dans mon couvent, et que je sois en droit de vous faire une autre et plus courte réponse, je vous dirai ceci : s'il est vrai que N.-S. Jésus-Christ soit réellement dans l'hostie, je ne sais quelle opinion vous avez de vous-mêmes ; mais quant à moi, pauvre moine, je me sens indigne de le contempler, combien plus de l'immoler ? Mais s'il n'y est pas, malheur à moi si

¹ Ulrico Zuinglio, viro philosopho et theologo, Petrus Scudus.— M. Merle d'Aubigné traduit : « Que pouvait-il arriver de plus triste pour Glaris, que d'être privé d'un si grand homme? »

j'osais donner au pauvre peuple et lui faire adorer du pain en place de notre Seigneur¹. »

Si l'abbé était plus occupé de chasse que de théologie, il se montra pourtant très-bienveillant pour Zwingli. Mais celui-ci trouva un disciple fidèle dans l'administrateur du monastère, le baron Théobald de Geroldsek, qui devait un jour mourir à ses côtés sur le champ de bataille de Cappel. Il le consultait souvent sur la direction qu'il devait donner à ses études : « Lisez les saintes Ecritures, disait Zwingli, et pour les mieux comprendre, étudiez saint Jérôme. Cependant le jour n'est pas loin où Jérôme ni aucun autre ne comptera beaucoup, mais seulement la Parole de Dieu². »

Plusieurs habitants du monastère se joignirent à Zwingli et à l'administrateur pour travailler au développement de leur intelligence. Dans ce cercle studieux, on étudiait la Bible, les Pères, les chefs-d'œuvre de l'antiquité et les écrits des humanistes du seizième siècle. Rien ne manquait donc à Zwingli, ni le loisir, ni les livres, ni les conseils d'amis bienveillants. Mais son activité ne s'endormait pas. Au sein de cette

¹ BULLINGER, *Reformations-Geschichte*, I, 9, trad. Chanfour-Kestner.

² *Œuvres*, tome I^{er}, 234. Il ajoute cette réflexion remarquable : « Car je commençais à sentir que les Pères font souvent violence à l'Écriture. »

solitude si douce et si calme, il ne perdait pas de vue sa vocation militante. Le sanctuaire d'Einsiedeln, où les pèlerins accouraient en foule, retentit plus d'une fois de ses courageuses prédications. Il rappelait avec énergie les adorateurs de la Vierge à cette religion en esprit et en vérité qui paraissait oubliée sur la terre : « Ne pensez pas, disait-il avec véhémence, que Dieu soit dans ce temple plus qu'en aucun autre lieu de sa création. Quelle que soit la contrée de la terre que vous habitez, Dieu vous entoure et vous entend aussi bien qu'à Notre-Dame-d'Einsiedeln. Seraient-ce des œuvres inutiles, de longs pèlerinages, des offrandes, des images, l'invocation de la Vierge ou des Saints qui vous obtiendraient la grâce de Dieu?... Qu'importe la multitude des paroles dont nous formons nos prières?... Qu'importent un capuchon brillant, une tête bien rasée, une longue robe et bien plissée? C'est au cœur que Dieu regarde et notre cœur est éloigné de Dieu ¹. » Gaspard Hédion, docteur en théologie de l'université de Bâle, qui avait entendu Zwingli à cette époque, en parlait encore longtemps après avec admiration : « Que ton discours, disait-il, était beau, profond, grave, pénétrant, évangélique, et comme il rappelait l'ἐνεργεία des anciens docteurs ²! »

¹ ZWINGLI, *Œuvres*, tome I, p. 236, trad. Merle d'Aubigné.

² « Patere ut sim ἢ σκιά φίλου. Ita me inescavit sermo quidam tuus, elegans ille, doctus, gravis, copiosus, penetrans et evangeli-

Tandis que Zwingli prêchait avec une « énergie » apostolique, il mettait dans toutes ses démarches une prudence et une adresse admirables. La modération et la force étaient le caractère de ce grand esprit, et on les trouvera toujours réunies chez les hommes vraiment complets. Il n'avait rien de la fougue emportée de Luther. Ses rapports avec les chefs de la hiérarchie romaine étaient pleins de sagesse. Aussi ceux-ci le ménageaient-ils avec soin. Ils le faisaient non-seulement par considération pour ses talents, mais à cause de l'influence qu'un homme de cette valeur devait avoir dans un État démocratique. Les légats Ennius et Pucci allaient souvent à Einsiedeln. Zwingli ne leur dissimulait pas la vérité. « J'ai plusieurs fois, disait-il plus tard en parlant de son compatriote, le fameux Schinner, affirmé au cardinal de Sion que la papauté avait un mauvais fondement et qu'elle ne pouvait se soutenir en face de l'Écriture. Plusieurs personnes encore vivantes ont entendu cette déclaration ¹... Elles ont aussi entendu ce cardinal me dire: Que Dieu me remette sur les pieds ²... je ferai en sorte que l'orgueil et la fausseté de l'évêque de Rome soient mis au jour

cus, etc., quem habebas de paralytico apud Lucam, cap. V, in templo Divæ Virginis apud Heremitas. — (Caspar Hedio, egregia doctrina, egregiis moribus, viro Huldrico Zuinglio, Turicensium pastori apostolico S. D.)

¹ Il les nomme.

² Il était alors en disgrâce.

et réprimés¹. » — « Ce n'étaient là que de belles paroles, » dit naïvement Bullinger².

Zwingli parla avec non moins de franchise au légat Pucci : « Avec l'aide de Dieu, lui dit-il, je continuerai à prêcher l'Évangile, et cette prédication ébranlera Rome. » Il lui exposa alors tout ce qu'il fallait faire pour prévenir cette révolution. Zwingli voyant qu'on ne voulait pas sincèrement la réforme, déclara qu'il renonçait à la pension que lui donnait le pape. Pucci le supplia de la garder : « Mais ne pensez pas, dit le prédicateur d'Einsiedeln, que pour l'amour de l'argent je retranche de la vérité une seule syllabe³. » Rome s'effraya de ces résolutions intrépides. Zwingli fut aussitôt nommé chapelain acolyte du pape. On comptait, à force de gratifications et d'honneurs, le décider au silence. Une pareille tactique pouvait réussir avec le faible et vaniteux Erasme, mais non avec le descendant des montagnards du Toggenbourg. Zwingli était un de ces hommes qui marchent à leur but avec autant de persévérance que de calme. Quelle puissance pouvaient avoir des considérations vulgaires sur celui qui avec tant de résolution sacrifia sa vie à la grande cause de la réformation ? Une intelligence aussi élevée ne devait pas se laisser éblouir par la per-

¹ ZWINGLI, *Œuvres*, II, p. 8, trad. par Chauffour-Kestner.

² BULLINGER, *Réformation*, I, 10.

³ ZWINGLI, *Œuvres*, I, 365.

spective d'une mitre épiscopale ou même par la robe rouge des cardinaux.

Sur ces entrefaites, un moine nommé Samson vint de Rome dans le canton de Schwytz, afin d'y vendre des indulgences. Il faisait valoir sa marchandise italienne avec l'effronterie ordinaire de ces ignobles trafiquants. « Quand l'obole tombe dans le tronc, disait le franciscain, l'âme vole vers le ciel. » Zwingli n'était pas disposé à tolérer un pareil négoce. « Jésus-Christ, dit-il, le Fils de Dieu a dit : Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés, et je vous soulagerai. N'est-ce donc pas une audacieuse folie et une témérité insensée que de dire au contraire : Achète des lettres d'indulgence ! cours à Rome, donne aux moines ! sacrifie aux prêtres ! si tu fais ces choses, je t'absoudrai de tes péchés ¹. »

Zwingli était depuis trois ans à Einsiedeln, « forgeant ses armes et préparant son cœur pour le grand combat qu'il allait livrer ². » Au premier appel qui lui ouvrit la carrière, il y entra résolument. En décembre 1518, le chapitre de Zurich le désigna pour la cure de l'église paroissiale.

Charlemagne avait établi un collège de chanoines dans la cathédrale de cette ville. Ces prêtres, oisifs

¹ ZWINGLI, *OEuvres*, I, p. 222.

² CHAUFFOUR-KESTNER, *Études sur les réformateurs du XVI^e siècle*, — Zwingli.

comme ceux que Boileau a peints avec tant d'esprit dans son *Lutrin*, afin de ne pas troubler leur apathique indolence, choisissaient un ecclésiastique qu'ils chargeaient des fonctions de curé et de prédicateur. Ils songèrent à les confier à Zwingli, qui s'était fait déjà une grande réputation par son éloquence. Mais il avait un concurrent, c'était un Souabe, nommé Laurent Fable, dont Myconius disait dans une lettre à Zwingli : « Ces Messieurs ont appris qu'il est père de six garçons, et déjà pourvu de je ne sais combien de bénéfices¹. » Ce détail donne une idée de la manière dont le clergé romain pratiquait alors la chasteté. « Le catholicisme, dit le plus habile historien de Zwingli, avait évidemment manqué le but en faisant une vertu du célibat². De là une corruption dont rien ne peut donner une idée, et dont les témoignages les plus irrecusables se trouvent partout³. »

Zwingli l'ayant emporté sur son concurrent, Einsiedeln fut plongé dans le deuil. Le Conseil d'Etat de

¹ Myconius commence par un jeu de mots : « *Fabula manebit fabula, quem Domini mei acceperunt 6 pueris esse patrem et nescio quot beneficiis irretitum.* » (Zwinglio suo doctissimo et amicissimo Myconius.)

² Madame DE GASPARIN, *Des corporations monastiques dans le protestantisme*, soutient que dans le Nouveau Testament le célibat n'est nulle part présenté comme une vertu. Une dissertation sur ce sujet, qui termine son ouvrage, sera lue avec un vif intérêt par tous les esprits sérieux.

³ CHAUFFOUR-KESTNER, *Les réformateurs du XVI^e siècle*.

Schwytz exprima ses regrets à Zwingli en l'appelant «révérénd, très-docte, très-gracieux seigneur et bon ami.»

— Reverende, perdocte, admodum gratiose domine ac bone amice¹ ! En même temps, Glaréan lui écrivait de Paris : « Je prévois que votre science vous suscitera une grande haine, mais ayez bon courage, et, comme Hercule, vous dompterez les monstres². » —
Tanquam Hercules ἀλεξίκακος.

Ce fut le 27 décembre 1518 que Zwingli arriva à Zurich. Le chapitre tout entier assistait à son installation. Le prévôt, Félix Frey, présidait. Frey prononça un discours qui est un des plus curieux monuments de l'époque qui précéda la réformation. Le caractère fiscal de l'Eglise romaine s'y révèle avec une singulière naïveté.

« Vous mettez tous vos soins, dit-il au nouveau pasteur, à faire rentrer les revenus du chapitre, sans en négliger le moindre. Vous exhorterez les fidèles, soit du haut de la chaire, soit au confessionnal³ à payer les redevances et les dîmes, et à montrer par leurs offrandes *qu'ils aiment l'Eglise*. Vous vous appliquerez à multiplier les revenus qui proviennent des malades,

¹ Tel est le titre de la lettre qui est signée : Prætor ac senatus Suitiæ. — Landammann und Rath zu Schwytz.

² Glareanus D. Ulderico ZUINGLIO, viro philosopho et vere theologo, amico nostro eximio.

³ Ce trait n'est pas le moins intéressant.

des sacrifices, et en général de tout acte ecclésiastique... Vous ne devez administrer les sacrements qu'aux notables, et après avoir été requis; il vous est interdit de le faire sans distinction des personnes¹. »

La réponse du nouveau curé fut pleine de noblesse et de fermeté. Elle n'est pas moins intéressante dans son genre que l'allocution du prévôt. « La vie de Jésus, dit Zwingli, a été trop longtemps cachée au peuple. Je prêcherai surtout l'Évangile de saint Matthieu, chapitre après chapitre, en suivant le sens du Saint-Esprit, en puisant uniquement aux sources de l'Écriture², en la sondant, en la comparant avec elle-même, et en en recherchant l'intelligence par de constantes et ardentes prières³. — C'est à la gloire de Dieu, à la louange de son Fils unique, au véritable salut des âmes et à leur enseignement dans la vraie foi que je consacrerai mon ministère⁴. » Une pareille résolution n'était pas rassurante pour le chapitre. Le clergé romain redoutait par-dessus tout la résurrection de la parole de Dieu⁵. La plupart des chanoines ne dissimulèrent pas leur inquiétude. « Cette manière de prêcher est une innovation, s'écrièrent-ils; cette innova-

¹ SCHULER, *Huldreich Zwingli*, traduit par Merle d'Aubigné.

² ZWINGLI, *Œuvres*, I, 276, trad. par Merle d'Aubigné.

³ MYCONIUS, *Vita Zuingl.* trad. par Merle d'Aubigné.

⁴ BULLINGER, *Réformation*, trad. par Merle d'Aubigné.

⁵ On trouvera les plus curieux détails dans MERLE D'AUBIGNÉ, *La Réformation*, t. V.

tion mènera bientôt à une autre, et où s'arrêtera-t-on? » Le chanoine Hoffmann lui-même, qui avait protégé Zwingli, s'écria : « Cette explication de l'Écriture sera plus nuisible qu'utile au peuple. » Zwingli, qui connaissait très-bien les usages de l'antiquité chrétienne, n'eut pas de peine à montrer qu'il revenait ainsi aux traditions de l'Église orientale primitive. Il cita « les homélies de saint Chrysostôme sur saint Matthieu. » Les yeux du réformateur ne quittaient son Nouveau Testament grec que pour se tourner vers l'Orient, d'où est venue aux peuples la lumière de la vérité, comme leur en vient la lumière matérielle.

En prenant l'engagement de prêcher l'Évangile, Zwingli s'était par là même obligé à ne tolérer aucun des vices de ses compatriotes. Il s'éleva donc avec force contre le luxe, contre l'oisiveté, ces plaies des sociétés modernes, contre l'oppression des pauvres, contre le service étranger et les pensions des princes. « En chaire, dit un de ses contemporains, il ne ménageait personne, ni pape, ni empereur, ni rois, ni ducs, ni princes, ni seigneurs, ni même les Confédérés ¹. » Faut-il s'étonner qu'il ait employé le premier cette belle expression : « LA BRAVOURE DE LA PRÉDICATION? ² » Il agissait ainsi en véritable démocrate et non en démagogue. Il croyait que tout ami

¹ Oswald MYCONIUS, *Vita Zuing.*, trad. par Merle d'Aubigné.

² BULLINGER, *Réformation*, I, 12.

sincère du peuple doit avoir le courage de lui dire la vérité. Il était convaincu qu'on pouvait appliquer aux flatteurs des nations ce qu'on a dit de ceux qui se font les adulateurs des princes :

Détestables flatteurs, présent le plus funeste
Que puisse faire aux rois la colère céleste.

Aussi ne le vit-on jamais caresser les erreurs ou les passions populaires. Son caractère loyal ne se prêtait à aucune espèce de mensonge. Si cette franchise lui fit des adversaires, elle fut la principale cause de ses succès. Il gagna le cœur de plusieurs personnages éminents de la république, qui méprisaient les sermons des prêtres : « Je ne retire aucun profit de leurs discours, disait souvent Füsslin, poète, historien et conseiller d'Etat ; ils ne prêchent pas les choses du salut, car ils ne les comprennent pas. Je ne sais voir en eux que convoitises et voluptés. » — Henri Ræuschlin, trésorier d'Etat, n'était pas d'un autre avis : « Les prêtres, disait-il, se sont réunis par milliers au concile de Constance... pour y brûler le meilleur d'eux tous. » Telle était à cette époque l'opinion des hommes les plus éclairés. Ils détestaient un clergé qui s'indignait de toute tentative faite pour le ramener à des sentiments chrétiens.

Ces détails ne sont pas sans importance. Les apo-

logistes de l'Eglise romaine, MM. Rohrbacher, Donoso Cortès, Nicolas, Balmès, etc., défigurent l'histoire de cette époque d'une manière si étrange, qu'il n'est pas inutile de rétablir les faits. De nos jours, on abuse sans retenue de l'ignorance d'une certaine classe de lecteurs. Il est facile de voir quel but on se propose d'atteindre. On croit très-utile à la cause d'un parti devenu fort impopulaire dans l'Europe libérale, de présenter le grand et légitime mouvement de la réformation comme un soulèvement purement révolutionnaire, et les réformateurs comme des ennemis de tout ordre social. On croit qu'on parviendra, à l'aide de ces odieuses falsifications, à restaurer un pouvoir ébranlé de toutes parts, contre lequel, nous autres Orientaux, nous n'avons cessé de protester, et qui ne subsiste que parce qu'il appartient au mécanisme de la vieille société européenne, et que les gouvernements absolus le considèrent comme le meilleur moyen de maintenir les peuples dans l'abrutissement et dans la servitude.

Zwingli ne se bornait point à prêcher l'Évangile. Il donnait l'exemple des vertus patriotiques qu'il inspire, en agissant en vrai chrétien et en républicain sincère. Il montrait autant d'affabilité aux derniers des paysans qu'aux principaux bourgeois de la cité. « Il invitait les gens de la campagne à dîner, dit un écrivain catholique, se promenait avec eux, leur parlait de Dieu. Il

fit même si bien, que les notables de Zurich visitaient ces paysans, leur donnaient à boire, allaient avec eux par la ville, et leur témoignaient toutes sortes d'attentions¹. » — « Il mangeait et buvait, dit un contemporain, avec tous ceux qui l'invitaient; il ne méprisait personne; il était plein de compassion pour les pauvres, toujours ferme et toujours joyeux dans la bonne, comme dans la mauvaise fortune. Aucun mal ne l'épouvantait; sa parole était en tout temps pleine de force, et son cœur rempli de consolations². » N'est-ce pas le véritable caractère du pasteur évangélique, qui prêche l'égalité et la fraternité chrétiennes autant par ses exemples que par ses discours? Les bonnes œuvres auxquelles il s'appliquait ne l'empêchaient pas de travailler au développement de son intelligence. Il lisait, écrivait, traduisait, étudiait l'hébreu, et se préparait par une activité infatigable aux grandes destinées qui lui étaient réservées.

L'occasion d'engager le combat contre les superstitions italiennes ne tarda pas à se présenter. Samson, le célèbre marchand d'indulgences, approchait de Zurich. A Zug, il avait été très-bien accueilli. Les plus pauvres habitants de ce canton s'y montraient très-avides de sa marchandise: « Bonnes gens, leur di-

¹ SALAT, *Chronick*, 155, trad. par Merle d'Aubigné.

² B. WEISSE, *Kurze Beschreibung des Glaubens, — Aenderung in dem Schweizer-Lande*, trad. par Merle d'Aubigné.

sait-il, ne vous pressez pas si fort ! Laissez venir ceux qui ont de l'argent ! Nous chercherons ensuite à contenter ceux qui n'en ont pas. » Après avoir exploité Lucerne et l'Oberland, Samson vint à Berne. Il déploya toute son éloquence de commis voyageur dans l'église de Saint-Vincent : « Voici, disait-il aux riches, des indulgences sur parchemin pour une couronne. Voilà, disait-il aux pauvres, des absolutions sur papier ordinaire pour deux batz ! » Un jour, le chevalier Jacques de Stein s'aperçut que le moine avait envie de son cheval. « Donnez-moi, dit de Stein, une indulgence pour moi, pour ma troupe, forte de cinq cents hommes, pour tous mes vassaux de Belf et pour tous mes ancêtres ; je vous offre en échange mon cheval gris-pommelé¹. » Le dernier jour des prédications de Samson fut le plus solennel : « Tombez à genoux, disait aux Bernois le colporteur d'indulgences. Récitez trois *Pater*, trois *Ave Maria*, et vos âmes seront immédiatement aussi pures qu'au moment de leur baptême. » La foule se prosterna. Samson exalté par cette crédulité singulière, s'écria, avec une emphase grotesque : « Je délivre des tourments du purgatoire et de l'enfer tous les esprits des Bernois trépassés, quels qu'aient été le genre et le lieu de leur mort². »

¹ ANSHELM et J.-J. HOTTINGER, cités par MERLE D'AUBIGNÉ, *La Réformation*, II, Samson à Berne.

² MERLE D'AUBIGNÉ, *La Réformation*.

Les triomphes de Samson devaient avoir un terme. A Bremgarten, le curé, le doyen Bullinger, père du successeur de Zwingli à Zurich¹, le repoussa avec énergie. Zwingli se préparait à son arrivée en dévoilant à ses paroissiens la folie des indulgences : « Christ, disait-il, est A et Ω; Christ est la proue et la poupe; Christ est tout, il peut tout... Aucun homme ne peut remettre les péchés. Christ seul, qui est vrai Dieu et vrai homme, en a le pouvoir. Va, achète des indulgences... mais sois certain que tu n'es nullement absous. Ceux qui, pour de l'argent, vendent la rémission des péchés sont les compagnons de Simon le magicien, les amis de Balaam et les ambassadeurs de Satan². » Le zèle de Zwingli ne resta pas sans récompense. Les autorités zuricoises ne permirent pas à Samson d'exercer son industrie sur leur territoire, et il repassa le Saint-Gothard avec un char à trois chevaux chargé de l'or des Confédérés³.

Épuisé de travail, Zwingli se délassait aux bains de Pfeffers. Il apprit tout à coup que la peste avait éclaté à Zurich. La « grande mort⁴ » emportait des familles

¹ Les prêtres de cette époque ne méconnaissaient nullement leurs enfants. — Voyez là-dessus des détails très-curieux dans CHAUFFOUR, *Zwingli*, tome I, 278 — 280.

² ZWINGLI, *OEuvres*, I, 207, 412, trad. par Merle d'Aubigné.

³ Voir dans HOTTINGER, *Zwingli*, ch. 11, le bref de Léon X à Samson qui constate les excès de son zèle.

⁴ Der grosse Tod.

entières. Zwingli accourut au milieu de ses chers paroissiens, et remplit son devoir avec une admirable intrépidité. Ce n'est donc pas à lui que peut s'appliquer cette sentence dans laquelle on retrouve la légèreté ordinaire de l'auteur de *René* : « Le pasteur protestant abandonne le nécessaire sur son lit de mort, et ne se précipite point au milieu de la peste ¹. » Bientôt Zwingli fut atteint lui-même. Son sentiment religieux se fortifia dans cette épreuve, et s'exprima dans des poésies qui sont restées classiques parmi les réformés ², et qui respirent toute sa confiance dans le médiateur suprême :

Willit du dann glych
 Tod haben mich
 In mitts der Tagen min,
 So soll's willig sin.

Mais Dieu destinait Zwingli à de nobles combats et à une mort plus glorieuse, dont le pressentiment se montre dans le cantique où il célèbre son retour à la vie. Il y parle « de cette heure incertaine » qui lui réservait peut-être « plus d'effroi » que les angoisses de la maladie. Ne dirait-on pas qu'il entrevoit déjà les champs funèbres de Cappel?

¹ CHATEAUBRIAND, *Essai sur la littérature anglaise*.

² On les trouvera dans HOTTINGER, *Zwingli* — et dans ses *Œuvres*, II, 2^e partie, p. 270.

Outre la mort de son frère et d'un grand nombre de personnes qui lui étaient chères, Zwingli eut à déplorer le départ de son ami Oswald Myconius, qui alla s'établir à Lucerne dans l'intérêt de la réforme. « Chaque jour, lui écrivait Zwingli, je me rappelle ce moment où nous avons été arrachés l'un à l'autre, et je sens mieux la perte que j'ai faite en te perdant. Je suis dans la situation d'une armée qui serait coupée de l'une de ses ailes devant l'ennemi¹. » Le cœur de ce grand homme était aussi tendre que son âme était ferme. Mais après avoir laissé parler sa sensibilité, il donnait à Myconius, moins énergique que lui, les plus virils conseils. « Tu n'es pas le seul, cher Myconius, dont l'âme soit troublée. Nous vivons dans un temps d'attente générale, où tout est tristement mêlé et confondu. Chaque chose qui surgit semble élever son contraire... Ayons confiance pourtant. Il faut que l'or soit purifié par le feu, et par le feu l'argent est séparé de sa gangue. Christ a dit aux apôtres : « Vous serez haïs à cause de moi. Le temps approche où quiconque vous mettra à mort, croira servir Dieu. » La vie de l'homme est un combat. Couvert des armes forgées par saint Paul, il faut combattre bravement l'ennemi. Et ne dis pas : « A quoi bon enseigner, quand si peu veulent s'instruire ? » Travaille, au contraire, sans relâche, pour montrer au

¹ *Lettre à Myconius*, trad. par Chauffour-Kestner.

plus grand nombre possible cette perle précieuse que le vulgaire dédaigne, mais qui n'en brille pas moins de sa beauté propre. L'Eglise, née dans le sang, ne peut être restaurée que dans le sang. Heureux ceux qui souffriront la persécution pour la justice ! Sois de ferme courage. Les hommes ne manqueront pas qui donneront volontiers leur vie pour Christ, dussent-ils être flétris du nom d'hérétiques. Quant à moi, je suis résigné d'avance à tout le mal que pourront me faire les prêtres et les laïques. S'ils m'excommunient, je me souviendrai d'Hilaire, cet homme très-savant et très-saint, qui fut relégué de Gaule en Afrique ; et de Lucius qui, chassé du siège de Rome violemment, y revint avec beaucoup de gloire. Non pas que je me compare à de tels hommes ; mais ce sera ma force de penser que, bien meilleurs que moi, ils ont subi les plus indignes traitements. Je demande seulement à Christ qu'il me donne de supporter tout d'une âme virile¹. »

Zwingli, après sa maladie, travailla avec une nouvelle ardeur à combattre les vices et les erreurs. Son ardeur lui fit plus d'un ennemi : « A quel propos, disait-on, s'occupe-t-il des affaires de la Suisse ? » Mais ce grand cœur ne se laissait pas ébranler : « Celui, disait-il, qui désire obtenir la gloire, doit attaquer en face le monde, et, comme David, faire mordre la poussière

¹ Huldricus Zuinglius Myconio suo, trad. par Chauffour-Kestner.

à ce Goliath superbe¹. » Le réformateur avait, du reste, besoin de tout son courage. On complotait contre lui et contre ceux qui partageaient ses idées. Un vieillard de Schaffhouse, nommé Galster, ayant attaqué les superstitions des prêtres et s'étant réfugié dans les bois, fut poursuivi avec des chiens, ainsi qu'une bête fauve, et, comme il refusait d'abjurer sa foi, on lui coupa la tête.

Zwingli pouvait s'attendre à un pareil sort ; mais il n'en était nullement effrayé, car il ne songeait qu'aux intérêts spirituels et temporels de son troupeau. Il savait, au besoin, lutter contre les princes de la terre. Les Suisses, en vendant leur sang à l'étranger, avaient introduit dans la Confédération une corruption funeste. Le pays était ainsi ouvert aux intrigues des rois de l'Europe. Leurs ambassadeurs semaient l'or dans les cantons pour s'assurer l'appui des hommes les plus influents. C'était là une plaie qui semblait inguérissable. Le clergé n'était pas en état de résister à cette licence. Ne donnait-il pas lui-même l'exemple de la cupidité et de la dissolution ? Une vigoureuse discipline pouvait seule retremper le caractère national, et fortifier les sentiments républicains déjà fort affaiblis.

¹ *Oportet strenue in acie pugnare eum, qui cujus gloriæ particeps fieri, mundum hunc, in altum se tanquam Goliath erigentem, tribus limpidissimis lapidibus prosternere.* (Zuinglius Myconio, — même lettre.)

Zwingli consacra à cette œuvre son énergie et ses talents. Lorsque le fameux cardinal Schinner vint à Zurich afin de recruter des soldats à la cause du pape, l'intrépide pasteur tonna dans son église contre le service mercenaire : « Voulez-vous, s'écriait-il, déchirer et renverser la Confédération?... On se jette sur les loups qui dévorent les bêtes de nos troupeaux, et l'on ne fait aucune résistance à ceux qui tournent autour de nous pour dévorer les hommes!... Ah! c'est avec raison que les manteaux et les chapeaux qu'ils portent sont rouges, secouez ces vêtements, il en tombera des ducats et des couronnes; mais tordez-les, et vous en verrez ruisseler le sang de votre frère, de votre père, de votre fils, de votre meilleur ami¹... » Zwingli ne croyait devoir user d'aucun ménagement envers ceux qui organisaient le service mercenaire. Il les comparait « aux bouchers qui conduisent le bétail à Constance, et qui là en reçoivent le prix, puis reviennent en chercher d'autres. » — « Quel nom trop dur pour ces marchands de sang humain! Ne sont-ils pas une noblesse cent fois pire que celle que nos pères ont chassée²? » — Zwingli ne laissa passer aucune occasion de combattre des abus aussi révoltants. Qui croirait que la Suisse a eu tant de peine à profiter des énergiques enseignements de son magnanime réfor-

¹ BULLINGER, *Réformation*, trad. par Merle d'Aubigné.

² BULLINGER, *Réformation*, trad. par Chauffour-Kestner.

mateur? N'y a-t-il pas encore aujourd'hui à Palerme, à Naples, des citoyens du pays le plus libre de l'Europe décidés à égorger les Italiens qui auraient le courage d'offrir leur vie à la cause de la liberté et de l'indépendance nationale? Ne pourrait-on pas leur répéter les belles paroles que Zwingli adressait à Schwytz après la déroute de la Bicoque: « Vos ancêtres ont combattu leurs ennemis pour défendre leur liberté; mais ils n'ont jamais mis des chrétiens à mort pour gagner de l'argent. Ces guerres étrangères attirent sur notre patrie d'innombrables calamités. Les fléaux de Dieu châtient nos peuples confédérés, et la liberté helvétique est près de se perdre entre les caresses intéressées et les haines mortelles des princes étrangers¹. » — « Il en est, dit-il ailleurs, qui prétendent que manger de la viande un vendredi est un mal et même un grand péché, bien que Dieu ne l'ait jamais défendu, et qui ne regardent pas comme un crime de vendre à l'étranger de la chair humaine, et de la trainer à la boucherie²!... »

Décidé à combattre tous les préjugés de son temps, Zwingli ne pouvait voir dans le célibat ecclésiastique qu'une loi purement politique³. Il épousa donc Anna

¹ ZWINGLI, *OEuvres*, tome I, 2^e partie, p. 206, trad. par Merle d'Aubigné.

² ZWINGLI, *OEuvres*, t. II, 2^e part. p. 301, 2^e partie.

³ Voy. pour les preuves VOIGT, *Grégoire VII*.

Reinhart, une des femmes les plus considérées de Zurich, pieuse veuve qui devait par son intelligence, par sa charité et par son dévouement le seconder activement dans ses fonctions pastorales ¹. Erasme a plaisanté avec sa causticité ordinaire des mariages des réformateurs, et l'on trouve de nos jours un certain nombre d'écrivains qui commentent platement les épigrammes du célèbre humaniste. Mais la question est assez sérieuse pour qu'on l'examine d'une manière moins superficielle. Le célibat monastique et sacerdotal peut être, au point de vue spéculatif, idéalisé avec plus ou moins de talent, mais quand on l'examine comme fait historique il excite le plus légitime dégoût. Il produisait avant la réforme, dans les pays même que nous essayons de faire connaître, de tels abus que plus d'une fois l'autorité civile fut obligée d'intervenir. Pour nous borner à ce qui regarde une seule ville, ouvrons les registres du Conseil de Genève. La traduction de tous les passages ne serait guère convenable.

« Anno 1513, die Veneris, XXII Julii. Visis littera missiva per reverendum ministrum nobilibus Sindicis et Consulibus destinata, equidem litteris duabus de obedientiæ diocetæ, unâ reverendo fratri Marchepallu et alia reverendo fratri Nycolino, fuit conclusum quod

¹ Voy. Salomon HESS, *Anna Reinhart*.

illis obtemperent ad tenorem illarum. Sequendo conventum absentent. — Fiat astestacio et littera testimonialis de dicto Marchepallu de hiis quæ gesta fuere occasione nephandi criminis sodomix de quo diffamatur et nonnulli alii¹. »

— « Die Martis X Octobris : De meretricibus presbiterorum loquantur Nobiles Sindici Concilio episcopali². »

— « Anno 1522, die Martis XX Maii : — De confraria S. Yvonis. De eadem confraria Yvonis in velleis fiunt mille abusus et tractantur nephanda. Fuit conclusum quod Domini Sindici vadant ad Reverendum Dominum Vicarium ut aboleantur ille velleie et confratrie porte clause erunt³. »

— « Die Veneris, XII Julii 1527 — Nycolinus de Christo et certi sui alii socii quererunt se de presbiteris Mariæ Magdalenes qui tenent bordellum et pro modo sunt plures ruffiane et qualiter si non fiat justitia posset suboriri scandala. Fuit resolutum quod ille ruffiane banniantur aut fiat quid justitia suadebit et etiam aliæ mulieres solent morari et fiant demonstrationes magne eisdem presbiteris⁴. »

Que serait-ce si nous voulions pénétrer dans les

¹ Volume de 1511 à 1514, fol. 144.

² Ibid. fol. 157, verso.

³ Volume de 1521 à 1524, fol. 75, verso.

⁴ Volume de 1527 à 1528, fol. 72.

couvents ? La lettre adressée par le pape en 1529 aux religieuses de Sainte-Claire donne une idée des infamies dont ils étaient le théâtre. Mais il est difficile de parler des faits contenus dans le bref de Jules II sans outrager la morale publique. Les moines n'étaient pas plus réguliers que les nonnes. « Le clergé de Genève, dit un écrivain catholique, ne se trouva point à la hauteur de sa sainte mission. Les richesses, les honneurs, le désœuvrement de plusieurs, avaient fait dans ses rangs les ravages qu'ils firent toujours dans l'Église de Jésus-Christ. Les cordeliers, peu fidèles à leur vocation, n'étaient plus que des enfants dégénérés de saint François d'Assise. Les religieux de Saint-Victor avaient perdu depuis longtemps l'esprit de sainteté qui avait rendu illustre l'ordre de Cluny. Le peuple scandalisé refusait de reconnaître dans ces hommes les ministres de Dieu ¹. » Nous devons savoir gré à un prêtre de Rome d'une franchise qui devient si rare dans les rangs du clergé ultramontain. Du reste, toute apologie des couvents de Genève devient difficile quand on a jeté un coup d'œil sur les registres du Conseil de cette république. Tantôt la Seigneurie est obligée d'enfoncer les portes d'un monastère pour en tirer des jeunes filles enlevées par des moines ivrognes, tantôt elle démolit les maisons de prostitution qui

¹ L'abbé MAGNIN, *Histoire de la réforme à Genève*, p. 73.

encombrent les abords des couvents dans les faubourgs de Genève. A chaque instant, l'attention de l'autorité est éveillée par des désordres de toute espèce. — 20 juin 1503: « Après avoir régleménté touchant les femmes de mauvaise vie, le magistrat s'occupe des frères du couvent de Rive, et, à la majorité, il décide d'envoyer l'avocat Pétremond vers l'évêque, afin d'obtenir la réformation de ce couvent et la vie convenable de l'ordre. » — Le 23 juin 1522: « Noble Pierre d'Orsière fait un rapport sur les religieux de Plainpalais; le prieur en convient et déclare qu'il bannira les coupables s'ils ne changent de conduite. » — Le 25 septembre 1524: « Des habitants de Saint-Gervais portent plainte contre deux moines: Montfort et Charcotaz, attendu qu'ils se comportent d'une manière scandaleuse. »

Le clergé séculier ne menait pas une vie plus édifiante que les ordres religieux: — Nous lisons dans les registres du 22 juillet 1504: « Les syndics se plaignent au prélat touchant *les courses nocturnes que les prêtres font en armes*, d'où il résulte de grands scandales. » Il va sans dire que les plaintes adressées à l'évêque ne produisaient aucune réforme. « La mollesse, dit l'abbé Magnin, pour ne pas dire l'irrégularité des mœurs de son évêque, laissaient en 1528 l'Église de Genève comme une bergerie sans pasteur'. » Mais l'é-

¹ MAGNIN, *La réforme à Genève*, p. 75.

vêque de 1528 agissait-il autrement que les prélats voluptueux du seizième siècle? A Genève, le chef de la hiérarchie prenait si peu de précautions pour cacher ses désordres qu'on vit un jour le peuple se soulever pour arracher du palais de Pierre de la Baume une jeune fille ravie à ses parents. — Une scène semblable eut lieu dans la maison du chanoine Brazeti¹.

Tous ceux qui examineront de pareils faits comprendront difficilement les épigrammes des écrivains ultramontains contre les mariages des réformateurs. « Réclamer le mariage des prêtres, dit très-bien un historien distingué, c'était substituer la sainteté d'un lien perpétuel, d'une foi réciproque à l'immoralité de ces unions passagères. C'était relever la première et la plus sacrée des institutions sociales, le mariage, de cette sorte de dégradation que lui infligeait une doctrine contre nature : au lieu de ces femmes perdues, de ces enfants abandonnés, c'était entourer le prêtre du lien le plus solide de la moralité humaine : une famille². »

Zwingli n'a donc pas besoin d'apologie. On peut lui reprocher seulement d'avoir tenu d'abord secrète son union avec Anna Reinhart. On ne reconnaît pas là sa résolution ordinaire. Mais les âmes les plus éner-

¹ Registres du 21 janvier 1505.

² CHAUFFOUR-KESTNER, *Études sur les réformateurs du XVI^e siècle*, Zwingli, chap. 1er.

giques ne subissent-elles pas toujours quelque temps l'empire des préjugés dont elles reconnaissent la sottise? Au mois de juillet 1522, l'occasion se présenta pour le réformateur de faire connaître ses véritables convictions. A cette époque, une réunion d'ecclésiastiques qui partageaient ses idées eut lieu à Einsiedeln, où son ami Léon Juda lui avait succédé. Deux cent quinze ans auparavant, trente-trois patriotes s'étaient réunis pour briser le joug de l'Autriche. Il s'agissait maintenant de délivrer la patrie d'une servitude bien plus intolérable, puisqu'elle pesait sur les consciences. Zwingli proposa à l'assemblée de demander aux cantons et à l'évêque de Constance l'abolition du célibat forcé et la libre prédication de la parole de Dieu. « Pour nous, disaient les réformateurs, nous avons résolu de promulguer l'Évangile de Christ avec une infatigable persévérance, et en même temps avec une sagesse telle, que personne ne puisse se plaindre. — Vous n'ignorez pas combien jusqu'à présent la chasteté a été déplorablement violée par les prêtres... Nous vous en supplions, par l'amour de Christ, par la liberté qu'il nous a acquise, par la misère de tant d'âmes faibles et chancelantes, par les blessures de tant de consciences ulcérées, par tout ce qu'il y a de divin et d'humain... permettez que ce qui a été fait avec témérité soit annulé avec sagesse; de peur que le majestueux édifice de l'Église ne s'écroule avec un affreux

fracas et n'entraîne après lui une immense ruine. Voyez de quels orages le monde est menacé ¹ ! » C'est ainsi que les prédicateurs de l'Évangile parlaient à l'évêque de Constance.

La requête aux Confédérés était plus développée. Elle respirait un vif sentiment de la liberté chrétienne et de l'indépendance nationale. « Hommes excellents, nous sommes tous Suisses, et vous êtes nos pères. Il en est parmi nous qui se sont montrés fidèles dans les combats, dans les pestes et dans d'autres calamités.... Il faut faire cesser les scandales qui affligent l'Église de Christ. Si la tyrannie du pontife de Rome veut nous opprimer, ne craignez rien, héros courageux ! L'autorité de la parole de Dieu, les droits de la liberté chrétienne et la puissance souveraine de la grâce vous entourent. Nous avons la même patrie, la même foi, nous sommes Suisses, et la vertu de nos illustres ancêtres a toujours manifesté sa puissance par une défense indomptable de ceux qu'opprimait l'iniquité ². »

Cette manifestation devait soulever bien des orages. Trop d'hommes influents étaient intéressés au maintien des abus pour capituler sans combattre. Les premiers coups tombèrent à Lucerne, sur Myconius, l'ami

¹ *Supplicatio quorundam apud Helvetios Evangelistarum*, trad. par Merle d'Aubigné, dans ZWINGLI, *Œuvres*, III, 18.

² *Amica et pia parænesis ad communem Helvetiorum civitatem scripta*, trad. par Merle d'Aubigné, dans ZWINGLI, *Œuvres*, I, 39.

de Zwingli. L'âme magnanime du réformateur ne s'éfrayait de rien : « Si je n'apercevais le Seigneur qui garde le navire, écrivait-il à Myconius, j'eusse dès longtemps jeté le gouvernail à la mer ; mais je le vois, à travers la tempête, affermir les cordages, diriger les vergues, tendre les voiles, que dis-je ? commander aux vents mêmes... Ne serais-je donc pas un lâche, indigne du nom d'homme¹, si j'abandonnais mon poste pour trouver dans la fuite une honteuse mort² ? »

Une épreuve plus douloureuse que les menaces des Confédérés était réservée à Zwingli. Ce n'est rien de lutter contre des hommes dont on méprise l'égoïsme et qu'on sait inspirés par les plus mauvaises passions. Il est si facile de se priver de leur estime et de leur affection ! Ce qui est véritablement douloureux, c'est, pour obéir à la voix de sa conscience, de rompre les liens les plus chers, de s'exposer à l'antipathie de ceux qu'on aime le plus et dont on connaît la bonne foi évidente et l'incontestable sincérité.

La prédication de Zwingli avait retenti jusque dans les montagnes du Toggenbourg. Ses cinq frères s'indignaient d'être appelés les « frères d'un hérétique. » Ils lui firent part de leurs peines et de leurs craintes. Le réformateur, avec la sensibilité naturelle à son cœur, mais avec l'invincible fermeté d'un homme qui con-

¹ Nec hominis nomine dignus.

² Zuinglius Myconio, trad. par Merle d'Aubigné.

prend ses devoirs envers Dieu, envers l'humanité et envers l'Évangile, leur écrivit à ce sujet une lettre vraiment admirable :

« Chers frères et sœurs, j'apprends que vos cœurs sont tourmentés à mon sujet, par suite des calomnies qu'on répand contre moi. Par affection fraternelle, vous refusez de les croire et vous me demandez ce qu'il en est. Sachez d'abord que je m'informe de vous assidûment et que je sais toujours ce que vous faites. Quand j'apprends que vous vivez du travail de vos mains comme l'ont fait vos pères, je suis heureux, car je vois que vous conservez fidèlement la noblesse dont vous êtes issus. Mais quand il me revient que quelques-uns de vous font la guerre pour de l'argent, je m'attriste profondément de les voir sortir ainsi de la classe pieuse des paysans et des artisans, pour se livrer au brigandage et au meurtre ; car servir un maître étranger pour de l'argent et faire la guerre pour lui, qu'est-ce autre chose que meurtre et brigandage ? C'est pourquoi je n'ai pas besoin de m'adresser à vous pour savoir à quoi je dois m'attendre. En ceux qui administrent leur ménage, je vois tout bien et tout honneur ; en ceux qui vont ainsi à la guerre, je ne vois que la misère et la perte de leur âme. Que Dieu leur donne un cœur juste et les fasse changer de conduite, comme ils l'ont promis.

« Vous devez aussi penser que je veux accom-

plir fidèlement, avec l'aide de Dieu, la grande tâche qu'il m'a confiée: je ne me laisserai pas arrêter par les entraves que m'opposent les hommes et les choses du monde qui ne veulent pas se courber sous la parole divine. Qu'il m'arrive selon la volonté de Dieu! Parmi les choses que je puis avoir à redouter, il n'en est pas, croyez-le bien, que je n'aie prévue et pesée à l'avance. Je ne sais que trop combien je suis peu et combien sont puissants ceux contre lesquels je combats. Mais Christ est ma force: avec lui, je peux tout, comme dit saint Paul. Si moi je me taisais, un autre ferait ce que Dieu m'ordonne de faire, et je serais justement puni pour avoir manqué à mon devoir. Dieu veut corriger ce méchant monde par sa parole comme il l'a fait tant de fois. Quand Sodome, Ninive, Israël étaient dans la plus profonde corruption, il leur envoyait ses prophètes et sa parole: ceux qui les écoutaient étaient sauvés et ceux qui les méprisaient livrés à la servitude ou à la mort. Le monde n'est-il pas de nos jours si mauvais qu'il fait horreur? Si du milieu de cette perversité la parole de Dieu se lève de tout pays et de toute classe, n'est-il pas manifeste que c'est l'œuvre de Dieu qui ne veut pas que sa créature, qu'il a rachetée au prix de son sang, se perde si misérablement! La corruption ne veut pas qu'on l'attaque. Si celui à qui la parole de Dieu est confiée remplit son office, il sera calomnié, méprisé, tué par le monde; mais s'il

hésite et se tait, il aura à rendre compte pour tous ceux dont il aura ainsi amené la perte. Qu'aimeriez-vous donc le mieux, chers frères et sœurs? Voulez-vous que je me taise, laissant faire le mal que je puis empêcher, et me donnant au diable pour sauver mon repos et mon renom temporel? Je sais bien que vous me répondrez : Non ! mais corrige avec mesure. Écoutez : Les vices de ce temps vous semblent-ils donc si légers que mes paroles vous paraissent trop rudes? Quant à moi, je crois que les plus dures paroles des prophètes ne les flagelleraient pas assez énergiquement. Je crains plutôt d'avoir dit trop peu que trop.

« Ne pensez-vous pas que, pour sauver tant d'âmes pieuses, je dois accepter de perdre mon nom, ma fortune, mon corps et ma vie? Que si vous disiez : Mais si tu étais décapité ou brûlé, ce serait une honte pour nous, quoique nous sachions bien qu'on te ferait tort. Je réponds : Christ dont je suis le champion dit : « Heureux vous que les hommes haïssent et méprisent et dont ils rejettent le nom à cause du Fils de l'homme : votre récompense sera grande dans les cieux ¹. » Vous l'entendez : si donc, chers frères et sœurs, l'on vous dit de moi quelque chose qui vous fasse rougir, voyez d'abord ce que c'est. Si l'on m'accuse de pécher par vanité ou par impureté, pensez que je puis bien avoir commis ces fautes ; car je ne

¹ Luc, VI, 22.

suis malheureusement pas exempt de penchant à ces vices ; mais si l'on vous dit que j'ai trahi la vérité pour de l'argent, ne le croyez pas, quelque serment qu'on vous fasse. Je veux remplir mon devoir jusqu'au bout, quoi qu'il arrive. Les hommes peuvent tuer le corps, mais non pas l'âme, et ceux qui tuent ainsi un corps à cause de Dieu, se tuent eux-mêmes, fussent-ils évêques, papes, rois, empereurs ! Christ, notre chef, a versé son sang pour nous : c'est un lâche soldat celui qui refuse de suivre son capitaine ¹. »

Zwingli, convaincu qu'il ne devait pas agir « en lâche soldat » de Christ, se hâta d'engager le combat. Il se rendit devant le Grand Conseil de Zurich et demanda une conférence avec les députés de l'évêque de Constance. Ce dernier envoya pour le représenter Faber, son vicaire général. Avant le colloque, Zwingli publia soixante-sept thèses qui résument toute sa doctrine. Le résultat fut tellement favorable au réformateur que le Conseil publia une ordonnance dans laquelle il déclarait que « personne n'ayant attaqué ou réfuté ses thèses par l'Écriture, » il était invité à continuer la prédication de la parole de Dieu ².

La conférence de Zurich avait montré aux Italiens

¹ ZWINGLI, *Œuvres*, I, 104, trad. par Chauffour-Kestner.

² On trouvera l'histoire détaillée du colloque de Zurich dans CHAUFFOUR-KESTNER, *Les Réformateurs du XVI^e siècle* ; — dans J.-J. HOTTINGER, Zwingli, — dans MERLE D'AUBIGNÉ, *La Réformation*, III.

tout ce qu'ils devaient redouter des talents de Zwingli. A peine la dispute était-elle terminée qu'il vit arriver chez lui le légat Einsius, chargé d'un bref de l'évêque de Rome, où Adrien VI l'appelait son fils bien-aimé et lui parlait de sa « faveur toute particulière. » — « *Adrianus, Papa VI... mandavimus nuncio nostro ut tibi separatim nostras litteras redderet. nostramque erga te optimam voluntatem declararet*¹. » Rome, habile à se servir de la corruption quand la force lui manque, voulait à tout prix gagner Zwingli. « Et qu'est-ce que le pape vous charge de lui offrir ? » dit Myconius à Zink, chargé de cette négociation. « Tout, répondit Zink, excepté le siège pontifical². » On connaissait bien mal à la cour d'Adrien VI le réformateur de Zurich ! Habitée à trafiquer des choses saintes, coutume qu'elle a fidèlement conservée, la cour romaine ne pouvait croire qu'un homme résistât aux séductions de l'or ou des honneurs. Les Lucernois agissaient avec plus de franchise. Ils traînaient au supplice un mannequin qui représentait Zwingli. « Ils ne troubleront pas ma paix. dit l'intrépide pasteur, Christ ne manquera jamais aux siens³. » Aussi, dans un second colloque

¹ Il faut lire toute cette lettre, véritablement curieuse, dans les lettres de Zwingli, 1^{re} partie, p. 263.

² Os. MYCONIUS, *Vita Zuing.*

³ Huldricus Zuinglius Magistro Zimmermann sive Justo Kirchmeyero, canonico Lucernæ, suo fideli.

qui eut lieu à Zurich, soutint-il avec plus d'énergie que jamais la doctrine de ses thèses. Il réclama la liberté des premiers siècles, telle qu'elle a surtout été pratiquée en Orient. « L'Église universelle, dit-il, est répandue dans tout le monde, partout où l'on croit en Jésus-Christ, aux Indes aussi bien qu'à Zurich... Et quant à des églises particulières, nous en avons à Berne, à Schaffhouse, ici même. Mais les papes, leurs cardinaux et leurs conciles ne sont ni l'Église universelle, ni une église particulière¹. » Zwingli, après avoir posé ces principes, examina la question qui faisait alors l'objet de toutes les discussions, le sacrifice de la messe. Les ennemis de la réforme reculèrent devant la force irrésistible des idées nouvelles. Presque tous les prêtres nominativement interrogés déclarèrent n'avoir rien à dire en faveur des images ni de la messe. Zwingli, ému de ce triomphe de ses idées, se leva avec enthousiasme et, se tournant vers les membres du Conseil, il s'écria : « Ne craignez rien, chers seigneurs, Dieu est avec vous. Il n'abandonnera pas sa cause. Je reconnais que vous avez bien des difficultés à cause de la parole de Dieu; mais le Seigneur protégera les siens. Que sa volonté soit faite. » Zwingli prononçait ces paroles avec tant d'émotion qu'il ne put contenir ses larmes².

¹ FUSSLY, *Beyträge zur Erläuterung der Kirchen-Reformations-Geschichte des Schweitzerlandes*.

² Voy. les actes de ce colloque dans ZWINGLI, *OEuvres*, I, p. 537.

Partout Zwingli l'emportait par la discussion. On espéra arrêter par la terreur la propagation de ses opinions. Un Zuricois, nommé Hottinger, fut arrêté à Baden, où il n'avait pas dissimulé sa foi. La diète réunie à Lucerne voulut le juger elle-même. Ses juges se déshonorèrent par leur intolérance et leurs ignobles facéties. Il fut condamné à être décapité, et marcha au supplice comme à une fête¹.

Le bailli Wirth de Stammheim, son fils aîné Jean, et le bailli Ruttimann ne furent pas traités avec moins de rigueur. Les députés de la diète se conduisirent à leur égard d'une manière atroce. Pendant qu'on leur faisait subir une torture cruelle, les commissaires les insultaient par d'odieuses plaisanteries. En vain essayait-on de rappeler les Confédérés à des sentiments plus chrétiens. Les réflexions du député de Zug, Jérôme Stocker, donneront une idée du fanatisme qui les animait : « J'ai toujours, disait-il, connu Wirth honnête et bienveillant : il m'a toujours bien reçu ; sa maison était ouverte à tous ; il n'a jamais refusé l'hospitalité à personne. Je vous le jure : s'il avait volé *ou assassiné*, je lui pardonnerais volontiers ; mais il a brûlé la mère de la mère de Dieu² ! Il faut qu'il meure !³ »

Ces barbaries, au lieu d'intimider les Zuricois, les

¹ Voy. BULLINGER, *Réformation*, 145-150.

² L'image de Sainte-Anne.

³ BULLINGER, *Réformation*, I, 187.

déterminèrent à se débarrasser complètement d'un système religieux qui inspirait de tels excès. Après le supplice de Hottinger, Zurich détruisit les images. On répondit au meurtre des Wirth et de Ruttimann en abolissant la messe.

A Berne, l'impression ne fut pas plus favorable à la cause de Rome. Les autorités du canton décidèrent qu'un colloque aurait lieu dans les murs de la cité de Berthold V. Cette conférence, qui se tint dans l'église des cordeliers, fut très-solennelle. Plusieurs hommes éminents, tels que Farel, Haller, O'Ecolampade, Bucer et Capiton y assistaient. Elle eut pour résultat l'abolition de la messe et du culte des images. Le lendemain du jour où l'on avait abattu les simulacres, tandis que les débris jonchaient encore l'église, Zwingli monta en chaire, et prononça une allocution pleine d'énergie : « La victoire, dit-il, est à la vérité, mais la persévérance peut seule assurer son triomphe. Christ a persévéré jusqu'à la mort. « Ferendo vincitur fortuna. » Cornelius Scipion, lors du désastre de Cannes, pénétra dans la salle du conseil, tira son épée, et contraignit les chefs épouvantés à jurer qu'ils n'abandonneraient point Rome. Citoyens de Berne, je vous adresse la même demande, n'abandonnez point Jésus-Christ. » — « Maintenant, dit-il en finissant, tenez-vous fermes dans la liberté dans laquelle Christ vous a placés, et ne vous remettez pas de nouveau sous la servitude.

Ne craignez point ! Le Dieu qui vous a éclairés, éclairera aussi vos Confédérés, et la Suisse renouvelée par l'Évangile fleurira dans la justice et dans la paix. »

Nous sommes arrivés à l'apogée de la vie de Zwingli. Le discours que nous venons de citer semble son chant triomphal. Nous allons maintenant le voir se lancer dans des agitations politiques qui se terminèrent par la catastrophe sanglante de Cappel. Cette période de la vie du réformateur a donné lieu à plus d'une critique, même parmi les écrivains protestants. On a été scandalisé de voir l'éloquent réformateur reprendre la hallebarde de Marignan. Mais on aurait été plus juste pour lui si l'on avait tenu compte des circonstances dans lesquelles il se trouvait placé et du but qu'il voulait atteindre. Zwingli ne s'est pas servi de l'épée pour imposer aux autres une violence intolérable. Peu d'hommes de ce siècle ont mieux compris la liberté de conscience. Mais il n'était pas seulement prédicateur de l'Évangile, il était patriote et républicain. Or, il se trouvait en face du parti catholique, qui sacrifiait la patrie à des intérêts de secte. Les fiers montagnards qui avaient vaincu l'Autriche à Morgarten et à Sempach, grâce aux intrigues monacales, lui tendaient une main fraternelle. Un des chefs de la coterie ultramontaine, Am-Berg, ne craignait pas de dire : « La puissance des ennemis de notre antique foi s'est tellement accrue, que les amis de l'Église ne peuvent leur résister. Nous portons donc

nos regards sur ce prince illustre qui a sauvé en Allemagne la foi de nos pères. » A partir de cette époque, les Waldstettes semblent prendre à tâche de faire disparaître le souvenir des exploits de leurs ancêtres. Ces hommes intrépides, dont les pères avaient tenu tête à la fière aristocratie du moyen âge, esclaves dociles de leurs prêtres et de leurs couvents, vont devenir les appuis du pouvoir absolu de Rome et de l'Autriche. A l'époque dont nous parlons, nous les voyons réunis à Waldshut. Ils suspendent les armes des cantons à côté de l'aigle rapace, dont la seule vue aurait indigné les vieux patriotes de l'Helvétie. Ils ornent leurs chapeaux de la plume de paon, ce symbole que détestaient les pâtres intrépides qui avaient autrefois fait trembler les barons. On en vint jusqu'à conclure un traité d'alliance avec l'Autriche. Il était conçu dans des termes qui donnent une idée de l'esprit des cantons primitifs : « Quiconque formera parmi le peuple des sectes nouvelles, *sera puni de mort*, et, s'il le faut, *avec le secours de l'Autriche*. Cette puissance, en cas de besoin, enverra en Suisse 6000 fantassins, 400 cavaliers et l'artillerie nécessaire. On pourra même bloquer les cantons réformés et intercepter les vivres¹. »

Quand on apprit ces tristes nouvelles, on chanta dans toute la Suisse cette complainte nationale :

¹ BULLINGER donne tout le traité.

Es macht mich graw,
 Dass sich der Pfaw,
 Darzu der Stier
 Und sunst noch vier
 Sich hand vereynt¹.

La prédication purement religieuse suffisait-elle dans ce péril extrême? Zwingli, qui avait toujours été le plus ardent adversaire des influences étrangères, pouvait-il les laisser disposer du sort de la Confédération, étouffer la réforme dans son berceau, rendre inutiles tant de siècles de combats pour l'indépendance de la patrie?

Un fait prouve assez comment les cantons catholiques entendaient traiter les partisans du libre examen. Un pasteur des environs du lac de Greiffensee, nommé Jacques Keyser, se rendait à Oberkirk, lorsqu'il fut saisi par quatre hommes apostés qui le conduisirent à Schwytz. Là, il fut brûlé vif, malgré les réclamations de Zurich et de Glaris. Les catholiques voulaient la guerre, et Zwingli croyait qu'il n'était pas prudent de céder à leur arrogance : « Soyons fermes, disait-il, et ne craignons pas de prendre les armes. Cette paix que

¹ M. Merle d'Aubigné traduit ainsi :

Pleurons, Helvétiens, pleurons !
 Du paon le superbe plumage
 Vient s'unir au taureau sauvage
 D'Altorf et des quatre cantons.

quelques-uns désirent tant, n'est pas une paix, mais une guerre, tandis que la guerre que nous demandons n'est pas une guerre, mais une paix. Nous n'avons soif du sang de personne, *mais nous devons couper les nerfs de l'oligarchie*¹. Si nous nous y refusons, la vérité de l'Évangile et la vie des ministres ne seront jamais en sûreté parmi nous². » Le pénétrant Erasme entrevoyait bien le but où la réformation tendait irrésistiblement : « On nous demande, disait-il, d'ouvrir nos portes, en criant tout haut : « l'Évangile ! l'Évangile ! » Soulevez le manteau, et sous ses plis mystérieux vous trouverez LA DÉMOCRATIE³ ! » L'image du « manteau aux plis mystérieux » ne convenait guère à l'intrépide et loyal Zwingli, puisqu'il disait avec toute l'énergie possible : « Il faut couper les nerfs de l'oligarchie. » Jamais homme n'a moins dissimulé ses opinions républicaines. Il ne cachait même pas qu'il prétendait lutter contre toutes les forces du despotisme, dont le Saint-Empire et la puissance papale étaient alors la plus haute expression :

« L'empereur, disait-il, soulève amis contre amis, ennemis contre ennemis, et puis il s'efforce de faire

¹ Ce passage prouve clairement que Zwingli regardait l'abaissement de l'aristocratie comme une conséquence de la réforme. Mais il a fallu attendre jusqu'en 1830 pour obtenir en Suisse ce résultat !

² O. MYCONIUS, *Vita Zuing.*, trad. par Merle d'Aubigné.

³ C'est BULLINGER qui rapporte ce mot d'Erasme.

sortir de cette confusion la gloire de la papauté et surtout sa propre gloire. Il excite le châtelain de Musso contre les Grisons, l'évêque de Constance contre sa ville, le duc de Savoie contre Berne, les cinq cantons contre Zurich ; le duc Georges de Saxe contre le duc Jean, les évêques du Rhin contre le landgrave ; et quand la mêlée sera devenue générale, il tombera sur l'Allemagne, se présentera comme médiateur, et fascinera par ses belles paroles les villes et les princes, jusqu'à ce qu'il les ait mis sous ses pieds. Grand Dieu, quelle discorde ! Quels désastres sous prétexte de rétablir l'empire et de restaurer la religion¹ ! »

Le réformateur concluait, à la vue de ce péril extrême, que si les amis de la liberté religieuse et politique s'unissaient pour la défendre contre les tyrans, leur indomptable énergie en triompherait nécessairement : « Il faut être un lâche ou un traître, écrivait-il, pour se contenter de bâiller et d'étendre les bras, quand on devrait réunir de toutes parts des hommes et des armes, afin de montrer à l'empereur que c'est en vain qu'il s'efforce de rétablir la foi romaine, d'asservir les villes libres et de dompter les Helvétiens. On nous a montré, il y a six mois, comment on veut procéder. Aujourd'hui on entreprendra une ville, demain une

¹ Quæ dissidia, quas turbas, quæ mala, quas clades, sub specie restituendi Romani Imperii instaurandæque Religionis christianæ dabit ! (Zuinglius Cunhardo Zuiccio, — trad. par Merle d'Aubigné.)

autre, et ainsi l'une après l'autre, jusqu'à ce qu'elles soient toutes soumises. Alors on leur enlèvera leurs armes, leurs trésors, leurs machines de guerre et toute leur puissance... Réveillez Lindau et tous vos voisins. Si l'on ne se réveille, les libertés publiques vont périr sous prétexte de religion. Il ne faut pas se fier à l'amitié des tyrans. Démosthène nous apprend déjà qu'à leurs yeux il n'y a rien de plus haïssable que τὴν τῶν πόλεων ἐλευθερίαν¹. L'empereur d'une main montre du pain, mais dans l'autre il cache une pierre². »

Zwingli allait plus loin encore. Il comprenait jusqu'ou devait aller la lutte contre les pouvoirs oppresseurs : « Il ne faut pas, disait-il, que tel ou tel individu se mette dans l'esprit de détrôner un tyran ; ce serait une révolte, et le règne de Dieu veut la justice, la paix et la joie. Mais si tout le peuple, d'un commun accord, ou si du moins la majorité le rejette, sans commettre d'excès, C'EST AVEC DIEU QU'IL LE FAIT. »

Le réformateur devançait la Constituante de 1789. Il raisonnait comme Mirabeau, comme Barnave, comme Lafayette.

De telles doctrines devaient irriter le parti aristocratique et romain. « Je n'aurai pas de repos, disait un des hommes de ce parti, que je n'aie plongé mon glaive jusqu'à la poignée dans le cœur de cet impie. »

¹ La liberté des villes.

² Zuinglius Cunhardo Zuiccio, trad. par Merle d'Aubigné.

Lui, le plus grand Helvétien de son siècle, s'indignait de voir des Confédérés, que dis-je? les fondateurs mêmes de la Confédération, les soldats d'Uri, de Schwytz et d'Unterwald, fraterniser avec les Autrichiens! La guerre étant devenue inévitable, on s'arma des deux côtés. L'armée catholique et l'armée des réformés se rencontrèrent à Cappel, non loin de Zug. Mais les Confédérés, au moment d'en venir aux mains, se rappelèrent les liens qui les unissaient, et la paix fut conclue le 26 juin 1529. Elle ne satisfit pas Zwingli, qui vit bien que les adversaires de la réformation n'y avaient consenti que pour mieux se préparer à la guerre.

Dans un moment où les hommes politiques les plus clairvoyants ne se faisaient pas d'illusion sur l'avenir, il était naturel que ceux qui avaient le sentiment des dangers que courait l'Église protestante essayassent d'en réunir les principaux chefs. Telle fut la cause qui détermina le landgrave de Hesse à provoquer la fameuse conférence de Marbourg.

Pendant que la réforme se développait en Suisse, elle faisait aussi de grands progrès en Allemagne. Mais, dès l'origine, de graves dissidences se manifestèrent entre les réformés allemands et les réformés de la France et de la Suisse. Ces dissidences portaient surtout sur la question de l'eucharistie. Luther avait cru devoir conserver le dogme de la présence réelle, en le

modifiant d'une manière plus bizarre que philosophique. Zwingli, au contraire, qui avait étudié avec soin le texte grec du Nouveau Testament, et les plus anciens Pères de l'Église orientale, et dont l'esprit était beaucoup plus pénétrant que celui de Luther, quoiqu'il n'eût pas au même degré le talent de passionner les multitudes, Zwingli avait, dès l'origine de sa prédication, reconnu nettement le caractère profondément symbolique du rite eucharistique. Pour le réformateur de Wittenberg, la contradiction était insupportable. Il s'indignait de voir Zwingli et les Suisses professer une doctrine qui lui paraissait téméraire.

Une pareille division était déplorable à l'époque où il était si nécessaire de s'entendre contre l'ennemi commun. Le landgrave Philippe de Hesse croyait qu'il ne s'agissait que de disputes de mots. Il conçut donc le projet de convoquer dans un de ses châteaux une conférence où se réuniraient les principaux théologiens des deux écoles. Luther et ses amis n'acceptèrent cette idée qu'avec répugnance. On aurait dit que le Saxon redoutait instinctivement la puissante dialectique et l'admirable bon sens du réformateur de Zurich. « Il n'est pas bon, disait-il, que le landgrave ait tant à faire avec les Zwingliens. Leur erreur est d'une nature telle, que les gens d'un esprit délié en sont facilement atteints. La raison aime ce qu'elle comprend, surtout quand des hommes savants revêtent les idées d'une apparence biblique. »

Zwingli avait plus de confiance dans la cause qu'il défendait. On l'eût fait aller aux extrémités du monde pour rétablir la paix parmi les réformés. Il répondait au gouvernement de Zurich, qui ne consentait pas à le laisser partir pour la Hesse : « Je suis convaincu que si nous, docteurs, nous nous rencontrons face à face, la splendeur de la vérité illuminera nos yeux. » Avec cette conviction, rien ne pouvait l'arrêter. Il quitta Zurich dans le silence de la nuit, monta à cheval et se dirigea vers Bâle, où il s'embarqua sur le Rhin. A Strasbourg, il prit des chemins détournés à travers les bois et les montagnes. Il arriva ainsi au château de Marbourg qui, situé sur une hauteur, domine la belle vallée de la Lahn, fermée à l'horizon par un amphithéâtre de montagnes. Le duc établit la conférence sous les voûtes gothiques de la salle des chevaliers. Les princes, les nobles, les députés et les théologiens y furent seuls admis.

Cette scène est une des plus imposantes que présente l'histoire de la réformation. On y voyait réunis tous « les princes illustres de la parole, » comme les appelait un ancien chroniqueur. Un poète de cette époque les interpellait ainsi : « Pénétrant Luther, doux Ecolampade, magnanime Zwingli... disserte Mélancthon... vous tous que le prince Philippe, ce héros illustre, a appelés ministres et évêques, que les villes chrétiennes ont envoyés pour détourner le schisme et

nous montrer la voie de la vérité, l'Eglise suppliante tombe en larmes à vos pieds et vous conjure par les entrailles de Jésus-Christ d'amener à bonne fin cette affaire, en sorte que le monde reconnaisse dans votre résolution l'œuvre de l'Esprit-Saint lui-même. » Ainsi parlait Cordus. Malheureusement les passions théologiques sont plus fortes chez les hommes que le besoin de la paix. L'orgueil s'attache à ses conceptions personnelles. Il est toujours disposé à confondre sa cause avec la cause même de la divinité. S'il en est ainsi, comment les caractères pacifiques parviendraient-ils à faire triompher leurs vues ? Le landgrave, esprit éclairé et bienveillant, croyait facile d'établir l'union entre des hommes qui marchaient au même but. Il devait apprendre que les meilleures intentions ne préservent d'aucune des faiblesses de l'humanité.

Philippe de Hesse présidait lui-même l'assemblée. Devant lui était une table dont Luther, Zwingli, Mélancthon et OEcAMPade s'approchèrent. Luther saisissant aussitôt un morceau de craie, écrivit en latin sur le velours qui recouvrait la table : « Ceci est mon corps. » Derrière les quatre principaux théologiens se rangeaient leurs amis. Jonas, placé au milieu des luthériens, considérait avec attention les partisans de Zwingli. « Zwingli, disait-il, a quelque chose de rustique et d'arrogant. S'il est versé dans les lettres, c'est en dépit de Minerve et des muses. Il y a dans OECO-

lampe une bonté naturelle et une admirable douceur. Hédion semble avoir autant de libéralité que d'humanité. Mais je trouve dans Bucer une ruse de renard qui sait se donner des airs d'esprit et de prudence. »

Zwingli n'est point flatté dans ce portrait. Sa franchise républicaine déplaisait aux Allemands. On vit cependant dans cette conférence que sa rusticité apparente n'empêchait pas qu'il n'y eût chez lui l'âme la plus sympathique et la cordialité la plus sincère. Sans doute, il défendit ses opinions avec autant de vigueur que de savoir. Il se montra pourtant bienveillant et même tendre, tandis que Luther et ses amis conservèrent une roideur très-peu chrétienne.

Dès le début de la conférence, Luther révéla son caractère impérieux. « Je proteste, dit-il que je diffère de mes adversaires quant à la doctrine de la Cène; que j'en différerai toujours. Christ a dit : *ceci est mon corps*. Que l'on me montre qu'un corps n'est pas un corps. Je rejette la raison, le sens commun, les arguments de la chair et les preuves mathématiques. Dieu est au-dessus des mathématiques. Nous avons la parole de Dieu, il faut l'adorer et la suivre. »

OEcoulampe présenta alors sous une forme conciliante une observation de la plus grande portée. « On ne peut nier, dit-il, qu'il n'y ait des figures dans la parole de Dieu. « Jean est Elie, la pierre était Christ, je suis le cep, etc. » L'expression *ceci est mon corps* est

une figure du même genre. » Luther refusa d'accepter cette similitude pourtant si frappante. OEccolampade poursuivit avec son calme ordinaire : « Ce que Christ a rejeté au sixième chapitre de saint Jean, il n'a pu l'admettre dans les paroles de la Cène. Or Christ, qui dit aux Capernaïtes : « La chair ne sert de rien, » a rejeté par là même la manducation orale de son corps. Donc, il ne l'a pas établie lors de l'institution de la Cène. » La discussion ne tarda pas à s'animer entre Luther et OEccolampade. Le réformateur saxon finit par dire : « Je vois qu'il est écrit : « Mangez, ceci est mon corps. » Il faut donc le croire et le faire. Il faut le faire, il faut le faire, il faut le faire. Si Dieu m'ordonnait de manger du fumier, je le ferais, certain que cela me serait salutaire. »

Zwingli voulut alors intervenir. Il essaya de montrer à Luther qu'il interprétait la Bible d'une manière par trop matérielle. Celui-ci répondit sèchement : « Vous êtes captieux. » — « Non ! répliqua vivement Zwingli, mais vous dites des choses contradictoires. » Il cita plusieurs passages de l'Écriture, dans lesquels le signe est désigné par la chose signifiée elle-même. Cette argumentation fit une vive impression sur l'auditoire. Mais Luther répétait obstinément, en montrant les paroles écrites sur la table : « Ceci est mon corps, ceci est mon corps. Chercher à comprendre, c'est déchoir de la foi. » — « Mais, Monsieur le docteur, re-

prit Zwingli, saint Jean nous explique comment se mange le corps de Christ, et il faudra bien que vous en veniez à ne pas nous chanter toujours la même chanson. » — « Vous employez, dit Luther, des expressions révoltantes. » — « Je vous demande, Monsieur le docteur, si Christ, dans le sixième chapitre de saint Jean, n'a pas voulu répondre à la question qui lui était adressée? » — « Monsieur Zwingli, vous voulez me fermer la bouche par votre ton arrogant. Ce passage n'a rien à faire ici. » — « Pardonnez-moi, Monsieur le docteur, ce passage vous casse le cou. » — « Ne faites pas tant le brave, vous êtes en Hesse et non en Suisse. Dans ce pays, on ne coupe pas ainsi la gorge aux gens. » Puis, se tournant vers ses partisans, et faisant allusion au caractère guerrier du réformateur de Zurich, il leur dit : « Il emploie des termes de guerre, des mots de sang. » Zwingli ne supporta pas l'injure faite à sa patrie. « En Suisse, reprit-il avec vivacité, il y a bonne justice, et l'on ne « rompt le cou » à personne sans jugement. Ce mot indique seulement que votre cause est perdue sans espérance. »

Cette conversation donne une idée suffisante du caractère des deux réformateurs. Luther n'était pas là sur son véritable terrain. Il ne pouvait pas déployer, dans une discussion pareille, les immenses ressources de son éloquence populaire. Il est probable que Mirabeau eût été mal à l'aise dans une conférence sur

l'origine des idées. D'ailleurs, en rompant avec la papauté, Luther avait conservé, autant qu'il avait pu, les traditions du moyen âge. Sa manière d'interpréter la Bible était parfois naïve et puérile. Zwingli le fit sentir dans plus d'une circonstance. Quant à ses connaissances philosophiques proprement dites, on sait quel était son dédain pour ce genre d'études. Ce dédain n'était pas sans inconvénient. Ainsi il lui arriva de dire dans la conférence de Marbourg : « L'univers est un corps et pourtant on ne peut dire qu'il soit quelque part. » — « Je prie les hommes intelligents, répartit Zwingli en souriant, de peser cette preuve. » Dans sa manière d'expliquer les enseignements de Christ, Luther se laissait donc dominer à son insu par l'exégèse de l'Église romaine. « Vous avez, disait-il, pour vous Fulgence et Augustin, mais nous, nous avons pour nous les autres Pères. » — « Nommez ces docteurs, dit le savant OEcolampade; nous nous faisons forts de vous prouver qu'ils sont de notre avis. » Il serait difficile, en effet, de trouver la doctrine de l'eucharistie telle que l'entendaient Luther et en général les partisans de la présence réelle dans les écrits des Clément d'Alexandrie, des Justin, des Athénagore, des Origène. Ces Pères savaient trop bien le grec; ils étaient trop voisins des origines du christianisme pour entendre aussi matériellement que le réformateur de Wittemberg le Testament de Christ.

Zwingli aussi connaissait à fond la langue sacrée. Il le prouva dans une des circonstances de la discussion, qui n'est pas la moins curieuse. « Je vous objecte, dit-il, cet article de notre foi : *Ascendit in cælum*. Si Christ est au ciel quant à son corps, comment peut-il être dans le pain? La parole de Dieu nous enseigne qu'il était semblable en toutes choses à ses frères. Donc, il ne peut être à la fois en plusieurs lieux. » — « Si je voulais raisonner, répondit Luther, je me ferais fort de prouver que Jésus a eu une femme, des yeux noirs et a habité l'Allemagne. Je me soucie peu des mathématiques. » — « Ce n'est pas des mathématiques qu'il s'agit ici, dit Zwingli, mais de saint Paul, qui dit aux Philippiens *μορφὴν δούλου λαβών*. » Luther l'interrompit : « Citez en latin ou en allemand et non en grec. » — Zwingli répondant en latin : « Excusez-moi. Voilà douze ans que je ne me sers que du Testament grec. » Ainsi le Zuricois était aussi supérieur sur le terrain de l'exégèse que sur celui de la philosophie. Il n'eut sans doute pas conservé ces avantages s'il eût été question de soulever contre la papauté les multitudes passionnées. Mais, je le répète, il n'était ici question que de théologie, que de paisibles discussions exégétiques, que d'arguments purement scientifiques. Luther était visiblement mécontent d'une situation qui n'allait point à la tournure de son génie. Il ne s'agissait plus de peindre en traits

de feu les hontes de la *captivité de Babylone*, ou de réveiller dans le cœur de l'Allemagne le sentiment de l'antique indépendance germanique. Le docteur de Wittemberg se voyait aux prises avec cette théologie française et helvétique un peu froide si vous voulez, mais pénétrante, sagace, aimant à descendre jusqu'au fond des choses. La dialectique de Zwingli paraissait à Luther trop inspirée par cette philosophie qu'il trouvait presque aussi détestable que le papisme. Luther, on ne saurait le dissimuler, était essentiellement mystique et il était en cela profondément allemand. Le souffle divin qui agitait les sombres forêts de la Germanie quand elle s'inclinait aux pieds des autels de Wodan, quand elle bâtissait au moyen âge les mystérieuses cathédrales du Rhin, ce souffle constituait toute sa puissance morale. Pour agir sur un peuple, sur un grand peuple surtout, il faut avoir non-seulement ses qualités, mais encore ses défauts. Or, le réformateur de Wittemberg avait dans l'âme cet idéal vague et un peu nuageux qui caractérise les blonds enfants de la Germanie. Il y avait chez lui autant du poète et de l'artiste que du théologien. Il croyait aux visions que racontaient les mineurs de la Saxe, et dans le château de la Wartbourg il entendait murmurer, sous les vieux hêtres, la voix des génies de la montagne.

Zwingli n'aurait jamais compris toute cette poésie fantastique. Il était par l'intelligence le digne frère de Cal-

vin, il représentait admirablement les instincts de la race latine. Or cette race, telle qu'elle s'est manifestée à toutes les époques de sa grande histoire, est la moins mystique de toutes les races. A peine y avait-il chez les Romains quelques préoccupations des choses divines. Tous les peuples héritiers de leur sang et de leurs traditions, n'ont rien du mysticisme allemand du moyen âge. Leur religion a été parfois splendide : elle a revêtu toutes les formes brillantes de l'art et de la poésie, mais elle n'a jamais inspiré beaucoup d'exaltation. Elle a rarement entraîné les âmes dans ces rêveries sans fin, dans ces intuitions profondes, dans ces vagues terreurs, que nous trouvons par exemple chez Luther. L'esprit clair, précis, positif des Zwingli, des Calvin, des Lefèvre, des Farel n'est guère disposé aux extases.

Mais si Zwingli n'était pas ce qu'on appelle une âme mystique, on ne saurait l'accuser de manquer de sensibilité. Il en donna dans la conférence de Marbourg même des preuves touchantes. « Luther, d'un caractère intraitable et impérieux, dit Seckendorf, son apologiste ¹, ne cessait de sommer les Suisses de se soumettre simplement à son avis. » Le chancelier du landgrave exhortait les docteurs à s'entendre. Luther répondit avec dureté : « Je ne connais pour cela qu'un

¹ Page 136.

moyen, et le voici : Que nos adversaires croient comme nous. » — « Nous ne le pouvons, dirent les Suisses. » — « Eh bien, repartit Luther, je vous abandonne au jugement de Dieu et le prie de vous éclairer. » — « Nous faisons de même, » répondit le pacifique OEcopolampade. » Zwingli voyait s'évanouir toutes ses espérances. Il avait cru possible d'établir parmi les réformés un accord qui aurait fait leur force en présence de l'ennemi. La tristesse de voir la concorde chrétienne à jamais compromise remplit son âme d'une profonde douleur, et il se mit à fondre en larmes en présence de tous. Ces larmes font autant d'honneur à Zwingli que ses travaux, ses souffrances et ses combats pour la cause de la liberté. Dans la conférence de Marbourg nous ne voyons dans Luther qu'un théologien impérieux et tranchant, dominé par les souvenirs des écoles du moyen âge, trop préoccupé du sentiment de son importance. Zwingli, au contraire, agit en homme de cœur et en chrétien, qui sent tout ce qu'il y a de douloureux dans des luttes fratricides, qui donne des pleurs à la paix brisée.

Tel il se montra encore dans la dernière réunion. Jamais il n'avait peut-être été plus grand, grand par la sensibilité et la tendresse de l'âme. « Confessons, dit-il, notre unité dans toutes les choses où elle existe; et quant aux autres, rappelons-nous que nous sommes frères. La concorde n'existera jamais entre les Églises, s'il n'est pas permis de différer sur des

points secondaires. » Cette idée avait une immense portée. Il eût été à désirer que Luther et ses amis en comprissent la profondeur. Le landgrave l'accueillit avec enthousiasme. « Oui, oui, s'écria-t-il, vous êtes d'accord. Donnez donc un témoignage de votre unité ; reconnaissez-vous comme frères. » Zwingli s'approcha avec la cordialité de son pays des docteurs de Wittemberg. « Il n'y a sur la terre personne avec qui je désire plus être uni qu'avec vous, » leur dit-il. Les théologiens suisses répétèrent tous ces protestations. L'émotion était générale. Zwingli, le visage baigné de larmes, s'avança vers Luther et lui tendit la main ¹. Mais le théologien devait jusqu'à la fin étouffer le chrétien dans l'inflexible Luthér. Il repoussa la main de Zwingli. « Vous avez un autre esprit que nous, » dit-il. Ces paroles produisirent la plus fâcheuse impression. Les Wittembergeois n'en restèrent pas là. Ils s'exprimèrent durement sur le compte de Zwingli et de ses amis. Ceux-ci conservèrent un calme et une modération vraiment évangéliques. « Nous avons la conscience, dirent-ils, d'avoir agi comme en présence de Dieu. La postérité en rendra témoignage. » Le landgrave souffrait de l'obstination et de la dureté de Luther. Les théologiens de la Hesse s'unirent à leur prince pour le décider à rédiger une confession de foi.

¹ HOSPINIEN, p. 136.

Il fut inspiré plus heureusement qu'on n'aurait pu le prévoir d'après son attitude dans la conférence. L'écrit qu'il rédigea se terminait par cette remarquable conclusion, à laquelle les Suisses s'empressèrent d'applaudir. « Bien que nous ne soyons pas maintenant d'accord sur la question ; si le vrai corps et le vrai sang de Jésus-Christ sont corporellement dans le pain et dans le vin, cependant les deux parties intéressées se témoigneront de plus en plus l'une à l'autre une charité vraiment chrétienne autant que la conscience le permettra, et nous prierons tous assiduellement le Seigneur de daigner nous affermir par son Saint-Esprit dans la saine doctrine. » Zwingli, Bucer et Hédion signèrent cette profession de foi avec Luther et ses amis.

Malheureusement les vastes projets de Zwingli ne purent se réaliser dans cette conférence. L'union politique entre les réformés de la Suisse et de l'Allemagne ne s'accomplit point. Les conférences qu'eut à ce sujet Zwingli avec le landgrave inquiétaient les partisans de Luther. Ils se défiaient autant de sa politique démocratique que de sa théologie. « Quand vous aurez réformé la barrette des paysans, lui disait Jonas, vous prétendrez aussi réformer le chapeau de martre des princes. » Cette interprétation de la pensée de Zwingli ne manquait pas d'une certaine vraisemblance. Mais l'avenir du monde n'était-il pas dans la

démocratie, dont aucune puissance humaine, dont aucun calcul politique ne pouvaient arrêter l'essor? Zwingli le voyait bien ; car les grands hommes savent porter leurs regards au delà de leur siècle et deviner longtemps d'avance les destinées de l'humanité.

Malgré les divisions qui séparaient la réforme démocratique de la Suisse et de la France de la réforme aristocratique de l'Allemagne, l'Église romaine faisait chaque jour des pertes sensibles. Les contestations sur la paix de Cappel se renouvelaient perpétuellement à cause de l'irritation que leurs défaites causaient aux catholiques. Des deux côtés on se préparait à la guerre malgré les présages qui épouvantaient les esprits. Une comète inspirait surtout une terreur générale. Zwingli partageait les idées de ses contemporains sur l'influence de ces météores. Un soir, qu'il causait avec quelques amis sur le cimetière de la cathédrale, le réformateur leur dit : « Cet astre funèbre vient éclairer le chemin qui mène à mon tombeau. Il m'en coûtera la vie, et à bien des hommes honnêtes avec moi. J'ai la vue basse, mais je découvre beaucoup de calamités dans l'avenir. La vérité et l'Église seront dans le deuil, mais Christ ne nous abandonnera jamais. » Malgré ces présages et ces pressentiments, Zwingli ne regarda pas en arrière. Il avait la conviction d'agir conformément aux desseins du Ciel. Jamais homme n'eut peut-être d'une manière

plus claire le sentiment de sa vocation et ne se préoccupa moins de ses intérêts personnels. Contribuer au progrès de l'humanité, délivrer la Suisse du joug de Rome, la préserver des complots de l'aristocratie, il n'avait pas d'autre pensée. Aussi écrivait-il, l'année même de sa mort, dans son *Commentaire sur Jérémie* : « Une âme qui craint Dieu ne se soucie pas des menaces du monde. Avancer le conseil de Dieu, quoi qu'il arrive, voilà son œuvre. Un voiturier qui a un long chemin à parcourir doit se résigner à user en route son train et son attirail. S'il amène sa marchandise en lieu fixe, cela lui suffit. Nous sommes le train et l'attirail de Dieu. Il n'est pas une pièce qui ne soit usée, tourmentée, brisée, mais notre grand conducteur n'en accomplira pas moins sur nous ses vastes desseins. N'est-ce pas à ceux qui tombent sur le champ de bataille que la plus belle couronne appartient ? Courage donc au milieu de tous ces périls par lesquels doit passer la cause de Jésus-Christ, courage ! Quand même nous ne devrions jamais ici-bas contempler de nos propres yeux ses triomphes, le juge nous voit et c'est lui qui nous couronne. D'autres se réjouiront sur la terre du fruit de leur travail, tandis que nous, déjà dans le ciel, nous jouirons de la récompense éternelle¹. »

¹ ZWINGLI, *In Jeremiam*, trad. par Merle d'Aubigné.

La guerre qui s'engagea entre Zurich et les Waldstettes se termina par la bataille de Cappel. Zwingli fut nommé aumônier de l'armée : « C'est notre antique usage, disaient les Zuricois, que la grande bannière ne sorte jamais de nos murs sans que l'un des principaux serviteurs de l'Eglise ne parte avec elle. » Le réformateur, en acceptant cette mission, en prévoyait l'issue. Quinze jours avant la bataille, il disait en chaire : « Je sais, je sais ce qui en est... c'est de moi qu'il s'agit... tout cela arrive pour que je meure ¹. » Aussi, en rejoignant l'armée, son front était-il voilé par la tristesse. Mais sa fermeté ne se démentit pas. Au moment de partir, il dit à sa femme qui arrosait de ses larmes sa vaillante poitrine : « L'heure est venue où il faut nous séparer..... Le Seigneur le veut... amen... qu'il soit avec toi... avec moi... avec les nôtres ! » Puis il l'embrassa « Nous reverrons-nous ? » dit Anna en tremblant. — « Si le Seigneur le veut, répondit Zwingli. Que sa volonté se fasse ! » — « Et quand vous reviendrez, ajouta-t-elle, que rapporterez-vous ? » — « Après l'heure des ténèbres, dit-il, la bénédiction ! » — Et il s'élança sur son cheval, qui se cabrait et refusait d'avancer ².

Zwingli reçut sur sa route de touchants témoignages d'intérêt. Les femmes le montraient du doigt à leurs

¹ MYCONIUS, *Vit. Zuing.*

² Voy. Salomon HESS, *Anna Reinhart*, p. 146.

enfants en disant : « Regarde-le encore une fois, tu ne le verras plus. Le Seigneur le conduise ! » Lorsqu'il fut arrivé en face des troupes, il attacha sur leurs rangs un regard immobile. Léonard Burckhard, qui ne l'aimait guère, lui dit d'un ton peu bienveillant : « Eh bien, maître Ulrich, que dites-vous de cette affaire?... les raves sont-elles assez salées ? qui les mangera maintenant ? » — « Moi, répondit Zwingli, et plus d'un brave qui est ici dans la main de Dieu ; car c'est à lui que nous sommes dans la vie et dans la mort. » — « Et moi aussi j'aiderai à les manger, reprit Burckhard, j'y veux mettre ma vie. »

Les Waldstettes avaient des forces tellement supérieures, que l'issue du combat ne pouvait être douteuse. Bientôt ce fut un carnage. Les plus intrépides Zuricois restèrent sur le champ de bataille. Zwingli, atteint par une pierre au moment où il assistait un blessé, fut lui-même frappé mortellement. « Qu'est-ce cela ! dit-il en tombant, ils peuvent tuer le corps, mais non pas l'âme¹. » Il resta étendu sous un poirier, les mains jointes comme pour prier, et les yeux levés vers le ciel.

Après le combat, les soldats des petits cantons parcoururent le champ de bataille, afin de travailler à leur manière à la conversion des *hérétiques*. « Invo-

¹ MYCONIUS, *Vit. Zuing.*

quez les saints, disaient-ils aux blessés, et confessez-vous à nos prêtres. » Ceux qui refusaient étaient assommés à coups d'arquebuses ou achevés à coups d'épée. L'historien catholique, Salat de Lucerne, parle avec une sorte de satisfaction de ces atrocités : « On les laissait mourir, disait-il, comme des chiens d'infidèles, ou on leur donnait de la pique ou de l'épée le coup de mort, afin qu'ils s'en allassent d'autant plus vite au diable, avec le secours duquel ils s'étaient battus comme quatre. » Deux des soldats qui rôdaient autour des cadavres, découvrirent le réformateur, qu'ils ne reconnurent pas d'abord : « Veux-tu, lui dirent-ils que nous t'amenions un prêtre pour te confesser ? » Comme il ne pouvait plus répondre, il fit de la tête un signe négatif, et continua de regarder le ciel : « Si tu ne peux plus parler, reprirent les soldats, pense au moins dans ton cœur à la mère de Dieu, et invoque les saints, afin qu'ils intercèdent pour toi, et t'obtiennent grâce devant Dieu. » Zwingli branla de nouveau la tête : « Sans doute, dirent-ils, tu es un des hérétiques de la ville ? » L'un d'eux, curieux de voir son visage, le tourna vers un des feux du bivouac : « Je crois, dit-il avec stupéfaction, je crois que c'est Zwingli ! » A cette exclamation accourut le capitaine Fockinger d'Unterwald, un des soutiens du service mercenaire. « Zwingli, s'écria-t-il, ce vil hérétique, ce scélérat, ce traître ! » Puis levant son épée, tant de fois vendue à l'étranger : « Meurs,

hérétique obstiné ! » dit-il. — « Ainsi, dit un contemporain, Ulrich Zwingli, fidèle pasteur de l'Église de Zurich, fut frappé au milieu des brebis de son troupeau, avec lesquelles il resta jusqu'à la mort, et périt par la main d'un pensionnaire, pour la confession de la vraie foi en Christ, seul sauveur, médiateur et intercesseur des fidèles¹. »

Cependant parut le pâle soleil du 12 octobre 1531. Les Waldstettes se répandirent sur le champ de bataille. Tous voulurent voir le prédicateur redouté, dont la voix avait retenti jusqu'au fond de leurs montagnes. Une foule immense se rassembla sous le poirier : « Il a l'air, disait Stocker de Zug, non d'un mort, mais d'un vivant. » Le chanoine Schoenbrunner de Zurich, qui s'était retiré à Zug, ne put retenir ses larmes : « Quelle qu'ait été ta croyance, dit-il avec franchise, je sais, ô Zwingli, que tu as été un loyal Confédéré ! Que Dieu ait ton âme ! » Mais la foule ne pouvait comprendre de pareils sentiments. On jugea le cadavre, et l'on arrêta qu'il serait écartelé, puis brûlé. Le bourreau de Lucerne exécuta cette sentence. Pour déshonorer ses cendres, on jeta de la chair de porc dans le bûcher, et une multitude effrénée, se précipitant sur cette poussière, la jeta aux quatre vents.

La femme de Zwingli perdit dans ce grand dé-

¹ Ces belles paroles sont de BULLINGER, successeur de Zwingli.

sastre, outre le héros qui illustrait sa vie, son fils, son gendre, son frère, son beau-frère, tous ses amis. Un poète de Zurich, Usteri, a noblement chanté cette grande infortune :

« Seigneur Dieu, combien véhémentement m'a frappée la verge de ta colère ! Mon pauvre cœur, n'en as-tu pas assez ? et ne pourras-tu enfin te fondre de douleur ? Je me tords les mains. Oh ! vienne, vienne donc la mort ! Qui peut comprendre ma misère ? qui peut mesurer mon malheur ? Mon Dieu, mon Dieu, m'as-tu donc abandonnée ? »

Je crains la nuit ; je crains le jour ; les hommes me font peur. Je n'entends que des sanglots, de l'angoisse et des plaintes, des reproches et des récriminations. Ils m'accusent ; je lis dans leurs yeux : c'est le mari qui a fait tout le mal : maudite vieille, tu le paieras. Tantôt en face, tantôt en secret, l'ironie m'accable.

Que me plaignez-vous de la mort des vôtres ? n'ai-je donc pas assez à porter ? Votre peine est aussi ma peine, et augmente mes gémissements. Cherche-t-on du grain sur l'épine ? de la pitié auprès d'une statue ?

Et pourquoi cherchez-vous vers moi des consolations et du secours? Je suis la plus malheureuse des malheureuses.

Quand vient le temps si long du soir, où la tête et les yeux sont lassés, chaque son que j'entends, chaque ombre que je vois m'épouvantent dans ma solitude. Je gémiss : O nuit, que n'es-tu passée? Oh! si ton obscurité pouvait se dissiper! A peine je sommeille, et mes songes me tourmentent, et me montrent du sang et des corps morts.

Je cours dans le combat, je cherche, je pénètre au milieu des lances et des épées; je trouve mon mari, mon fils, mon frère, mon beau-frère, se débattant dans le sang et dans la mort. On me montre aussi une fumée noire, qui s'élance vers le ciel; je vois cette bande, l'insulte et la moquerie à la bouche, accomplir ces horreurs.

Le cri de douleur retentit toujours à mes oreilles : Debout! aux armes! aux armes! Tous en avant! la bataille est perdue! Hommes, femmes, levez-vous! sauve, sauve qui peut! L'ennemi est à nos portes.

Dieu nous soit en aide ! tout, tout est mort. Courez !
courez aux portes et sur les murs !

Je m'élançai dehors, j'interrogeai ceux que je vis, et je craignais cependant la nouvelle. Insensée que j'étais ! je le savais bien qu'il ne devait pas revenir. Cette comète, ce ciel, si cruellement enflammé et comme de sang, le cri de la chouette, les hurlements de la nuit l'avaient suffisamment présagé.

Il le savait bien aussi, mais il ne voulut pas... je ne voulus pas l'amollir. Pourtant, quand son cheval se mit à reculer, il pâlit alors comme nous. Les enfants et moi avec quelle tendresse il nous embrassait encore ! Il regardait toujours en arrière, son dernier regard m'a traversé le cœur.

Ainsi, comme une chaîne, s'enlacent autour de moi l'angoisse et le chagrin. Et si je quitte ma couche pour aller gémir dans ma chambre, ma petite Régula se glisse auprès de moi, et se met à pleurer. Ne veux-tu donc pas dormir ? et elle m'oblige de regagner mon lit. Ainsi saignent toujours les blessures qui m'ont frappée.

Si j'entends le premier chant du coq, alors je bénis mon Seigneur ! Dieu soit loué ! la nuit est bientôt passée : le jour va revenir. Il me montrera mes petits enfants ; ma douleur en sera adoucie. Combien de fois, pleine d'angoisse, ai-je écouté si je les entendais encore respirer.

Le baiser d'un ange les a réveillés ; c'est pour cela que leur sourire est si doux. Chacun soulève sa petite tête, et guette si je ne dors plus. Puis ils se jettent à mon cou : Ah ! cesse donc de pleurer ! Cœur de mère, mon pauvre cœur, quelque chose te réjouirait-il encore ?

Oui, tu m'attaches à cette vie et tu repousses la mort, tu soulèves le pesant fardeau du chagrin pour qu'il ne puisse m'accabler. Tu cries : Vois ces orphelins désormais ! Que peuvent-ils devenir ? Ils sont un gage de la main d'Ulrich et n'ont plus que toi sur la terre.

Oui, ce trésor qui m'est confié, je veux le garder d'un cœur fidèle. Le temple qu'il a élevé, ce sera à eux de le soutenir. Je les conduis sur son sen-

tier, pour que par eux il se renouvelle, et qu'Ulrich au royaume des cieus, d'eux et de moi se réjouisse.

Viens, ô Livre, tu étais son rempart, sa consolation dans toute détresse. Quand il était poursuivi, soit d'actions, soit de paroles, il prenait sa Bible, y trouvait du secours. Seigneur, montre-moi aussi le secours au nom de Jésus. Donne force et courage à une faible femme pour son œuvre pénible. Amen¹. »

Il me semble qu'on n'a pas jusqu'ici apprécié la magnanimité du caractère de Zwingli et la grandeur de son œuvre. La meilleure manière de le juger est de le comparer aux principaux réformateurs du seizième siècle.

Si nous le mettons en parallèle avec Luther, avec Mélanchthon, et avec les autres réformateurs allemands, nous verrons du premier coup d'œil combien il leur a été supérieur. Il comprend sans hésitation l'essence démocratique du christianisme. La Suisse, les protestants de la France, l'Ecosse, la Hollande, les puritains d'Angleterre, les Etats-Unis tous les peuples

¹ Plainte de la pauvre dame de Zwingli (1531), par USTERI de Zurich, traduite par Aimé Steiulen,

réformés qui ont le sentiment de l'action et de la vie pratique, et qui ne se perdent pas dans les combinaisons interminables d'une théologie purement spéculative, devaient le suivre dans cette voie.

Si Zwingli ne veut pas d'aristocratie dans l'Eglise, il n'en veut pas davantage dans l'Etat. Sa politique n'est pas en contradiction avec sa théologie. Aussi n'aurait-il jamais signé les révoltants manifestes de Luther contre les paysans dont les réclamations étaient justes au fond¹, quoique leur manière d'agir fût brutale et violente. Il aurait fallu faire la part des classes opprimées, si l'on voulait parler de liberté chrétienne et de justice. Aussi s'indigne-t-on quand on voit les réformateurs allemands s'associer avec une fureur sauvage à la violence d'une répression que le sang de cent mille paysans put à peine satisfaire. « Ils avaient, dit très-bien M. Chauffour-Kestner, comme une lâche passion de sauver leurs idées d'une solidarité pourtant certaine avec ce mouvement. » La conduite de Zwingli fut bien différente. Il sentait quels dangers faisaient courir à la réforme des sectes dont les allures devenaient trop souvent démagogiques. Mais la rigueur des châtimens employés contre eux le désolait : « Quel malheur, disait-il, que la renaissance de l'Evangile soit inaugurée par des supplices² ! » Plu-

¹ Voy. ces manifestes dans CHAUFFOUR, II, 57—58.

² *Lettre à Vadian*, 28 mai 1525.

sieurs fois il proteste qu'il est resté étranger à toutes ces mesures impitoyables, et qu'il a fait de constants efforts pour les prévenir. Enfin il s'élève¹ avec une énergie toute chrétienne contre « cette intempestive et furieuse invective, » par laquelle Luther « poursuit et écrase des hommes deux fois malheureux (les paysans), ou plutôt les livre aux bêtes féroces (les gentilshommes). » Quand les anabaptistes troublèrent Zurich de leurs prédications fanatiques, quand les Rubli, les Conrad Grebel, les Hubmeyer, les Mantz l'accablèrent d'injures, il discuta trois jours avec eux dans le colloque du 17 janvier 1525. N'ayant pu les convaincre, au lieu d'invoquer comme Luther ou Calvin le bras séculier pour satisfaire ses rancunes de théologien, il disait aux grands de la terre : « Prenez garde ! si le peuple se détache de vous, que devient votre puissance ! » Aussi, il intercéda pour Balthazar Hubmeyer et pour les anabaptistes qui avaient attiré sur eux la colère du gouvernement, et il travailla autant que possible à modérer les rigueurs de la répression.

Mais, dira-t-on peut-être, si Zwingli gagne beaucoup à être comparé aux chefs de la réforme allemande, il est inférieur aux réformateurs français, Lefèvre, Calvin, Farel, Théodore de Bèze. Il n'en est

¹ *Lettre à Vadian, 11 octobre 1525.*

point ainsi. Si les Français acceptèrent les idées de Zwingli sur l'organisation démocratique de l'Église, ils conservèrent, ils exagérèrent même les théories intolérantes de Rome. Ils ne se contentèrent pas de brûler ou de décapiter des hérétiques comme Servet et Antoine ; ils inventèrent même ces atroces noyades des pécheurs, dont la seule pensée révolte toute conscience chrétienne. Combien les opinions de Zwingli sont supérieures à ces théories sanguinaires ! Il disait, dans une de ses thèses : « On ne doit faire subir aucune contrainte à ceux qui ne reconnaissent pas leur erreur, à moins que, par leur conduite séditeuse, ils ne troublent la paix. » Si Zwingli réclame pour lui-même le libre examen, il l'accorde aussi à ceux qui ne pensent pas comme lui. C'était une âme ouverte et généreuse. Il posséda mieux que personne le pressentiment de l'avenir. Il faut aussi faire la part, dans ce noble cœur, à l'éducation et à l'influence de la patrie. Zwingli n'avait pas passé sa jeunesse, ainsi que Luther, sous le joug de l'aristocratie. Il n'avait pas, comme Calvin, subi la domination violente et corrompue des Valois. C'était un libre enfant des montagnes helvétiques. Ses premiers regards étaient tombés sur le sol sacré de la liberté. Il avait respiré dans les Alpes l'air pur et vivifiant de l'indépendance. Dès les premiers jours de l'enfance, aux pieds de son aïeule, il avait été nourri du récit de la conspiration du

Grutli, du dévouement héroïque des libérateurs, des batailles gagnées par ses pères contre la plus fière chevalerie du monde à Morgarten, à Sempach, à Laupen, à Næfels, à Morat et à Grandson. Sur la terre qui lui avait donné le jour, on naît avec l'inspiration des grands sentiments. On n'est pas obligé de développer en soi l'instinct de la liberté à force de combats intérieurs et de déchirements souvent cruels. Ce sentiment qui est inhérent à l'homme y prend de la force avec l'âge. Il est par conséquent plus ferme, plus vigoureux, plus pratique, que celui qui s'acquiert par la réflexion et par l'expérience. Si donc Zwingli est supérieur aux hommes de son époque, il l'est assurément par son excellente nature. Mais cette nature a été développée par les influences libérales qui manquèrent aux hommes du seizième siècle. Heureuse la réforme si elle n'avait eu pour fondateurs que des caractères de cette espèce ! Elle n'aurait pas été souillée par les sanglantes saturnales de Henri VIII, par les bourreaux d'Elisabeth et de Cromwell, par le sang de Servet, de Gentilis, de Barneweld et d'Antoine ! On ne l'aurait pas vue emprunter à l'Église romaine ses exécrables procédures et ses sentences à jamais détestées. Elle n'aurait pas été contrainte de lutter si longtemps contre son propre principe ; de marcher vers son but : *la liberté de conscience*, parmi tant d'angoisses et de contradictions. Elle n'aurait pas

imité au synode de Dordrecht les anathèmes qu'elle condamnait avec raison dans les partisans de la papauté. Elle serait devenue, dès le seizième siècle, un asile ouvert à ceux qui adoraient Dieu selon l'impulsion de leur cœur, en esprit et en vérité. Mais telle est la triste destinée de l'humanité ! Elle ne peut s'avancer dans la route du progrès qu'à travers le sang et les ruines. Quand viendra l'heureux jour où toutes les conquêtes du genre humain seront des conquêtes pacifiques !

Dans les questions dogmatiques, Zwingli se montra généralement supérieur à Luther, dont les idées étaient fort contradictoires, mais Calvin lui était peut-être supérieur comme théologien, quoique le réformateur de Genève ait partagé sur la liberté humaine toutes les erreurs d'Augustin. Malheureusement Zwingli ne sut pas non plus se soustraire à l'influence fataliste de l'évêque d'Hippone et préférer à ses sophismes les théories de l'Église orientale¹. M. Chauffour-Kestner justifie le point de vue fataliste des réformateurs par d'ingénieux motifs : « A un système de pratiques admirablement conçu et coordonné pour asseoir sur des bases inébranlables le pouvoir pontifical, la réforme répondait : « L'homme n'a pas en lui le principe de la moralité. Aucun homme ne mérite le salut par lui-

¹ Voy. CHAUFFOUR, I, colloque de Zurich, — Doctrines de Zwingli.

même, et bien moins encore a-t-il des mérites superflus, dont d'autres puissent profiter. Le salut est en Christ seul : il est donné à quiconque croit en Christ. » Pour affranchir l'homme du pape, elle le jetait dans la servitude de Dieu. Ne nous en plaignons pas : affranchie du joug de l'homme, la conscience humaine devait arriver bientôt et logiquement à ne plus relever que d'elle-même. »

Il y a assurément de la vérité dans ce point de vue, si on y ajoute quelques restrictions. Pour briser le joug du pape, il n'était pas nécessaire d'adopter le fatalisme d'Augustin. Nous autres, qui n'avons jamais subi ce joug, nous n'avons pas cependant eu besoin, pour maintenir notre indépendance, de mettre en doute la liberté humaine. Ce seul fait prouve combien en certains points notre éducation théologique a été supérieure à celle des Occidentaux. Si notre Église n'était pas tombée sous le despotisme des Césars de Byzance, on l'aurait vue, toujours fidèle à ses traditions primitives, donner au monde le merveilleux spectacle de cet accord sincère entre la science et la foi, que comprenaient si bien les docteurs d'Antioche et d'Alexandrie ¹.

¹ Plusieurs écrivains suisses ont écrit la biographie de Zwingli ; nous croyons devoir les mentionner afin de donner une idée de l'activité de la littérature de ce pays.—Les plus connus sont : MM. ZIEG-

XV

Une femme jeune et belle sortit avec moi de l'église. Comme nous faisons route ensemble, la conversation s'engagea le long de la rivière. « Vous paraissiez, me dit-elle, plus occupée de rêver que de prier dans notre vieille église du Munster. Votre regard distrait et pensif m'a moi-même fait rester dans l'enceinte silencieuse après tous les fidèles. Je me suis plongée dans les souvenirs du passé avec ce bien-être indéfinissable dont vous me paraissiez jouir ; car Zurich et notre chère Suisse offrent tous les éléments d'une histoire pleine de poésie et de grandeur. » — En effet, répondis-je, ces pensées m'absorbaient réellement tout à l'heure. Je songeais à Zwingli comme

LER — NUESCHELER — HESS, — SCHÜLER, — J.-J. HOTTINGER, — RÆDER, — FRANZ. Tous, sauf J.-G. Hess, ont écrit en allemand. — Un Français, M. CHAUFFOUR-KESTNER, a aussi écrit, à Zurich même, la vie du grand réformateur. — M. MERLE D'AUBIGNÉ, de Genève, en a parlé longuement dans sa savante *Histoire de la réformation*. — Nous renonçons à indiquer les ouvrages publiés en Allemagne à cause de leur nombre.

à un type héroïque représentant une des phases les plus importantes de cette histoire.

« Oui, reprit-elle, Zwingli a inauguré la réforme religieuse dans nos murs. D'autres s'en sont attribué la gloire. N'a-t-on pas aussi feint d'oublier que la réforme littéraire était également partie des bords de la Limmat ? »

Les Allemands qui ont revendiqué pour Luther le titre de fondateur du protestantisme, attribuent à Lessing le vaste mouvement intellectuel du dix-huitième siècle dans les pays germaniques. Ils font ainsi disparaître à leur profit de l'histoire des temps modernes la puissante initiative de la Suisse. Cependant si Zwingli précéda Luther, Bodmer et Breitinger furent les premiers qui protestèrent contre la dictature de Gottsched. Ils rendirent aux peuples de langue allemande cette indépendance salutaire, à laquelle on doit les chefs-d'œuvre de Klopstock, de Wieland, de Herder, de Schiller et de Goëthe. J.-J. Bodmer, né à Zurich en 1698, fut, avec son ami Breitinger, le promoteur de la régénération littéraire de l'Allemagne. La fondation du journal *Die Discurse der Mahler* exerça sur les esprits l'influence la plus salutaire. La polémique de ce journal contre l'imitation française, que Gottsched avait mise à la mode ; la publication de beaucoup d'écrits, valurent à Bodmer le titre de

restaurateur de la langue, de la littérature et de la critique allemandes.

Les meilleurs esprits de l'Allemagne se rangèrent autour du docte Zuricois. C'était un novateur plein d'ardeur; chef d'une réforme qui revendiquait les droits de la liberté dans l'ordre littéraire. L'auteur de la *Messiede*, Klopstock, vint à Zurich, en 1750, rendre hommage à ses talents. Un an plus tard, le chanfre d'*Obéron* séjourna, à son tour, dans une maison consacrée aux muses, où se réunissaient les hommes qui faisaient alors la gloire de Zurich: Breitinger, le célèbre collaborateur de Bodmer, le naturaliste Jean Gessner, le poète Salomon Gessner, Hirzel, littérateur et médecin, les deux Fussli, peintres et historiens de l'art. Wieland vécut quatre ans sous ce toit hospitalier. Un critique allemand, dont j'ai lu l'opinion dans un journal d'une grande autorité, a reconnu l'influence de ces relations, non-seulement sur Wieland, mais sur toute la littérature germanique: « Lessing, dit-il, à force de combattre est allé plus loin dans la même voie, mais sans Bodmer et Breitinger et les hommes qui leur ressemblaient, Klopstock et Wieland, Schiller et Goethe n'étaient pas possibles¹. »

Bodmer et Breitinger ne se contentèrent pas d'émanciper leurs contemporains du joug de l'école de

¹ *Allgemeine Zeitung*, 7 août 1844.

Leipzig. Ils restaurèrent encore la poésie du moyen âge. Ce fut en marchant sur leurs traces qu'un de leurs compatriotes, Christophe Muller, publi plus tard (1784) le poème entier des *Nibelungen*, le *Parcival*, de Wolfram d'Eschenbach et le *Tristan* de Gottfried.

Un de nos anciens auteurs, contemporain de Bodmer, et aujourd'hui oublié, donne sur ses habitudes les détails les plus intéressants.

Ses mœurs étaient aussi simples que ses poèmes. Ses vastes connaissances le rendaient citoyen de chaque peuple et de chaque siècle, et l'élevaient au-dessus de mille préjugés généralement reçus ; son genre de vie et de conversation avaient une teinture de naïveté presque toujours inséparable d'un esprit supérieur. Sans choquer les lois de la politesse, il parlait avec la même franchise au peintre et au paysan. Rien ne lui imposait ; tous étaient égaux devant lui. Sa bienveillance était universelle. Les jeunes gens et les vieillards, le paysan et l'artiste, le savant et l'homme d'État, tout le monde allait chez lui. Malgré le prix qu'il attachait à l'indépendance, il ne tenait pas à ses aises au point de se soustraire à toute occupation politique.

Un autre écrivain de Zurich, Breitinger, devint, avec Bodmer, « pour le goût national ce que Zwingli avait été pour la réformation de la foi' . »

¹ MEISTER, *Les hommes illustres de la Suisse*.

Il était persuadé que, dans les beaux-arts, le beau n'est point la cause finale mais seulement le moyen de répandre davantage le vrai et le bon. — Pour nous, qui jouissons sans trouble de la lumière qu'il répandit avec Bodmer, nous avons peine à concevoir le courage dont ces deux hommes eurent besoin pour surmonter tous les obstacles qu'ils rencontrèrent. Pour s'en former une idée, qu'on se rappelle les préjugés qui régnaient encore du temps de Scheuchzer... où le système de Copernic passait pour le comble de l'incrédulité; qu'on se rappelle que du temps de Breitinger et de Bodmer leurs écrits critiques étaient considérés comme stériles, qu'on traitait Milton de visionnaire, et que Zimmermann même ne trouvait dans la *Messiaide* qu'une imitation du style prophétique, qu'il disait être déjà assez obscur par lui-même.

Nous étions ainsi arrivées sur les quais qui bordent le lac. Nous nous arrêtâmes afin de contempler le calme délicieux de ses ondes. En la quittant, je gardai de mon inconnue un souvenir sympathique. Deux esprits qui s'entendent s'attachent plus intimement dans une rencontre d'un instant, que deux cœurs liés par la destinée pendant de longues années, si leurs tendances sont différentes.

XVI

Les suaves parfums du matin parvenaient jusqu'à mes sens à peine éveillés. La fenêtre restait ouverte, et le lac, avec ses hauteurs couronnées de pampres, et les allées fleuries de ses bords, s'arrondissaient au loin en forme de croissant. Le firmament était d'azur. Les flots scintillaient comme s'ils eussent charrié des diamants. Les châteaux et tous les hameaux qui se miraient dans les ondes se perdaient au milieu d'une brume lumineuse.

Les traits de Lavater, que j'avais contemplés la veille, étaient encore présents à ma mémoire. Je n'avais plus sous les yeux le buste de pierre de la bibliothèque, mais un homme au front noble, au doux parler, aux mouvements gracieux comme son caractère. Il m'initiait à ses sentiments patriotiques, à ses ardentes aspirations vers le ciel, cette seconde patrie, que la première ne lui faisait jamais oublier.

Avant de venir dans ce pays, je ne l'avais admiré qu'en étudiant ses beaux travaux sur la physiognomonie. Cependant, ce n'est là qu'un des côtés de

cette intelligence dévouée aux intérêts populaires, de cette âme chrétienne, à laquelle la tyrannie inspirait une horreur invincible. L'amour de la liberté et du peuple est le caractère essentiel de quatre hommes qui ont considéré l'éducation des classes inférieures comme le premier des devoirs : je veux parler de E. de Fellenberg, de Pestalozzi, du P. Girard et de Lavater. Ces esprits éminents dans des conditions bien différentes, Fellenberg dans les hautes fonctions du gouvernement, Pestalozzi dans les écoles, le P. Girard dans un couvent de cordeliers, Lavater dans le ministère évangélique, sont bien les représentants les plus élevés et les plus admirables du génie helvétique, dont l'originalité et la vigueur ont été si maladroitement niées par quelques écrivains allemands ou français. Tous veulent que la nation suisse se fasse remarquer par le développement de son intelligence, la régularité de ses habitudes et la résolution de son caractère. C'est ainsi que se manifeste le véritable amour du peuple. Ce n'est pas en l'agitant par des théories anarchiques ; ce n'est pas en développant chez lui des besoins impossibles à satisfaire ; ce n'est pas en exaltant outre mesure son imagination et ses penchants ; mais en lui donnant des lumières qui seront sa force, et cette éducation morale sans laquelle la démocratie est une chimère. Pourquoi tant de nations, l'Espagne, par exemple, semblent-elles ne

devoir échapper jamais aux serres du pouvoir absolu ? C'est que les masses n'y sont pas élevées par des instituteurs qui leur enseignent de bonne heure le sentiment de leurs obligations et de leurs droits. Il n'en est pas ainsi dans la patrie de Guillaume Tell. Nulle part au monde les multitudes n'ont eu des maîtres plus admirables, qui leur ont prêché un christianisme pratique et sincère, encore plus par leurs exemples que par leurs paroles. Comme le divin maître, ils ont consacré leur vie au service des pauvres et des petits. Ils seront aux yeux de la postérité plus grands par l'énergie de leur dévouement que les écrivains célèbres qui se sont faits les vils courtisans du pouvoir absolu.

Zurich, qui a produit tant d'hommes éminents, a eu la gloire de donner naissance à Lavater et à Pestalozzi. L'un et l'autre étaient fils de médecins. Jean-Gaspard Lavater naquit le 15 novembre 1740¹. Il nous a tracé lui-même de charmants portraits de son

¹ Plusieurs écrivains de la Suisse allemande, Salomon HESS, Jacques-Henri MEISTER, George GESSNER et quelques Allemands : Jean-Auguste NEBE, Charles-Louis HALLER, Frédéric-Jacques STROEHLIN, François-Guillaume JUNG, Ulric HEGNER, ont écrit sur Lavater des ouvrages plus ou moins étendus. — L'ouvrage le plus complet et le plus authentique est assurément celui de son gendre GESSNER, publié à Zurich en 1802 et 1803, en trois forts volumes. Il est intitulé *Johann Caspar Lavater's Lebensbeschreibung, von seinem Tochtermann, Georg GESSNER*. — Mademoiselle ~~Hongriette~~ CHAVANNES en a donné un abrégé très-bien fait que nous avons plus d'une fois consulté.

Hongriette

père et de sa mère. Ces esquisses peignent d'une manière trop intéressante la bourgeoisie de Zurich au dix-huitième siècle, pour que nous résistions à l'envie de les citer. « Mon père, dit-il, était un homme d'une probité reconnue. Son caractère était simple et bon, son jugement sain, éclairé. Il n'était, du reste, ni savant, ni éloquent. Il n'avait pas de génie, et son tour d'esprit n'était nullement philosophique. Son application et sa persistance au travail ne se démentaient jamais... C'était, en vérité, l'homme le plus modéré, le plus droit, le plus facile à vivre... dont les plus grandes joies furent l'exercice de sa profession, sa famille et sa Bible; et la seule passion, le plaisir d'apprendre et de raconter les nouvelles du jour. Toute sa manière d'être faisait de lui le modèle d'un honorable bourgeois. — Ma mère était douée d'un esprit élevé, d'une imagination ardente et du constant désir d'acquérir de nouvelles idées; désir qu'elle exerçait sur de grandes et de petites choses, mais qui se satisfaisait bien mieux par les objets d'un haut intérêt que par les petits soins de la vie. Son goût pour les jouissances intellectuelles était insatiable et son activité infatigable. Elle se plaisait à former des plans, à les réaliser, à pénétrer au fond de toutes choses; elle poussait jusqu'à la pédanterie l'amour du vrai et la délicatesse de conscience, ne permettant pas le plus léger mensonge, la moindre hypocrisie ou la plus in-

nocente flatterie. Son cœur recelait de grandes profondeurs dans lesquelles tout se rapportait à une seule passion, la *vanité* ; non pas la vanité vulgaire, qui si facilement prend la forme de coquetterie : elle était au-dessus des faiblesses de son sexe, mais sa vanité à elle la portait à faire un cas prodigieux de ce qui est honorable et grand¹. »

Une femme de ce caractère devait exercer une sérieuse influence sur le développement intellectuel et moral de son fils. Si un Etat aussi peu étendu que la Suisse, qui n'a que deux millions et demi d'habitants² a produit beaucoup plus d'illustrations que les plus grands empires, je suis convaincue que les femmes ont puissamment contribué à ce résultat merveilleux. On les y élève, non pour la vie frivole du monde et des salons, mais pour être les dignes compagnes de citoyens libres ; pour former, non des esclaves, mais des hommes au cœur viril. Aussi les moralistes de la Suisse et tous ceux qui se sont occupés de pédagogie dans ce pays, attachent-ils une importance considérable au rôle des femmes dans l'éducation. Dans le célèbre roman populaire de Pestalozzi, *Léonard et Gertrude*, le principal personnage est la mère. Elle est le centre dont il fait dépendre la félicité des

¹ Traduit par M^{lle} Chavannes.

² Encore l'ancienne Confédération était-elle beaucoup moins étendue que la Confédération actuelle.

familles et l'avenir des sociétés. Cette pensée n'est étrangère à aucun de ses ouvrages. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire *Le livre des mères, comment Gertrude instruit ses enfants*. Le P. Girard avait les mêmes principes. Le grand art de l'éducation n'eut jamais à ses yeux d'autre but que d'imiter l'instinct maternel d'une manière réfléchie. De quelle manière touchante ne rappelait-il pas lui-même l'influence de sa mère sur le perfectionnement de son caractère? Couronné de gloire et d'années, il disait, en mettant la main sur son cœur : « Je l'ai toujours là ! » Lavater était aussi pénétré des mêmes sentiments. Si on lui parlait d'un homme éminent, il disait aussitôt : « Sans doute cet homme est fils d'une mère intelligente. »

Quand Lavater quitta le collège pour commencer ses humanités, on remarquait déjà chez lui le talent du physionomiste. Il montrait aussi un goût très-vif pour l'histoire naturelle, qu'il considérait comme un moyen d'avoir sans cesse présente devant les yeux la puissance infinie du Créateur des mondes. Aussi écrivait-il à son ami Henri Hess, qui négligeait de s'en occuper : « Comment cela est-il possible? Cette science est un des degrés qui nous rapprochent de Dieu. J'en dirai autant de la poésie; elle n'est pour moi qu'une manière de sentir Dieu, de penser à lui; celles de mes poésies qui me semblent valoir quelque chose n'ont pas d'autre caractère. Dieu doit être aussi mon but

dans la contemplation et l'étude de la nature, tout comme il m'inspire quand j'écris des vers. C'est lui qui est près de nous¹. »

De tels sentiments semblaient préparer admirablement Lavater à l'exercice du ministère pastoral. Il comprit sa vocation et y porta le cœur d'un véritable disciple de Christ. Le code évangélique n'était pas pour lui une théorie abstraite. Il commença dès cette époque de sa vie à montrer un ardent amour de la justice et une haine de l'oppression qui ne se démentirent jamais. On n'a pas assez remarqué comment en Suisse les convictions évangéliques s'unissent aux nobles instincts d'un citoyen libre. La vie de Lavater est un bel exemple de cette union. Il débutait à peine dans la vie sociale, qu'il ne craignit pas de s'exposer à des chagrins de toute espèce en dénonçant un des oppresseurs de ce peuple chrétien, auquel il devait l'exemple du courage et du mépris du monde. Il se décida avec un de ses amis à faire justice d'un des baillis de la campagne, nommé par la ville de Zurich, qui, à l'aide du crédit dont il jouissait, commettait impunément des exactions de toute espèce. Lavater lui écrivit² avec une généreuse indignation : « C'est avec tremblement, disait-il, que je saisis la plume pour t'écrire, tyran, méchant hypocrite, le plus injuste de tous les magis-

¹ Traduit par M^{lle} Chavannes.

² 27 août 1762.

trats, parjure, blasphémateur ; mais c'est afin de t'engager à réparer tes injustices, autant du moins que tu le pourras. » Cet appel à la conscience de l'indigne bailli n'ayant obtenu aucun succès, Lavater se décida à user d'autres moyens. Deux mois après sa lettre, il adressait une plainte anonyme aux principaux magistrats de Zurich. Le gouvernement, ému des détails que contenait cette dénonciation, demanda qu'elle fût légalement transmise au bourgmestre en charge. Lavater et Fussly poursuivirent jusqu'au bout l'accomplissement de leur devoir.

Sa mère le soutint tant que dura cette lutte pénible dans laquelle il dédaignait si résolument les préjugés du monde : « Mon Gaspard, lui dit-elle avec fermeté, je sais que tu n'as pas mis la main à l'œuvre sans Dieu et sans prière. Tu seras aidé jusqu'à la fin. » Elle avait raison ; car Lavater assura le triomphe des droits de la justice sans se préoccuper des inquiétudes de tous ceux qui l'aimaient. On se figure assez difficilement de nos jours, maintenant que la Suisse est délivrée des gouvernements égoïstes qui l'exploitaient au dix-huitième siècle, ce qu'il fallait alors d'intrépidité pour attaquer les employés supérieurs de l'État. Il était naturel de craindre pour Lavater une rude expiation de sa courageuse conduite.

Lorsque ces agitations furent calmées, Lavater fit un voyage en Allemagne dans l'intérêt de son instruc-

tion. Pendant ce voyage, il entretint avec sa famille une correspondance suivie dans laquelle se révèlent toute la noblesse de son cœur, l'élévation de son intelligence et ses sentiments profondément chrétiens. Quelques réflexions sur le caractère du Sauveur des hommes présentent un véritable intérêt : « Nous devrions aimer et respecter Jésus bien plus que nous ne le faisons, et par cela même étudier avec une sérieuse attention son passage sur la terre. Il fut parmi nous semblable à l'homme, et ses vertus étaient indépendantes de son union avec Dieu. C'est-à-dire, qu'il exerça, en tant qu'homme, dans sa nature exempte de péché, la douceur, la bonté, la patience et l'humilité. Un homme qui agirait ainsi que Jésus ne pourrait être un imposteur et un fanatique. Plus j'étudie Jésus du côté moral et pratique, plus je suis pénétré de respect pour lui. Je m'étonne davantage, je suis plus ému, plus attendri, lorsque je l'entends prier sur la croix pour ses ennemis que lorsque je le vois calmer la tempête et la mer en furie¹. » On voit que Lavater ne considérait pas uniquement le christianisme dans ses rapports avec la vie éternelle, comme le font les corporations monastiques ; mais qu'il le regardait comme l'éducation du genre humain par excellence. A ce point de vue élevé il se montrait sou-

¹ Traduit par M^{lle} Chavannes.

verainement indifférent aux querelles et aux passions des sectes. Quand il rencontra à Berlin le célèbre Euler, qui était Suisse comme lui, Euler lui dit : « Avez-vous rendu Spalding¹ réformé, ou a-t-il fait de vous des Luthériens. » — « Nous appartenons tous les trois à la chrétienté, » répondit tranquillement Lavater. La chrétienté ne se compose-t-elle pas de tous les hommes qui ont le cœur vraiment chrétien, qui détestent toute tyrannie contraire à l'Évangile, spirituelle ou temporelle, et qui travaillent à faire régner sur la terre la justice et la fraternité? Quelle que soit la communion dans laquelle ils soient nés, ces hommes sont véritablement frères et membres de l'Église universelle, dont la papauté usurpe audacieusement le nom sans parvenir toutefois à tromper ceux qui ont la moindre notion des enseignements de Christ.

Lavater épousa à son retour à Zurich une femme digne de lui et de sa haute intelligence, M^{lle} Anna Schinz. Il a toujours parlé avec enthousiasme de cette union, qui contribua tant à maintenir dans son âme cette sérénité si nécessaire aux travaux de l'intelligence. Un jour, il parlait ainsi à sa femme dans une pièce de vers composée pour sa fête :

¹ Célèbre prédicateur protestant et l'un des auteurs classiques de la littérature allemande.

« Laisse en ce jour mon cœur épancher toute sa joie, que tout ce que je dirai s'échappe de ce cœur ému pour pénétrer dans le tien ; il ne saurait se refuser à partager ce que j'éprouve. Non, car tu sais avec quelle ardeur je t'aime, tu connais, tu sens toute mon affection pour toi.

Aucune âme ne me semble aussi belle que la tienne, ma bien-aimée. Je n'ai qu'à prononcer ton nom pour que mon cœur s'émeuve. Le doux éclat de tes yeux m'attire à toi avec une irrésistible force ; aucun plaisir ne me réjouit autant que celui que je goûte à me sentir près de toi. Comme un seul jour, se sont écoulées les cinquante journées de notre heureuse union ; aucune plainte, aucun ennui n'en ont troublé les douceurs. A peine comprenons-nous ce que c'est que la douleur ; les années passeront comme un rêve du matin dans l'atmosphère bénie qui nous entoure⁴. . . . »

Lavater n'employa pas seulement ses talents poétiques à chanter les joies de la famille. Les rapports qu'il avait eus en Allemagne avec Klopstock lui avaient donné le goût de la poésie sacrée. De 1765 à 1768,

⁴ Traduction de M^{lle} Chavannes.

il publia une traduction des Psaumes. Il trouvait dans ces chants inimitables deux sentiments profondément enracinés dans son cœur : la foi en la Providence et l'amour sacré de la patrie. Comme le sublime cantique des enfants d'Israël captifs au bord des fleuves de Babylone devait impressionner un homme qui avait une si ardente passion pour la terre natale ! Les *Chants suisses* qu'il fit paraître en 1767, et qui eurent un succès populaire, sont l'œuvre d'un poète dont le patriotisme est la véritable inspiration. Dans ce recueil, qui exerça sur son pays une influence salutaire et durable, il a présenté à ses contemporains comme le modèle qu'ils devaient perpétuellement avoir devant les yeux, la vie des anciens Suisses animés de l'amour de la patrie et de la liberté, ainsi que la condition heureuse de ceux qui leur doivent l'indépendance sans laquelle il n'existe pas de dignité humaine. Guillaume Tell, le héros libérateur, Nicolas de Flue, le prédicateur de la paix, les grandes batailles gagnées par les Confédérés, toutes ces scènes imposantes du passé sont racontées avec une chaleur qui fait admirer le citoyen autant que l'écrivain. A côté de ces souvenirs historiques, se trouvent des chants guerriers, ceux de la république prospère, des agriculteurs, des jeunes filles, du pasteur, du magistrat, des jeunes milices, de la *landsgemeinde*, etc. Il serait à désirer que toutes les nations qui tiennent à leur liberté, qui veulent en faire

naitre l'amour dans le cœur des jeunes générations, eussent des recueils analogues. Ne serait-ce pas pour la poésie une sainte et sublime mission que de réveiller le souvenir des héros, le culte de la patrie et de la liberté ? Ces sentiments, Lavater les regardait tous comme une conséquence nécessaire de ses convictions chrétiennes. Il ne ressemblait point à ces moines paresseux qui n'ont d'autre pays que le couvent, d'autre admiration que celle des légendes absurdes de leur ordre. Lavater en enseignant l'Évangile, apprenait en même temps, par son exemple et par ses paroles, à aimer la vieille terre des héros. On pourra juger du caractère particulier des *Chants suisses* par quelques strophes du *Chant d'adieu* adressé à un jeune Confédéré qui se met en voyage :

« Reçois notre adieu, ô frère, serrons-nous la main ; pars et voyage comme on doit voyager dans les Alpes de notre Suisse ; respire au sommet de nos monts, comme au fond de nos vallées, la liberté que nul ne nous enlève ; que la joie se lise dans ton regard.

« Contemple la nature avec un saint respect. Arrête-toi sur le champ de bataille ; souviens-toi des actions de nos pères et considère ces lieux sacrés ;

remercie Dieu à genoux ; chante le courage des héros et promets de verser ton sang pour la cause de la liberté.

« Apprends à connaître les lois et les coutumes de chacune des villes confédérées, et que les hommes droits de cœur et de langage te deviennent chers ; admire la force, honore la patience avec laquelle le laboureur cultive le terrain aride ; quoique la sueur inonde son visage, il est heureux et bien portant.

« Ne te laisse pas dominer par l'envie de visiter les royaumes lointains et d'aller, comme tant d'autres, voir de près la puissance des rois. Tu n'apprendras pas à être utile à ton pays en te livrant aux jeux et aux plaisirs ; méprise, ô jeune Suisse, le vain éclat des grandeurs et l'attrait des jouissances que la douleur suit de près.

« Tes sentiments patriotiques s'altéreraient dans la sphère du grand monde ; la simplicité des mœurs s'efface où règne la volupté. Si ta patrie ne te suffit pas, tu n'es pas digne de lui appartenir ; tu n'es

pas digne que le soc de la charrue suisse te nourrisse des produits d'une terre libre !

« Non, non, retiens ton pied, détourne ton regard, interroge ton cœur, ne faiblis pas, reviens, n'écoute pas la voix séductrice ; si tu balances, tu céderas ; crois que ceux qui te promettent le plus de bonheur ont eux-mêmes le cœur déchiré¹. »

Quels enseignements sains et fortifiants ! Le pays dans lequel les ministres de l'Évangile nourrissent les âmes de pareilles doctrines ne saurait courber la tête sous le joug des tyrans ni subir la domination pesante de l'étranger. Les prêtres de l'Église catholique, qui sont le plus ferme appui du despotisme, ne sauraient propager de semblables idées. Ne s'efforcent-ils pas, au contraire, d'amollir les cœurs et les caractères par un mysticisme énervant², et de leur faire oublier jusqu'au pur amour de la patrie sous prétexte de leur montrer le ciel ? Mais ce n'est pas tout. Nous devons à M. Alphonse Karr, le spirituel auteur des *Guêpes*, de curieuses révélations sur les poésies populaires

¹ Traduit par M^{lle} Chavannes.

² On trouvera les plus curieux détails dans MICHELET, *Le prêtre, la femme et la famille*.

connues sous le nom de cantiques, que le clergé romain met dans les mains de la jeunesse, à laquelle il faisait chanter sous la Restauration :

Toujours en France,
Les Bourbons et la foi !

Ces compositions sont vraiment étranges. Les petites filles y apprennent la langue de l'amour divin avec des expressions singulièrement terrestres :

Mon doux Jésus ne paraît pas encore !
Trop longue nuit dureras-tu toujours !

ou bien :

Si vous voyez celui que mon cœur aime,
Dites-lui bien que je languis d'amour ;
Que de le voir mon désir est extrême,
Mon doux Jésus, quand viendra l'heureux jour !

M. Alphonse Karr remarque avec raison que, dans plusieurs de ces poèmes, il suffirait, de mettre le nom d'Arthur à la place de celui de Jésus. Que dirait-il, s'il jetait un coup d'œil sur les poésies et les traités de *sainte* Thérèse ? Quelle flamme et quelles ardeurs espagnoles ! Quelle étrange passion dans cette âme égarée par le fol enthousiasme d'un cœur qui se

fait trop d'illusions sur ses véritables sentimens ! J'en dirai autant de *sainte Catherine de Sienne*¹ et de tant d'autres nonnes illuminées qui, depuis la fondation des couvents de femmes, jusqu'à Marie Alacque² et la stigmatisée Anne Emmerich³, se sont trompées si grossièrement sur la nature des phénomènes qu'elles subissaient⁴.

En même temps que les *Chants suisses*, Lavater fit paraître un livre de dévotion, le *Manuel du Chrétien*⁵, qui fut bien accueilli, et, en 1769, la traduction d'un ouvrage du philosophe genevois Charles Bonnet, la *Palingénésie philosophique*. La publication de cet ouvrage montra combien était sincère la tolérance de Lavater. Il avait dédié sa traduction au célèbre philosophe juif Moïse Mendelsohn. Mais il eut l'indiscrétion de publier quelques entretiens intimes dans lesquels l'illustre Israélite avait parlé avec vénération du caractère moral de Jésus-Christ. Mendelsohn, accusé d'hérésie par les siens, se plaignit avec douceur et dignité du procédé irréfléchi du pasteur de Zurich. La correspondance qu'ils échangèrent à cette occasion est un modèle d'urbanité et de bonne foi. L'humilité

¹ Voy. CHAVIN DE MALAN, *Vie de sainte Catherine de Sienne*.

² LANGUET a écrit sa vie.

³ BRENTANO a écrit sa vie dans la *Douloureuse passion de N.-S. Jésus-Christ*.

⁴ Voyez HECQUET, *Naturalisme des convulsions*.

⁵ *Christliches Handbüchlein*.

avec laquelle Lavater reconnut sa faute devrait être un sujet de méditation pour le zèle orgueilleux et amer que manifestent, de nos jours, quelques sectaires qui voudraient voir reculer l'humanité jusqu'aux plus tristes époques du moyen âge. Mendelsohn s'empressa, de son côté, de rendre hommage avec une grande noblesse aux loyales intentions de Lavater : « Je reconnais, dit-il, dans la conduite de Lavater à mon égard, son amitié et ses bonnes intentions ; les réponses qu'il m'a faites montrent, à mon avis du moins, sous le point de vue le plus favorable, la haute moralité de son caractère ; on y reconnaît l'empreinte du plus sincère amour des hommes et de la crainte de Dieu ; un zèle ardent pour le bien et la vérité, une parfaite droiture et une modestie qui est presque de l'humilité. Je m'estime singulièrement heureux de n'avoir jamais méconnu le mérite de cette belle âme ¹. »

Un des ouvrages les plus répandus de Lavater, *la vue sur l'Éternité*² suivit de près la traduction du livre de Bonnet. Ce livre se compose de 24 lettres adressées à Zimmermann, l'auteur célèbre de la *Solitude*. Il eut, à l'occasion de cette publication, une correspondance avec des savants étrangers qui contient quelques vues remarquables. Il écrivait à Jérusalem, pasteur à Brunswick, des réflexions sur le salut des païens

¹ Traduit par M^{lle} Chavannes.

² *Aussicht in die Ewigkeit*.

qui rappellent les grandes vues de Zwingli : « J'espère en Dieu, qui est amour, et en son Fils qu'il n'a pas épargné, mais qu'il a donné « en rançon pour nos péchés, » que non-seulement les demi-chrétiens, mais encore les damnés finiront par être convertis¹ et reçus en grâce par la médiation de Jésus. Lorsque je parle des élus, j'entends par là les chrétiens qui ont part à la première résurrection, ou, si vous l'aimez mieux, qui vont à Christ immédiatement après leur résurrection. Ce n'est pas sans regret que je renvoie de quelques instants le bonheur d'un Socrate ; je suis convaincu que, lorsqu'il verra Christ, il deviendra aussi sincèrement chrétien que Paul lui-même l'a été ; mais il est vrai qu'il y a peu de Socrates². »

Le côté faible des idées de Lavater était une tendance exagérée au mysticisme qui lui donna parfois les airs d'un enthousiaste. Mais s'il n'était pas exempt d'exaltation, jamais il ne perdait le sentiment de la vie pratique, des devoirs de chaque jour et des obligations de la vie chrétienne. Son *Journal intime*³, qu'il publia en deux volumes, en fournit une multitude de preuves. C'est un mysticisme bien inoffensif que

¹ L'Église orientale a toujours admis la mitigation des peines de l'enfer. Les théologiens romains en conviennent.— Voy. une dissertation d'ÉMERY, à la suite de l'*Enfer* par CARLE.

² Traduit par M^{lle} Chavannes.

³ *Tagebuch eines Beobachters seiner selbst.*

celui qui ne nous empêche de manquer à rien de ce que nous devons aux hommes et à la société. On réussira difficilement à interdire à certaines âmes des manifestations que n'avoue pas complètement une raison éclairée. L'homme est instinctivement attiré vers l'infini. Mais ce penchant, légitime dans son principe, peut entraîner les esprits dans les plus folles aberrations. Dans l'Inde, dans les solitudes de la Thébaïde, dans les monastères du moyen âge, on a vu l'intelligence humaine inventer chaque jour de nouvelles extravagances pour s'unir plus intimement à la divinité. Tel n'était pas le mysticisme de Lavater. Il consistait principalement en préoccupations relatives à des doctrines qui ne peuvent exercer aucune action salutaire sur la vie humaine. Il regardait, par exemple, les apparitions comme une chose vraisemblable; il parlait du règne de mille ans comme d'un fait enseigné par les Écritures et par les premiers Pères de l'Église. M. Pierre Leroux, dans son livre *De l'Humanité*, affirme aussi que tel était le point de vue des chrétiens plus anciens. Admettons qu'il en ait été ainsi. Quelle utilité y a-t-il à raviver des opinions propres à faire naître dans les âmes le plus dangereux fanatisme sans leur inspirer aucune vertu pratique? Le fanatisme est une maladie tellement inhérente à notre faible nature qu'on ne saurait prendre assez de précautions pour en affaiblir l'influence. On ne

peut songer sans trembler aux torrents de sang qu'elle a fait répandre et qu'elle coûte encore de nos jours à la triste postérité d'Adam. N'est-ce pas au nom de l'Évangile que les hommes s'égorgent le plus volontiers! Le Testament de Christ n'est-il pas devenu dans la main des passions l'instrument des guerres les plus terribles? Le Fils de l'homme disait du haut de la montagne : « Bienheureux ceux qui sont doux! bienheureux sont les pacifiques! » et c'est au nom du prince de la paix qu'on aiguise l'épée fratricide, qu'on allume la flamme des bûchers! De telles doctrines feraient prendre en horreur et la vie et la nature humaine. On serait tenté de se dire que les vérités les plus sublimes sont un vain enseignement, puisque la perversité des hommes sait les transformer en théories sauvages. O Christ, ô roi paisible et miséricordieux! O toi qui n'as pas marché sur le roseau brisé ni sur la lampe encore fumante, faut-il que tu sois destiné à avoir un cortège abominable de sicaires et de bourreaux? Faut-il que ta robe immaculée, que ta tunique sans couture soit lavée dans le sang? C'est en vain que tu n'as pas voulu faire descendre le feu du ciel sur ceux qui refusaient d'écouter ta parole. Oubliant tes maximes et tes exemples, on a prétendu les forcer d'entrer dans le divin bercail avec les odieux instruments de la torture et de la persécution. Veut-on nous obliger à regretter les dieux funè-

bres des religions de la nature, ce sanglant Teutatès, ce Moloch redouté, qui se plaisaient aux cris des victimes? C'est là sans doute qu'en viendront tes enfants à la vue des sacrifices révoltants offerts par tes pontifes à ta majesté sainte. Mais non! Puisque les grands de la terre font de ta divine parole un moyen de tyrannie, tu te lèveras, tu paraîtras au milieu des nations épouvantées, non plus comme autrefois aux bords rians du lac de Génésareth, sur les coteaux de Bethsaïda, dans la plaine de Jéricho, la ville des palmiers; mais terrible! le front couronné des étoiles entrevues par le prophète de Pathmos. Un glaive formidable sortira de tes lèvres enflammées; ta voix mugira comme une formidable cataracte, et ceux qui ont opprimé les pauvres et les petits trembleront à leur tour; car les vertus du ciel seront ébranlées.... Mais plutôt, ô Seigneur, que le rayon de cette grâce divine qui descendit naguère sur le sol aride de la Judée, féconde encore cette terre de misères! Que les hommes abjurent enfin leurs haines et leur orgueil! Qu'au lieu de se diviser en castes, de se déchirer dans des luttes détestables, ils s'embrassent comme les fils de la grande famille, comme des soldats de la sainte armée du ciel, comme les bien-aimés du Dieu qui donna sa vie pour le salut du monde.

Quand Christ allait mourir pour le genre humain, quand il adressa ses sublimes adieux à ses disciples,

il leva vers le trône de l'Éternel ses mains vénérables : « O Père, dit-il, qu'ils soient unis comme toi et moi nous ne faisons qu'un ! » La prière du Rédempteur ne saurait rester stérile. Sa voix ne brisera-t-elle pas les cœurs endurcis comme elle a brisé la pierre ? Ne saura-t-elle pas faire, des empires qui se combattent, des races qui s'acharnent les unes contre les autres, un même esprit et une même âme ? Telle fut l'Église de Jérusalem sous le gouvernement des apôtres. Telle doit être l'humanité d'un pôle à l'autre par le triomphe de l'Évangile.

Lavater était une de ces âmes d'élite qui soupirent après l'avènement du royaume de Dieu. Frappé à mort par des hommes violents, auxquels il prêchait la paix, il pria pour ses meurtriers. Toute sa noble vie fut employée à propager ces principes évangéliques dans lesquels il voyait le progrès social et le salut du monde. Lorsqu'en 1769 il fut chargé comme diacre de la direction de la maison des orphelins, il écrivait ces belles réflexions dans son journal : « Je reçois de ta main, ô mon Dieu, une petite paroisse, où je prêcherai publiquement ton Évangile... tu sais, ô Père, combien cette occasion de faire le bien m'est précieuse ; combien je me réjouis de pouvoir chaque dimanche parler au nom de ton Fils et contribuer à la réalisation de ses vues charitables. Donne-moi la liberté de dire tout ce qui est vrai, tout ce qui est utile

aux hommes. Qu'aucune lâche complaisance ne me détermine à taire ce qu'il est bon de faire connaître. Que je parle comme devant toi, ô mon Dieu, je ne dois point devenir esclave des hommes¹. » Quelle différence entre ce langage et celui des prédicateurs les plus célèbres de la cour de Louis XIV ! Comme on s'attriste quand on voit d'éminents esprits comme Bossuet ou Bourdaloue descendre jusqu'aux plus basses flatteries et avilir ainsi leur ministère devant un prince dont personne n'ignorait la situation et les habitudes ! Rien ne prouve mieux combien toute indépendance sérieuse est impossible à ceux qui vivent sous le joug de Rome.

Lorsque la disette désola le canton de Zurich en 1770 et en 1771, Lavater fut un modèle de charité et de dévouement. « Mon Dieu, s'écriait-il, pourquoi m'as-tu donné tant de sensibilité et de compassion pour les malheureux, et si peu de moyens pour les soulager ! Rien ne me semble plus à désirer qu'une heureuse proportion entre le vouloir et le pouvoir. C'est la plus belle harmonie possible. S'il ne m'est pas donné de la connaître, mon amour pour les hommes finira par devenir une cause de tourment. C'est une souffrance que d'aimer quand on n'a pas les moyens de le témoigner. »

¹ Traduit par M^{lle} Chavannes.

Les talents et les vertus de Lavater lui avaient fait une réputation qui franchit bientôt les limites de la Suisse. Lorsqu'il se rendit aux eaux d'Ems, en 1774, il put voir quel cas on faisait de lui en Europe. A Francfort, il rencontra Goethe. Il s'établit entre eux, malgré la profonde différence de leurs idées, une intimité qui ne surprendra pas si l'on songe à l'admirable tolérance du pasteur zuricois. Lavater parlait avec enthousiasme de l'auteur de *Faust* : « Tout est esprit et vérité dans ce que me dit Goethe, écrivait-il ; il m'a lu une grande partie de ses manuscrits ; que dis-je ? il ne les lisait pas ; on aurait cru qu'il disait tout cela dans le premier feu de la création ; les scènes qu'il décrit sont pleines de vie, de la vie de la nature, pleines d'une naïveté et d'une vérité vraiment incomparables, son génie est sans pareil ¹. »

Si Lavater conçut la plus vive admiration pour le grand poète allemand, celui-ci fut, de son côté, frappé de tout ce qu'il y avait de sympathique et d'élevé dans le caractère de l'écrivain suisse : « Lorsque mes amis et moi, écrivait-il, nous voulions nous entretenir sur des sujets intéressants pour le cœur et pour l'esprit, nous évitions, pour ces discussions, les sociétés un peu nombreuses... Le genre de Lavater était tout autre. Il aimait à exercer son action dans une sphère

¹ Traduit par M^{lle} Chavannes.

plus large ; il ne se trouvait à son aise que dans un auditoire nombreux, et il avait, pour entretenir et instruire cet auditoire, un talent tout particulier, aidé d'un grand tact physiognomonique. Il jugeait des personnes qui l'entouraient, et appréciait la portée de leur esprit avec un discernement remarquable. Une espèce de vue intime lui faisait deviner quelles étaient leurs dispositions à son sujet. Après cela, quelqu'un lui adressait-il dans la sincérité de son âme un aveu ou une question, l'expérience qu'il avait acquise dans la connaissance des hommes, soit intérieure, soit extérieure, lui faisait aisément trouver ce qu'il avait à répondre. — La douce et profonde expression de son regard, celle d'amour, plus prononcée encore, qui animait le mouvement de ses lèvres, jusqu'à la bonhomie de son dialecte suisse, qui perçait au travers du haut allemand dont il se servait, beaucoup d'autres choses encore qu'il est impossible de rendre, et qui ne pouvaient aller qu'à lui, tout concourait à produire chez ceux qui l'entouraient, une singulière impression de calme et de paix ; à cela se joignait une attitude particulière, une poitrine un peu rentrée, le haut du corps courbé et penché en avant comme voulant se rapprocher de son auditoire, sans aucune prétention de domination. Il s'entendait à merveille à repousser avec adresse et avec calme la présomption ou les prétentions de certaines gens. Il avait l'air d'abord

d'éluder l'attaque, puis il opposait inopinément à son adversaire et comme un bouclier de diamant, quelque grande vue à laquelle on n'avait pu s'attendre. Après quoi, il savait à propos modérer la grande lumière qu'il avait mise en avant, et cela de manière à ce que son adversaire, du moins en sa présence, devait se déclarer éclairé et convaincu. Il est possible que de semblables impressions aient porté quelquefois leurs fruits dans la suite. Les hommes vains et égoïstes ne sont pas toujours dépourvus d'un certain degré de bonté et de bonne foi ; il ne s'agit avec eux, que d'ouvrir, par une douce influence, la dure écorce qui doit laisser éclore le bon fruit. — En observant Lavater dans sa manière de traiter avec les hommes, j'ai beaucoup appris sur cette matière sans avoir beaucoup avancé ma propre culture. Ma position était toute différente de la sienne. Son action était toute morale, et aucun des efforts qu'il faisait en l'exerçant n'était perdu. Des grains de semence qu'il confiait à la terre, il en levait un plus grand nombre qu'au semeur de l'Évangile. Mon action à moi est celle de l'art. Je sentais donc vivement combien l'activité de Lavater était différente de la mienne. La sienne s'exerçait en présence, la mienne à distance. Tel homme était mécontent de Lavater en le voyant de loin, qui se recommandait avec lui lorsqu'il le voyait de près. Tel

autre me jugeait aimable de loin, qui ne trouvait, en s'approchant de moi, que dureté et repoussement¹.»

Le caractère de Goethe et celui de Lavater étaient des types complètement différents de la nature humaine. L'intelligence de l'auteur de *Werther* était sublime et froide comme les sommets glacés des hautes Alpes. L'âme du poète qui avait composé les *Chants suisses* était, au contraire, un foyer ardent, qui ne demandait qu'à s'épancher. La sympathie ne pouvait être durable entre deux hommes si différents. Goethe, dont le scepticisme était peu traitable, se lassà des efforts que fit Lavater pour l'amener à ses convictions chrétiennes. Il le déclara « absurde et mystique. » Quand il passa plus tard par Zurich, il évita même de le voir.

Les hommes les plus distingués semblèrent vouloir consoler Lavater de la froideur de l'auteur du *Comte d'Egmont*. Ainsi, le célèbre Zimmermann lui écrivait, à propos de ses *Fragments physiognomoniques* : « La finesse de tes vues est surhumaine, et tes jugements sont d'une vérité presque divine. Dieu m'est témoin que, d'après ma conviction profonde solidement basée, je tiens ton livre parmi un des plus excellents qui aient paru sur la terre. » Lorsque l'empereur Joseph II traversa Waldshut, il montra les plus grands égards à Lavater :

¹ Cette curieuse appréciation a été publiée pour la première fois et traduite par M^{lle} Chavannes.

« Je ne sais comment décrire, dit celui-ci dans son journal, la bonne grâce et l'affabilité avec lesquelles l'empereur fit quelques pas pour venir au-devant de moi. » — Le César autrichien lui demanda de longues explications sur son système de physiognomonie. Les réponses de Lavater donnent une idée si nette et si précise de ses *Essais physiognomoniques*¹, que nous croyons devoir reproduire un fragment de cette conversation :

« La plupart des physionomistes, dit-il, ne traitent que des passions, des mouvements qu'elles impriment aux muscles, et de l'expression qui leur est propre ; tout cela ne se rapporte qu'à des mouvements exceptionnels, bien faciles à étudier. Il me semble beaucoup plus important de s'attacher aux traits caractéristiques, à l'état normal, dégagé de l'influence des passions et des circonstances accessoires ; et ces explications de l'homme intérieur, je les découvre en partie dans les extrémités et les contours, comme le front, le nez, le crâne, les saillies osseuses, et en partie dans l'ensemble que forment ces traits, et leur accord avec la forme de l'individu tout entier. Je conviens qu'il est difficile de suivre cette méthode, mais elle fait décou-

¹ Tel est le titre allemand, mais la traduction française en 10 vol. in-8, est intitulée : *L'Art de connaître les hommes par la physiognomie*. M. Bacharach a donné de cet ouvrage une traduction abrégée en 1841, un vol. in-8.

vrir la vérité avec bien plus de certitude, même dans un visage en plein repos, que les observations qui portent sur les effets passagers produits par les mouvements accidentels de la physionomie. »

Indépendamment de la théorie que contient l'ouvrage de Lavater, théorie qui repose, comme tous les systèmes de ce genre, sur un grand nombre d'hypothèses, son ouvrage a une valeur littéraire et philosophique reconnue par les écrivains de toutes les écoles. Le célèbre auteur d'*Indiana* recommande les *Essais* de Lavater « comme une œuvre édifiante, éloquente, pleine d'intérêt, d'onction et de charme. Vous y trouverez, ajoute-t-elle, dans les parties les plus systématiques, le même élan de bonté, le même besoin de tendresse et de sympathie; en même temps, une connaissance si approfondie des mystères et des contradictions de l'homme moral, que cela seul suffirait pour constituer une œuvre de génie. — Je ne sais s'il existe une biographie de Jean-Gaspard Lavater; sa vie doit être aussi belle et aussi édifiante que ses écrits. Si j'étais comme vous en Suisse, je voudrais aller à Zurich exprès pour recueillir des documents sur la vie de cet homme extraordinaire. »

Lavater aurait terminé paisiblement sa carrière sans le retentissement que la révolution française eut dans son pays. Devenu premier pasteur de l'église de Saint-

Pierre, sa tolérance et ses lumières ¹ lui avaient concilié la sympathie universelle. Convaincu, comme tous les esprits distingués de son époque, de la nécessité d'une transformation sociale en France, il salua, en 1791, l'aurore de la liberté française dans le *Chant d'un Suisse*. Mais les massacres qui plus tard souillèrent la plus noble des causes, remplirent son âme de douleur. Il savait que de pareils excès sont le meilleur moyen de servir les intérêts des tyrans, et que le progrès de l'espèce humaine se trouve parfois retardé de plusieurs siècles par les fureurs insensées d'hommes qui prétendent y travailler avec ardeur. Lavater crut donc devoir se prononcer contre la propagande française, qui était devenue une menace pour l'indépendance de la Suisse : « La France, s'écriait-il en chaire, domine depuis longtemps une multitude d'hommes... Puisse les abominations qu'elle laisse commettre aujourd'hui à ses plus misérables enfants, ne pas agir par la contagion de l'exemple sur notre caractère national, sur nos mœurs et sur nos pensées ! »

Cependant, éclatèrent partout en Suisse des insurrections qui annonçaient la chute des gouvernements

¹ Il est difficile de donner une idée de sa prodigieuse activité. Il suffira de dire qu'il a laissé cent trente volumes d'œuvres. Outre celles que nous avons citées on doit encore mentionner *Nathanahel* et surtout ses *Cantiques sacrés*, qui jouissent d'une grande réputation.

aristocratiques. Le grand village de Stäfa, situé sur la rive droite du lac, devint le centre du soulèvement des paysans du canton de Zurich. Le gouvernement cantonal parvint à les soumettre, et leurs chefs furent mis en jugement et menacés de la peine capitale. Toute la beauté du caractère apostolique de Lavater se révéla dans cette grave circonstance. Il ne pouvait supporter la pensée de voir le sang couler sur la terre de la liberté à l'occasion de délits politiques¹, bien différent de certains prêtres romains qui arrivent, semblables à des oiseaux sinistres, à la suite des *restaurations* du pouvoir absolu, pour demander à grands cris le supplice des libéraux². Il se fit l'avocat des prisonniers, et employa toute son influence pour les arracher à la mort. Le véritable ministre de l'Évangile n'est-ce pas celui qui parle de paix et de pardon, et non celui qui prêche la vengeance? Le dimanche qui précéda le jour du jugement, il fit un sermon inspiré par la tolérance la plus admirable et la charité la plus ardente. Il s'adressa aux magistrats avec une généreuse hardiesse, en leur donnant le beau titre de pères de la patrie; il les conjura d'agir en chrétiens, de ne pas souiller leurs mains du sang de leurs concitoyens.

¹ La Suisse est le seul pays de l'Europe où la peine de mort, en matière politique, n'existe pas.

² Qui ne se rappelle l'assassinat de Riégo après la Restauration de Ferdinand VII en Espagne?

Aussi, rien ne saurait exprimer la joie de Lavater quand il vit les juges prendre le parti de la clémence.

Les prévisions de Lavater ne tardèrent pas à se réaliser. Les Français envahirent la Suisse en 1798. Lavater protesta avec courage contre les spoliations et les iniquités dont les vainqueurs ne furent pas exempts. Il écrivit : *Un mot d'un Suisse libre à la grande nation*¹. Quand il eut envoyé cette lettre à Rewbel, un des membres du Directoire français, il dit en souriant à son gendre : « J'ai écrit à Rewbel *quelques mots d'un Suisse à la grande nation*, et je lui dis, sans aucun ménagement, toute la vérité sur la conduite odieuse de son pays envers le nôtre. J'en attends les suites en paix ; j'ai fait mon devoir, on pourra me persécuter, se livrer à quelque acte de violence ; peu importe, je ne m'en repentirai pas. » Lavater n'oubliait pas qu'il était un des successeurs de l'héroïque Zwingli, et que le grand réformateur n'avait jamais cru que ses fonctions pastorales le dispensassent d'aucun des devoirs du citoyen. Un ministre du saint Evangile n'est ni un dominicain, ni un jésuite, qui n'ont d'autre patrie que Rome, et d'autre dévouement que celui du sectaire à l'association qui fait sa force.

Lavater ne se borna pas à publier la lettre dont je viens de parler. Il réclama avec énergie contre tous

¹ *Das Wort eines freyen Schweizers an die grosse Nation.*

les actes qui lui parurent arbitraires. Aussi fut-il exilé deux fois à Bâle. Mais l'occupation française, qu'il avait vue de si mauvais œil, devait lui être funeste. Le 26 septembre 1799, les troupes de la république entrèrent à Zurich après avoir battu les Russes. Les détails de cette journée sont tellement connus, que nous ne croyons pas devoir en parler. Lorsque les vainqueurs se répandirent dans les rues de la ville, un soldat français, égaré par l'amour de l'argent, lui tira un coup de fusil. La balle se logea dans le côté. Il ne mourut pas immédiatement de sa blessure, et il montra dans les longues souffrances qu'elle lui causa, les nobles sentiments qui avaient animé toute sa vie. Il songeait aux épreuves de sa patrie plus qu'à ses propres douleurs. Il travaillait avec son ardeur ordinaire. Il était naturel que dans son état il reportât perpétuellement sa pensée vers Christ qui nous a laissé tant d'exemples de résignation et de douceur. Ses méditations suprêmes sur ce sujet inépuisable furent rassemblées sous ce titre : *Le chant du cygne, ou dernières pensées de celui qui s'en va vers Jésus de Nazareth.* « J'ai mille fois écrit et parlé de Lui en prose et en vers, disait-il, et j'ai réfléchi tout aussi souvent au passage d'un être aussi miraculeux dans cette vie transitoire. » La dernière fois qu'il adressa la parole à son troupeau, d'une voix déjà très-affaiblie, il l'entretint encore du Rédempteur : « J'ai fort désiré, dit en la

dernière soirée passée avec ses disciples celui dont le nom ne doit jamais être prononcé qu'avec un profond respect, j'ai fort désiré de manger cette pâque avec vous. — Me sera-t-il permis de m'appliquer ces paroles solennelles, et de vous dire : J'ai fort désiré de partager avec vous cette communion solennelle? — Ma faiblesse augmente chaque jour ; la mort pèse déjà sur ma poitrine oppressée ; qu'il me soit donné, puisqu'aujourd'hui je vous parle pour la dernière fois, puisque je suis au bord du sépulcre, de prier avec vous. — Puisse le Seigneur bénir, pour vous et pour moi, notre participation au gage sacré de son amour ¹, qui surpasse toute notre puissance d'aimer ! — Que cet amour obtienne de nos cœurs le retour le plus fidèle et le plus tendre. Que la compassion et la charité du Seigneur, toujours renaissante, fassent naître en nous la plus humble reconnaissance, la confiance la plus entière. — Que sa miséricorde sans mesure nous inspire une joie sans mesure aussi. — Réjouissons-nous donc en Lui. Il n'y a rien que l'on puisse comparer à Lui, ni sur la terre, ni dans le ciel. »

Plus Lavater se sentait attiré vers le Sauveur des hommes, plus son éloignement était profond pour une Église qui a su faire de l'Évangile un système propre à soumettre les peuples au joug du despotisme, et qui a osé se servir des paroles miséricordieuses du Fils de

¹ On célébrait ce jour-là la Cène.

l'homme pour justifier les sacrifices humains de l'inquisition. Lorsque le comte Frédéric de Stolberg, esprit enthousiaste et mobile ¹, quitta le protestantisme pour se ranger sous le drapeau de la papauté, Lavater lui écrivit une lettre aussi modérée qu'énergique : « Moi, disait-il, qui ai été souvent sollicité à ce sujet, et sans doute dans les meilleures vues, par les catholiques les plus respectés et les plus dignes d'être aimés, je ne le ferai jamais, ce que tu viens de faire. Je ne serai jamais catholique ; en d'autres termes, je n'abandonnerai, je ne sacrifierai jamais ma liberté de penser, la liberté de ma conscience, les droits les plus précieux de l'homme moral. Aussi longtemps que durera ma vie, si près de son terme aujourd'hui, aucun homme, et même aucun ange ne pourront me persuader d'entrer dans une Eglise qui se prétend infaillible, et de nommer *sainte mère*, une association religieuse qui a répandu par torrent le sang de ses enfants, et qui a brûlé tout vivants ceux qui s'éloignaient d'elle. Une telle Eglise ne sera jamais pour moi l'émule ou l'héritière de celle qui pleure sur les méchants coupables de la mort du seul Juste, du seul parfaitement saint ². »

Les rédacteurs du *Correspondant* ne manqueraient pas de dire que, depuis 1830, l'esprit de leur Eglise

¹ Voy. les détails fournis par Voss, *Comment Fritz Stolberg devint servile*.

² Trad. par M^{lle} Chavannes.

s'est bien amélioré, et qu'elle a accepté les idées libérales et les principes qui sont la base de la civilisation moderne. Quelques catholiques, je le sais, ont, à la suite de MM. de Lamennais, Ozanam, Maret, Lacordaire, de Montalembert, etc., essayé de marcher dans cette voie. Mais, après avoir été condamnés sévèrement par Grégoire XVI, ils ont vu leurs idées désavouées formellement par tout l'épiscopat. L'*Univers* de Paris représente, quoi qu'on en ait dit, les principes des évêques de l'immense majorité des fidèles, et surtout de la cour romaine. Son influence est immense, même dans la patrie de l'auteur des *Affaires de Rome*. Je n'en veux citer d'autre preuve qu'un article très-remarquable du *Journal des Débats* du mois de février 1856.

« Depuis quelque temps, l'*Univers* a reproduit plusieurs mandements publiés par des évêques à l'occasion du carême. Ces mandements, — autant que nous pouvons en juger par les extraits de l'*Univers*, — sont conçus dans le même esprit ; ils ont pour but de lancer l'anathème contre l'esprit moderne, la raison, la philosophie, le progrès. Aujourd'hui l'*Univers* nous fait lire un mandement de Mgr l'évêque d'Arras. Dans ce mandement, on remarque le passage que voici :

« La gloire de notre siècle ! D'autres vous diront que c'est d'avoir introduit dans nos mœurs cette facilité réciproque qu'on appelle la *tolérance*. Hélas ! pour quiconque étudie le fond des caractères, c'est beau-

coup moins de la douceur que de l'énerveration, c'est beaucoup moins de la charité pour le prochain que de l'indifférence pour la vérité, c'est tout simplement une insensibilité morale, une sorte de paralysie spirituelle, où l'on supporte tout sans répugnance, par la raison qu'on ne sent plus rien. *Dieu nous garde, N. T. C. F., de considérer comme un progrès ce qui n'est qu'une LAMENTABLE DÉCADENCE, et d'appeler gloire, ce qui n'est qu'UNE HONTE.* »

Vive donc la sainte inquisition à laquelle on ne peut reprocher ni indifférence, ni insensibilité morale, ni paralysie spirituelle ! Notez bien que M. l'évêque d'Arras, — c'est le *Journal des Débats* qui nous l'apprend, — a passé longtemps pour un des membres les plus libéraux de l'épiscopat français, et qu'il a même écrit des *Cas de conscience* où l'on trouvait des vellétés de libéralisme ! — *Ab uno disce omnes.*

L'évêque que nous venons de citer ne pouvait parler autrement sans cesser d'être catholique au fond du cœur. Grégoire XVI, le vicaire *infaillible* de Dieu, n'a-t-il pas dit dans une encyclique, pleinement confirmée par Pie IX ?

Après avoir réprouvé « cette liberté funeste ET DONT ON NE PEUT AVOIR ASSEZ D'HORREUR, la liberté de la librairie, » le pape ajoute : « De la source infecte de l'indifférentisme découle cette maxime absurde

et erronée ou plutôt **CE DÉLIRE**, -- qu'il faut assurer et garantir à qui que ce soit la liberté de conscience ¹!!! »

Léon X avait déjà, du reste, condamné la proposition de Luther : « C'est agir contre la volonté de Dieu de brûler les hérétiques ². » M. Veillot a donc raison de soutenir qu'aucun catholique romain ne peut blâmer les sacrifices humains de la *sainte* inquisition ³.

Aussi M. Morel, chanoine d'Angers, dans une lettre adressée à l'*Univers*, ne craint pas de dire que l'hérésie « a dû être punie par la plus terrible des peines ⁴. »

Un autre écrivain, dont les ouvrages sont fort répandus dans les pays soumis à Rome, et qui s'est posé comme l'adversaire décidé de notre Église orientale ⁵, ose s'exprimer ainsi : « Nul doute que les opinions nouvelles ⁶ ne se fussent établies en France, si à défaut de l'autorité religieuse, qui ne leur opposait pas toujours une résistance suffisante, l'autorité civile, suppléant à la faiblesse des consciences, n'eût servi la foi de nos pères par la sévérité des lois et par des rigueurs **QUE JE NE CRAINS PAS D'APPELER SALUTAIRES** ⁷. »

¹ Traduit par E. DE PRESSENSÉ, *Du catholicisme en France*.

² Hæreticos comburi est contra voluntatem Dei.

³ Voy. *Univers* du 10 juin 1850.

⁴ E. DE PRESSENSÉ, *Du catholicisme*, 53.

⁵ Ce journaliste s'est émerveillé dans l'*Union* sur les tables tournantes ! L'Église orientale est fière de pareils adversaires.

⁶ La réforme.

⁷ LAURENTIE, *La justice au XIX^e siècle*.

M. Martinet, docteur en théologie, dans son *Platon Polichinelle*, et M. Donoso Cortès, dans son non moins étrange *Essai sur le catholicisme, le libéralisme et le socialisme* semblent avoir pris à tâche de justifier l'inqualifiable bulle de Pie VI, *Auctorem fidei* « notant, dit M. le chanoine Morel, *des plus redoutables stigmates* la proposition du conciliabule de Pistoja ¹, qui prétend qu'on ne doit pas sévir contre les hérétiques PAR DES PEINES EXTÉRIEURES ET AFFLICTIVES ². »

Si M. de Falloux ose faire quelques concessions, parce que « aujourd'hui l'intolérance serait un non-sens et sans résultat, » il se hâte d'ajouter avec componction que « la tolérance n'est pas connue des siècles de foi, et que le sentiment que ce mot nouveau représente *ne peut être rangé parmi les vertus que dans un siècle de doute* ³. »

M. de Falloux a été ministre de la République française, faut-il s'étonner que de pareils républicains n'aient pas réussi à la faire prospérer? Evidemment l'honnête vicomte préfère Pie V, allumant les bûchers, à Christ qui probablement n'avait « que les vertus des siècles de doute » et qui ne voulait pas faire tomber le feu du ciel sur les Samaritains.

Si Lavater avait vécu jusqu'à nos jours, il aurait

¹ Le concile de Pistoie.

² Voy. É. DE PRESSENSÉ, *Du catholicisme en France*, 55—58.

³ A. DE FALLLOUX, *Histoire de saint Pie V*, Introduction.

donc pu écrire la lettre qu'il adressait au comte de Stolberg. Il avait trop les sentiments de la liberté et du progrès pour accepter jamais une religion qui les traite de « délire. » Ces sentiments se retrouvent encore dans son dernier chant, les strophes à la ville de Zurich sur le commencement du dix-neuvième siècle, adieu touchant à cette patrie qu'il avait tant aimée. Jetant un regard sur l'humanité accablée sous le poids des douleurs et de la tyrannie, il s'écriait : « Royaume de Dieu, saint objet des vœux de tout fidèle... te lèveras-tu sur la terre avant la fin du siècle qui commence ? Oh ! que ceux qui peuvent supplier s'écrient : Qu'il vienne ! qu'il vienne ! Devant lui s'évanouiront les crimes, les folies, les douleurs, — il apportera des joies infinies. — Préparons sa venue par notre pieuse humilité ¹. »

Après plus de treize mois de souffrances causées par sa blessure, Lavater s'éteignit le 2 janvier 1801. La Suisse perdit en lui un patriote ardent, un chrétien qui avait été l'honneur de l'humanité par son enthousiasme pour tout ce qui est bon, grand et beau.

¹ Traduit par M^{lle} Chavannes.

XVII

Je me laissai mener par la main sur la terrasse du Lindenhof, à l'ombre des tilleuls fleuris, par un enfant au blond visage. Il me conduisait vers sa bonne qui l'appelait au delà du sentier. La Limmat coulait à nos pieds et mon jeune compagnon mêlait son babil à celui des oiseaux. Je tâchais de comprendre son dialecte zuricois. Il me disait, je le crois du moins :

Kumt zu der Muether, i gib d'r ebbecri. I zeig d'r g'mohlti Büecher¹.

Le langage des enfants est une musique qui charme l'oreille. On cherche à pénétrer, à travers leurs pensées confuses, l'esprit supérieur qui peut-être les animera un jour. On les croit doués de vertus qui vont bientôt éclore sous nos yeux. Ces êtres gracieux, qui jouaient autour de moi sur cette promenade, me faisaient plaisir à regarder. L'espoir est permis, dans un pays qui compte parmi les instituteurs de la jeune génération, des guides tels que le pasteur Lavater et le père Pes-

¹ Viens chez ma mère. Je te donnerai des fraises. Je te montrerai des livres peints.

talozzi, qu'on a si bien nommé le *saint Vincent de Paul de l'éducation*¹. Ce n'est pas assez dire. A notre avis, Pestalozzi est supérieur au fondateur de la congrégation des Lazaristes. Il ne s'occupa pas seulement des œuvres de charité matérielle, mais il se dévoua tout entier à former des hommes et des citoyens, à préparer à sa patrie des cœurs dévoués et des intelligences viriles. Vincent de Paul, dira-t-on, a été une âme évangélique ; mais la vie de Pestalozzi n'a-t-elle pas été la mise en action de l'abnégation prêchée par l'Évangile ? Il s'est constamment oublié lui-même ; il s'est sacrifié à des travaux souvent obscurs, toujours utiles et parfois admirables. Il a apporté dans l'éducation non-seulement une intelligence élevée mais ce cœur de mère que rien ne rebute, qu'aucun obstacle n'épouvante, qu'aucune ingratitude ne décourage. Plus d'une fois il a eu à lutter contre l'injustice ou l'insouciance de ses concitoyens ; contre les trahisons de prétendus amis, contre l'indifférence que les hommes témoignent ordinairement quand il s'agit des générations nouvelles². Mais il a marché toute sa vie au but qu'il se proposait d'atteindre avec une persévérance invincible, et il s'est fait, à force de cou-

¹ COUSIN.

² Le docteur Ch. MONNARD a parfaitement fait comprendre ce trait essentiel du caractère de Pestalozzi dans sa *Notice biographique*.

rage et d'énergie, une place remarquable dans l'histoire de son pays et dans la mémoire des pauvres et des petits dont les intérêts ont été la préoccupation de toute son existence ¹.

Henri Pestalozzi naquit à Zurich, le 12 janvier 1746, quelques années après Lavater. Dès sa jeunesse, il montra une horreur chevaleresque pour tous les genres d'oppression. Les faibles étaient sacrés à ses yeux. Il n'estimait les hommes que pour leur valeur morale et nullement à cause des dons du hasard. Un dévouement touchant, dont il eut à cette époque de sa vie le spectacle sous les yeux, fit sur son âme l'impression la plus durable et lui montra que l'élévation des sentiments pouvait se trouver dans les conditions les plus humbles.

¹ On a publié sur Pestalozzi un grand nombre d'ouvrages écrits en langue allemande. La seule année 1846 en a vu paraître une douzaine, dus à la plume de MM. BLOCHMANN, BANDLIN, AHRENDTS, CHRISTOFFEL, COLLMANN, KORTUEM, LUGER, OPPEL, HARTMANN, ELDTT, ROSENKRANZ, etc. — On peut encore citer les publications également allemandes de MM. ABS (1815), BIBER (1827), MEYER (1850), ZOLLER (1851). — La littérature française est moins riche. Cependant il existe quelques travaux estimés. Nous citerons surtout le docteur Ch. MONNARD, *Notice biographique sur Pestalozzi*; — Alex. CHAVANNES, *Exposé de la méthode de Pestalozzi*; — DE GUIMPS, *Notice sur Pestalozzi*; — M^{lle} Adèle DU THOU, *Notice sur Pestalozzi*. — Le travail le plus complet et le plus nouveau écrit en langue française est celui de M^{lle} ~~Henriette~~ CHAVANNES, *Biographie de Pestalozzi*, 1853. Nous l'avons suivi de préférence ainsi que celui de M. Monnard pour les documents biographiques.

+ *Herminie*

Le père de Pestalozzi mourant laissait sa femme et ses enfants dans un état voisin de l'indigence. Il fit venir près de son lit une fille de la campagne qui le servait et lui confia toute sa famille. Pestalozzi lui-même nous a raconté cette scène touchante dans son *Chant du cygne* : « Babely, lui dit le vieillard malheureux et délaissé, au nom de Dieu et de ses miséricordes, n'abandonne pas ma femme ; après ma mort elle ne saura que devenir ; mes enfants tomberont dans les mains d'étrangers qui les traiteront avec dureté ; sans toi elle n'est pas capable de les élever tous ; sans ton aide ils seront séparés les uns des autres.... » Profondément émue, simple et généreuse, capable du plus entier dévouement, la noble fille répondit : « Je n'abandonnerai votre femme qu'à sa mort ; si je lui suis nécessaire, rien ne pourra me séparer d'elle. » Cette promesse rassura l'agonisant ; ses yeux exprimèrent sa joie ; il expira consolé. Babely ne quitta point sa mère aussi longtemps que celle-ci vécut. Elle l'aida à soutenir et à guider ses trois pauvres orphelins au travers de toutes les difficultés, de toutes les misères semées sur son chemin, avec une fermeté, une prévoyance et une prudence tout à fait surprenantes de la part d'une personne sans éducation, et qui, de son pauvre village, était venue essayer la vie de Zurich. Mais ce fut une foi simple et sans oscillation qui la

maintint dans sa marche charitable et fidèle ¹. » N'est-ce pas là la servante chrétienne dont parle M. Adolphe Monod : « Ce trésor si rare... si imparfaitement apprécié, bonne et noble fille... élevant sa condition à la hauteur de ses sentiments, libre par la foi, esclave par l'amour ². » Ceux qui ont reproché à Pestalozzi d'avoir fait dans *Gertrude* un portrait trop idéal de l'abnégation de la femme oublient qu'il en avait eu longtemps sous les yeux le plus admirable modèle. Il crut toujours depuis cette époque que tout était possible à une âme véritablement dévouée. Plus d'une fois sans doute il a entrepris les œuvres les plus difficiles sans avoir le moyen de les faire réussir ; mais c'est avec cette sainte imprudence que les prédicateurs apostoliques ont changé la face du monde. C'était assurément une entreprise très-peu *raisonnable* d'essayer de convertir le monde aux doctrines d'un crucifié, de prétendre soumettre à la foi évangélique le Grec voluptueux, le Juif fanatique, le Romain habitué à ne connaître d'autre loi que la force. Ce projet paraissait d'autant plus insensé que ceux qui voulaient le faire réussir n'avaient ni richesses, ni naissance, ni savoir, ni puissance. Au point de vue de la prudence humaine, ils agirent comme des hommes qui risquaient sans profit leur repos et leur vie. Ce mépris du calcul et de la politique

¹ Traduit par M^{lle} CHAVANNES.

² A. MONOD, *La femme*.

mondaine est précisément ce qui a fait leur force et leur grandeur. Ils ont puisé des inspirations sublimes dans leur dévouement aux intérêts des pauvres et des petits.

Ce dévouement animait le cœur de Pestalozzi : « Dès ma jeunesse, écrivait-il en 1802 au doyen Ith, j'ai eu une prédilection très-prononcée pour les pauvres. Mon désir constant était d'assister tous ceux que je croyais faibles et opprimés. »

Le grand-père maternel de Pestalozzi contribua beaucoup à tourner ses vues du côté de l'éducation. Ce digne aïeul, pasteur au village de Hongg, sur les rives délicieuses du lac de Zurich, l'invita, quand il n'avait encore que neuf ans, à passer chaque été quelques semaines près de lui. Il le conduisait dans les écoles qu'il devait surveiller. Dans ces visites et dans ces entretiens, Pestalozzi apprit à comprendre l'influence immense qu'une bonne éducation exerce sur le peuple. Les conversations qu'il eut avec les ouvriers et les hommes des classes inférieures lui donnèrent une idée de l'étendue de leurs misères. Les souffrances de ces pauvres gens, étudiées à un âge où le cœur n'est ni endurci, ni blasé, développèrent dans son âme une vive sympathie pour leurs épreuves ¹. Une sainte

¹ « C'est le peuple pauvre, abandonné, moralement misérable, qui fut le premier et le constant objet des pensées de Pestalozzi. » (Docteur Ch. MONNARD, *Notice biographique sur Pestalozzi.*)

colère bouillonnait en lui toutes les fois qu'il les voyait victimes des exigences tyranniques de leurs supérieurs. Est-il surprenant qu'avec de pareils sentiments, le jeune Pestalozzi ait montré, en grandissant, très-peu de goût pour les idées de Voltaire? Insulter par son ironie impitoyable aux douleurs de l'humanité, comme l'auteur de *Candide*, lui paraissait un sacrilège de la part d'un homme de génie. Il croyait, lui, que tous les talents qu'on avait reçus du Ciel devaient être consacrés à la rendre heureuse et libre, et non à tourner en dérision ses faiblesses. Il y avait donc un abîme entre le dédain aristocratique de Voltaire et les convictions profondément démocratiques de Pestalozzi. Rousseau devait mieux lui plaire : « A l'apparition de l'*Emile* de Rousseau, dit-il, mon esprit fut saisi d'enthousiasme... Je comparai l'éducation domestique que je recevais dans le coin de la chambre de ma mère, et celle que j'allais chercher à l'école, avec les plans et les conseils tracés par Rousseau pour son élève imaginaire. Tout ce que je connaissais dans cet ordre de choses m'apparut sous une forme misérable, usée, décrépite; tandis que la pensée de Rousseau transformait et grandissait toutes ces mêmes choses, en indiquant les moyens d'atteindre le but que l'on devait se proposer. Le système de liberté idéalisée, présenté par Rousseau, excita aussi en moi un redoublement de zèle pour parvenir à étendre le cercle dans lequel j'au-

rais voulu procurer au peuple de nouveaux et grands avantages ¹. »

Pestalozzi, tout pénétré de ces pensées, entra dans l'association fondée par Lavater, Füssli et Fischer, dont le but était « de redresser les torts, » de faire connaître toutes les vexations et de venger les opprimés. Mais en examinant ces graves questions avec plus d'attention, Pestalozzi s'aperçut que les abus ne sont pas toujours du côté de ceux qui gouvernent, « car le peuple, disait-il, après avoir juré de nommer le meilleur citoyen, trouvait toujours quelque motif pour élire le plus mauvais ². » Il comprit que la cause principale de la misère de la multitude était son ignorance, qui ne lui permettait même pas de se servir de ses droits politiques pour l'amélioration de sa position. Il arriva enfin à cette conclusion fondamentale, qu'avec des masses stupides et abruties, la démocratie ne peut produire aucun de ses fruits. Cette idée devint féconde dans son esprit. Après avoir étudié le droit, et publié un livre intitulé *Essai sur la législation de Sparte*, il jeta au feu d'autres écrits de ce genre, et s'écria : « Je veux être maître d'école ! » Il se proposait de ré-

¹ Traduit par M^{lle} Chavannes.

² Comme Pestalozzi aimait sincèrement le peuple il ne craignait pas de lui faire connaître la vérité. Le docteur Monnard a raison de dire : « Pestalozzi fut l'homme du peuple dans un noble sens. » (Docteur MONNARD, *Notice biographique sur Pestalozzi.*)

généraliser les classes inférieures par l'instruction et par l'agriculture : « Depuis longtemps, disait-il, depuis mes années d'adolescence, mon cœur battait, entraîné comme un courant rapide vers le même but ; tarir la source de la misère du peuple, le relever de l'abaissement où je le voyais tombé. En vivant dans un pays et dans un temps où les jeunes hommes les plus distingués travaillent de concert et avec zèle à diminuer les maux des classes inférieures, je m'empressai en disciple d'un Bodmer ou d'un Breitinger, d'agir en contemporain des Escher, Iselin, Hirzel, Tschann, Wattenwyl, Graffenried, Fellenberg, et de tant d'autres qui s'efforçaient aussi de remonter à la source des misères de la patrie, afin d'y apporter de prompts remèdes. Nous avions à tirer nos compatriotes d'un état si complet d'abandon, d'incapacité et de faiblesse ¹, qu'il leur était presque impossible d'agir en créatures de Dieu, et en citoyens dignes de porter ce titre ². »

L'école rurale était alors le but auquel tendaient tous les efforts de Pestalozzi. « Dans ce temps-là, dit M. de Guimps (*Notice sur Pestalozzi*) ³, Tschiffeli s'é-

¹ Ce tableau sinistre se rapporte à la fin du XVIII^e siècle. On voit où en était alors la Suisse sous le sceptre de l'aristocratie. Toutes les apologies intéressées s'évanouissent devant ces quelques lignes.

² Traduit par M^{lle} Chavannes.

³ M. de Guimps a été élève de Pestalozzi. — Sa notice a paru dans le *Journal d'Yverdon*, 1843.

tait acquis une grande réputation d'agronome, par ses expériences dans son domaine de Kirchberg, près de Berne ; c'est auprès de lui que Pestalozzi alla faire son apprentissage. Enfin il revint chez lui le cœur plein de courage et d'espérance... avec des idées justes, mais isolées, des vues ingénieuses, mais incomplètes ! Il s'associa à une riche maison de Zurich pour entreprendre la culture de la garance, et il employa son patrimoine à acheter le domaine de Neuhof, en Argovie ; il avait alors vingt-deux ans. »

Au milieu des travaux et des projets auxquels Pestalozzi se livrait avec ardeur, il devint amoureux d'une belle et riche jeune fille de Zurich, nommée Anna Schultess. Le docteur Niederer a publié une lettre adressée par Pestalozzi à celle qu'il aimait, lettre qui prouve que ses affections les plus vives ne lui faisaient pas oublier son dévouement aux intérêts de l'humanité :

« Ma vie ne saurait s'écouler sans que je ne me livre à quelque entreprise sérieuse et de grande portée ; je suivrai le conseil donné par le berger Ménalque¹ ; je me vouerai, dès l'entrée, au service de mon pays. La crainte des hommes ne m'empêchera nullement de parler quand je croirai devoir le faire, mon cœur appartient avant tout à ma patrie, et tout ce que j'entreprendrai se fera en vue d'alléger les maux et

¹ Allusion à une idylle de Gessner.

la misère du peuple. Quels seront les résultats des entreprises que je me suis pressé d'accomplir, quels en seront les dangers pour vous-même, c'est ce que je ne puis dire, mais il importe que je ne vous dissimule aucune des chances que vous auriez à partager¹. »

Malgré les obstacles qui semblaient devoir rendre très-difficile l'union de Pestalozzi et d'Anna, il obtint cependant le consentement de la famille Schultess, et conduisit sa jeune épouse à Neuhof, au mois de janvier 1769. Elle y trouva bientôt des tribulations qu'elle supporta noblement. En effet, le zèle que Pestalozzi déployait ne pouvait suppléer à l'insuffisance de ses connaissances agricoles. Mais ce grand cœur était inaccessible au découragement :

« Le beau rêve de ma vie, disait-il plus tard, l'espoir de voir s'étendre autour de moi un cercle d'activité et de bienfaisance qui chercherait son appui dans une vie active, paisible et domestique était complètement évanoui. Je demeurai seul et inhabile au milieu des bâtiments commencés, et de l'espace que ma pensée avait agrandi sans cesse, parce que j'avais créé et dirigé sans être propre à le faire. Ma femme, profondément affligée, ne se découragea pas plus que moi, et ne renonça pas plus que moi au projet de consacrer notre temps, nos forces, et ce qui restait de notre

¹ Traduit par M^{lle} Chavannes.

fortune à l'instruction et à l'amélioration des mœurs de la classe indigente ¹. »

Il y a quelque chose de sublime dans cette généreuse obstination. Pestalozzi, obligé de modifier ses plans, consacra les champs et les bâtiments de Neuhof à loger et à nourrir des pauvres. Il y rassembla des enfants déguenillés, qui mouraient de faim. Il voulait vivre avec eux de la vie de l'indigent, afin de leur apprendre à devenir, dans leur pauvreté, de dignes citoyens de leur libre patrie, des membres actifs de la grande famille humaine. Ce fut à Neuhof que les enfants qu'il avait recueillis lui donnèrent pour la première fois le nom de père, — Vater Pestalozzi, — que la postérité lui conservera. C'était aussi à Neuhof que Pestalozzi devait venir mourir, après de longues et douloureuses épreuves, mais en conservant la plénitude de sa foi au progrès de l'humanité, et toute l'ardeur de sa charité vraiment évangélique. « L'amour du prochain, dit le docteur Blochmann, caractérise Pestalozzi comme disciple de celui qui était la charité même ². »

L'Europe entière, les rois des nations et les princes de l'intelligence admirèrent plus tard à Berthoud et à Yverdon avec quel talent Pestalozzi transformait l'intelligence des enfants. Cependant cette partie obscure

¹ *Chant du cygne*, trad. par M^{lle} Chavannes.

² Docteur Karl-Justus BLOCHMANN, *Heinrich Pestalozzi*.

et oubliée de sa noble existence nous parait surtout digne d'éloges. Dans la suite il fut soutenu par le succès, par des encouragements de toute espèce. Mais, dans ces premiers essais, il dut boire jusqu'à la lie un calice d'amertume. Il eut à lutter contre des difficultés sans cesse renaissantes, contre son inexpérience de la vie, aggravée par son peu d'aptitude à la direction des affaires matérielles. « Pestalozzi, dit très-bien le docteur Charles Monnard dans sa *Notice biographique*, était un homme d'imagination et même de génie, mais nullement un homme pratique et d'exécution. La nature semble exiger, dans les facultés de chaque individu comme dans la société civile, la séparation des pouvoirs. » Malgré tant d'obstacles, Pestalozzi marchait résolument dans sa voie. Sa vie était un spectacle digne de Dieu et des anges. Qu'y a-t-il de plus grand en ce monde qu'un homme négligeant tous ses intérêts, renonçant à tout projet d'avenir pour ne penser qu'à ceux qui souffrent de la misère et de l'abandon?

Pestalozzi croyait avec raison qu'il ne fallait pas se contenter d'instruire les enfants, mais qu'on devait s'occuper surtout de leur éducation et songer à leur donner des habitudes laborieuses à l'aide des travaux agricoles et industriels. Il ne subissait pourtant l'application de ces jeunes bras à l'industrie que comme une nécessité imposée par les circonstances. L'indus-

trie avait à ses yeux l'immense inconvénient d'affaiblir les affections naturelles et de développer l'esprit mercantile sans avoir les ressources et les consolations qu'on trouve dans les travaux champêtres. Or il croyait qu'il était nécessaire avant tout développer dans les classes inférieures le goût de la vie domestique et le sentiment de la dignité humaine. Il exprimait avec chaleur cette conviction :

« Pénétré d'un amour de la patrie qui me portait à souhaiter l'impossible, et qui me faisait soupirer après le relèvement de la dignité morale et de la force que chaque homme possède en lui-même, j'essayai les moyens les plus forts, les plus énergiques pour renouveler ce qui me semblait devoir l'être; je comptais surtout sur le bonheur du foyer domestique. Ces idées émouvaient profondément mon cœur et me pénétraient du sérieux de mes devoirs envers les pauvres et les malheureux; nous sommes appelés à mettre en œuvre tous les moyens que la religion, la qualité de citoyen et notre force individuelle placent en nos mains pour leur faire comprendre ce que veut dire ce mot plein de bénédiction : « L'homme a été créé à l'image de Dieu ».... il doit donc vivre et mourir comme un enfant de Dieu, ne point se borner à s'instruire mécaniquement, mais parvenir au développement de ses forces morales, de la force de Dieu en lui, forces qui l'élèvent non-seulement au-dessus du

bœuf qui creuse un sillon, mais de l'homme vêtu de pourpre et de soie qui végète misérablement au-dessous de sa destination primitive¹. »

Pestalozzi avait à Neuhof poussé le dévouement jusqu'aux dernières limites. Il en fut récompensé, comme cela n'arrive que trop souvent, par l'ingratitude et par la perversité. Les enfants qu'il avait recueillis, habitués au vagabondage, ne purent jamais se faire à une vie laborieuse et régulière qu'il voulait leur imposer. Tout le monde sembla un moment vouloir créer des difficultés au bienfaiteur des pauvres. On le trompait indignement. Bientôt toute la fortune de sa femme fut sacrifiée. « Mais au milieu des risées et des sarcasmes dont je devins l'objet, dit-il, le bouillonnement de mon cœur ne se calmait point. Il battait toujours de même; il aspirait au même but, le soulagement des misères du peuple; je voulais toujours en chercher, en tarir la source; mes forces, loin de s'affaïsser, grandirent par l'effet de ma propre misère. Mon malheur me fit sentir encore plus vivement l'à-propos, la nécessité de la réforme à opérer². » Il est difficile, ce me semble, de trouver des sentiments plus profondément chrétiens; car la vertu chrétienne par excellence est l'oubli de la personnalité. Or Pestalozzi réduit à l'indigence ne songe pas même à sa

¹ Traduit par M^{lle} Chavannes.

² Traduit par M^{lle} Chavannes.

propre infortune. Il n'y voit qu'une épreuve qui peut devenir utile à son prochain, en lui permettant d'étudier avec plus de soin les souffrances qu'il se propose de soulager. Pour penser ainsi, il faut avoir sans cesse devant les yeux les grands exemples du Fils de l'homme. Aussi Pestalozzi en faisait-il l'objet de ses perpétuelles méditations.

« Le chrétien, disait-il, reconnaît par la doctrine de son maître qu'il doit au bien de ses frères le sacrifice de sa fortune et celui de sa personne. Il ne considère pas comme un droit la haute prétention de se consacrer au service de Dieu et de ses semblables ; mais il pense que tout ce qu'il a reçu lui est confié par Dieu, et que tous les biens, tous les dons placés en ses mains doivent être administrés par l'amour et par la reconnaissance¹. »

Après la chute de l'établissement de Neuhof en 1780, Pestalozzi chercha dans l'étude une consolation à ses chagrins. Il écrivit les *Soirées d'un solitaire*, que Herder a nommées « le programme et la conclusion de sa vie pédagogique. » On y trouve quelques pensées qui caractérisent admirablement ses sentiments et le christianisme essentiellement pratique du pays auquel il appartenait : « La liberté repose sur la justice et celle-ci sur l'amour ; on peut dire, par con-

¹ Traduit par M^{lle} Chavannes.

séquent, que la liberté repose sur l'amour. — La source de la justice et de toute bénédiction terrestre, la source de l'amour et de la fraternité jaillissent de la grande pensée que nous sommes enfants de Dieu. L'oubli de Dieu, le mépris des relations filiales des hommes avec leur créateur sont le poison qui détruit toute efficacité bienfaisante des mœurs, des lumières et de la sagesse. Aussi, la perte de cet amour filial de l'humanité pour Dieu est-elle le plus grand fleau du monde, vu qu'elle rend impossible tout enseignement paternel de Dieu et le rétablissement de cette piété filiale qui est, sur la terre, la rédemption des enfants de Dieu¹.»

Les épreuves de la vie, quand on les supporte courageusement, sont la meilleure éducation du cœur et même de l'intelligence. Il semblait que Pestalozzi, en vivant au milieu des pauvres, des paysans et des enfants, n'y eût rencontré que des déceptions et des souffrances. Il y trouva pourtant une grande inspiration, il devint le créateur du roman populaire, genre auquel un de ses compatriotes, le pasteur bernois² Albert Bitzios² devait donner tant de célébrité. Son amour pour le peuple en fit un écrivain célèbre. Il

¹ Traduit par M^{lle} Chavannes.

² Bitzios quoique né à Morat (Fribourg) est considéré comme appartenant au canton de Berne dans lequel il passa presque toute sa vie.

arriva à la gloire par le plus beau chemin, — par le dévouement.

Vers l'époque où Voss écrivait *Louise*, Pestalozzi composait son gracieux roman *Léonard et Gertrude*, (1781), qui reproduit avec tant de charme les joies et les peines d'une existence rustique, et qui prêche d'une manière si douce la loi du travail et les joies du foyer. Cet ouvrage eut dès son apparition une vogue immense. L'humble paysanne, la courageuse mère de famille, la bonne Gertrude, devint bientôt un nom populaire dans les pays de langue allemande. Dans la préface l'auteur donne une idée exacte de son livre. « J'ai essayé dans cet ouvrage, dit-il, de présenter au peuple quelques vérités importantes et de les graver profondément dans son esprit et dans son cœur. J'ai cherché à fonder cette narration, et les instructions qui en découlent, sur l'imitation la plus scrupuleuse de la nature et sur la simple exposition de ce qui existe partout. Dans le cours d'une vie active j'ai moi-même été témoin de la plus grande partie des faits que je raconte, et je me suis bien gardé d'ajouter ma propre opinion à celle du peuple, ni de rien changer à ce que je lui ai vu faire, ni à ce que je lui ai entendu dire¹. »

Cette publication fut suivie de deux autres ouvra-

¹ Traduit par M^{lle} Chavannes.

ges : *Christophe et Elsi* et *Lecture de Léonard et Gertrude faite par Christophe et Elsi*. Mais ces deux livres eurent peu de succès. La veine dramatique n'était pas inépuisable chez Pestalozzi comme chez Bitzios. Il dut tourner son activité d'un autre côté. Les circonstances lui fournirent un moyen de l'exercer d'une manière conforme à son caractère. A Stanz, dans le canton d'Unterwald, la guerre contre les Français avait fait beaucoup d'orphelins. Le nouveau gouvernement helvétique eut l'heureuse idée de les réunir dans un établissement dont on donna la direction à Pestalozzi. « Je devais, dit-il, agir au milieu d'une confusion d'éléments et de misères sans limites ; mais le zèle qui m'entraînait à saisir la possibilité de réaliser enfin le rêve de toute ma vie m'aurait transporté au sommet des plus hautes Alpes, au travers de l'air et du feu¹. »

Ces énergiques paroles n'expriment que faiblement l'ardeur héroïque que déploya le grand instituteur. Jamais sa charité évangélique, son saint enthousiasme, son amour des pauvres et des petits n'avaient brillé d'un plus vif éclat. Il remplit à la fois les fonctions de maître de maison, de garde-malade, de domestique, de bonne. Il vécut en pauvre avec les pauvres, en petit enfant avec les enfants, il se fit « tout à tous »

¹ Traduit par M^{lle} Chavannes.

pour me servir de la belle expression de saint Paul, afin de les gagner tous à la vertu, à la vérité, à la liberté. Il raconte lui-même, dans une lettre à son ami Gessner, les sentiments qui l'animaient alors. En lisant cette lettre, on se rappelle le mot admirable de George Sand : « Les grands hommes sont les hommes de bien. » — « J'étais, dit Pestalozzi, seul au milieu d'eux, du matin au soir. Tout le bien qu'ils recevaient pour l'âme et pour le corps leur arrivait par moi ; ils mettaient leur main dans la mienne ; leurs yeux se fixaient sur les miens ; je prenais part à leurs tristesses ; mon sourire se mêlait à leur gaieté, Ils vivaient séparés du monde ; ils n'étaient point à Stanz, mais avec moi et moi avec eux. Je n'avais autour de moi ni amis, ni serviteurs..... je n'avais qu'eux'..... »

Zschokke a raconté d'une manière intéressante la visite qu'il fit à Stanz² :

« A l'époque où je fus envoyé à Stanz personne ne s'associait aux travaux de Pestalozzi ; on le considérait comme un demi-fou, à bonnes intentions, ou comme un pauvre diable. Son isolement me porta à me promener souvent avec lui bras dessus, bras dessous, en grande évidence et pour donner une leçon aux insolentes altesses de la bourgeoisie. Je remplissais au-

¹ Traduit par M^{lle} Chavannes.

² ZSCHOKKE, *Selbst-Schau*.

paravant l'office de son valet de chambre ; je brossais son chapeau et son habit, je boutonnais droit sa veste mise de travers, puis nous sortions ensemble. — Quel contraste ! Un abaissement extérieur, le mépris et presque la honte, opposés à l'élévation de l'âme, à une pureté de la pensée, à une puissance dans la charité que bien peu d'hommes possèdent et qui sont en eux le sceau de la main créatrice. Sa vie morale était alors à son apogée, dans sa fleur, pour ainsi dire ; l'esprit qui l'animait n'avait pas encore subi de forme et ne s'exprimait point par des paroles. Il agissait comme par une sorte d'instinct divin qui le poussait à satisfaire à tous les besoins des enfants abandonnés ; il ne dominait pas une idée, un système ; l'idée le dominait, le système n'existait point encore. L'incessante activité de son génie accomplissait une sorte de miracle. Parvenir en quelques mois à vaincre l'insubordination et les mauvaises habitudes d'enfants à demi sauvages, c'était, sans aucun doute, donner la preuve la plus étendue et la plus positive de la force d'amour dont il connaissait à peine la puissance. — Toutes ses actions portaient un caractère religieux¹ ; la vie inté-

¹ Les Allemands ont longuement disserté sur les opinions théologiques de Pestalozzi. Voy. *Schul, Chronick* von ZAHN, 1846 ; — *Heinrich Pestalozzi* von Dr K. J. BLOCHMANN. — ZSCHOKKE, comme M^{me} DE STAËL, *De l'Allemagne*, Des institutions particulières d'éducation et de bienfaisance, — met de côté la question dogmatique.

rieure s'épanchait au dehors et c'est par elle qu'il soumettait, comme par magie, les enfants indisciplinés et qu'il faisait surgir en eux les facultés endormies ou dénaturées¹. »

Les troubles de cette époque agitée ne devaient pas laisser longtemps Pestalozzi à la tête de l'institut de Stanz. La maison fut transformée, en 1799, en hôpital militaire. Épuisé de fatigue, Pestalozzi alla se reposer aux bains de Gurnigel. Ne recevant aucune destination du gouvernement, il exerça les fonctions de sous-maître dans une école de la petite ville de Berthoud². L'homme qui, par ses écrits, avait attiré sur lui l'attention de tant de personnages illustres et de littérateurs étrangers, le créateur de cette méthode sur laquelle on a écrit tant de volumes, celui dont la naissance devait être célébrée comme un jubilé par plusieurs villes importantes de l'Allemagne, accepta sans la moindre répugnance la position la plus modeste dans l'enseignement. Tout lui paraissait grand dès qu'il s'agissait de travailler au développement des intelligences et des caractères.

Des circonstances plus favorables permirent à Pestalozzi de s'établir au château de Berthoud et d'y fonder un institut dont la prospérité dépassa toutes ses espérances. Cette époque peut s'appeler l'âge d'or de

¹ Traduit par M^{lle} Chavannes.

² En allemand Burgdorf, dans le canton de Berne.

sa laborieuse carrière. Une commission, qui fut chargée par le gouvernement helvétique d'examiner les méthodes de Pestalozzi, publia en 1802 un rapport rédigé par le doyen Ith. Ce rapport déclarait que Pestalozzi avait « découvert les véritables lois, les lois universelles de tout enseignement élémentaire. » L'heureux instituteur eut même la joie de voir sa maison adoptée par la Suisse. C'était la juste récompense de tant de souffrances et de travaux.

Nous n'avons pas la prétention d'examiner ici la méthode pédagogique qui a fait la gloire de Pestalozzi. Les hommes les plus compétents en ont parlé comme d'une des plus belles conquêtes de l'esprit humain : « Les travaux de Pestalozzi, dit un docte professeur de l'Université de Bonn, fixent dans l'histoire de l'éducation une ère nouvelle ; cet homme extraordinaire n'a encore posé en quelque sorte qu'un principe dont les générations futures déduiront les conséquences, et dont la génération présente a déjà vu quelques développements, sans savoir toujours à quel principe elle devait les rapporter. L'idée que Pestalozzi a poursuivie pendant une vie entière et à laquelle il s'est attaché avec foi, aux portes mêmes du tombeau, n'est pas de celles qui meurent avec l'homme ; elle est un noble legs fait à l'humanité¹. »

¹ Docteur MONNARD, *Notice biographique sur Pestalozzi*.

Il reste peu de choses à dire sur la méthode de Pestalozzi après les travaux de M. D.-A. Chavannes ¹, de M. A. Jullien ² et du Dr Karl-Justus Blochmann ³. Notre but est bien moins de la faire connaître que de mettre en relief ce qu'on n'a pas assez remarqué dans la vie de Pestalozzi : l'admirable abnégation, le dévouement infatigable aux pauvres et aux petits, le patriotisme aussi ardent qu'éclairé.

Le gouvernement de Berne ayant redemandé à Pestalozzi le château de Berthoud, il accepta les propositions que lui fit son ami, le célèbre agronome Emmanuel de Fellenberg, qui lui offrait le vieux manoir de Münchenbuchsee. Mais Fellenberg et Pestalozzi, quoique animés des mêmes intentions, étaient d'un caractère trop différent ⁴, pour bien s'entendre : « Ce qui dominait chez Pestalozzi, dit Ramsauer, son secrétaire, c'était le cœur ; chez Fellenberg, c'était l'intelligence ⁵ » Pestalozzi s'établit donc au château d'Yverdon, situé dans la ville de ce nom, à une des extrémités du lac de Neuchâtel.

¹ L'ouvrage de M. CHAVANNES, *Exposé de la méthode élémentaire de H. Pestalozzi*, a été imprimé à Vevey en 1805.

² JULLIEN, *Esprit de la méthode d'éducation de Pestalozzi*. Cette publication considérable, — deux volumes de 500 pages chacun, — a paru en 1812.

³ L'ouvrage de BLOCHMANN, *Heinrich Pestalozzi*, contient un chapitre intéressant sur sa méthode.

⁴ Pestalozzi l'appelait *der Eisenmann*.

⁵ Johann RAMSAUER, *Kurze Skizze meines pädagogischen Lebens*.

On sait que dans cette nouvelle résidence Pestalozzi fut l'objet de l'admiration de toute l'Europe. Chacun voulut contempler les résultats merveilleux de ses travaux. Madame de Staël a raconté dans un chapitre de *l'Allemagne* la visite qu'elle fit à Yverdon. Un historien moins célèbre mais plus attentif, qui le vit plusieurs fois dans son institut, en a fait un curieux portrait :

« Il est impossible, à part l'expression, d'être plus laid que Pestalozzi. Représentez-vous un vieillard de cinq pieds deux pouces, voûté, et dans son extérieur d'une habitude de négligence qui ne paraît jamais mieux que lorsqu'on l'a revêtu d'un frac noir, son habit de représentation. Ses cheveux gris sont pendants ; son visage, fortement gravé de petite vérole et plein de rousseurs, ne vous offre pas un seul trait quelque peu régulier ; je ne sais quelle confusion vous empêche de bien saisir l'arrangement des éléments de cette physionomie. La partie supérieure du derrière de la tête est aplatie, et pour ainsi dire jetée en avant. Mais sous le plus noble front brillent deux yeux, non de ce feu qui lance des éclairs, mais de cette lumière intérieure d'une âme absorbée par une grande pensée. Tel était Pestalozzi. Je l'ai vu plus d'une fois dans son institut d'Yverdon, parcourir les diverses classes de ses écoliers, aux heures de leurs exercices, s'asseoir sur un banc, sans voir ni entendre ce qui se

passait autour de lui, ne contemplant que l'idée dont l'activité qui se remarquait au même instant dans toutes les parties de ce vaste établissement n'était que la manifestation ; son regard avait quelque chose de profond et d'indéfinissable. Il ne sortait par moments de lui-même que pour adresser le sourire le plus affectueux à ses enfants, qui l'appelaient leur père¹. »

L'institut de Pestalozzi, qui avait jeté un si vif éclat à Berthoud, déclina à Yverdon. Différentes causes, qu'il serait fastidieux d'énumérer, contribuèrent à sa ruine, et Pestalozzi fut obligé de se retirer en 1825 à Neuhof, chez son petit-fils. Sa carrière, qui avait commencé là dans les épreuves, devait se terminer dans des amertumes de toute espèce, dont on trouve l'expression dans ses *Mémoires*² et dans son *Chant du cygne*. Cependant, son activité n'était pas diminuée. Quoique ses contemporains parussent oublier les services immenses qu'il avait rendus à son pays, et qu'il fût même exposé aux attaques des pamphlétaires, il travaillait toujours sans se décourager. Mais au milieu des insultes qu'on ne lui épargnait pas, il se résignait volontiers à la mort qui s'approchait. Fidèle à la pensée de toute sa vie, il oubliait ses propres douleurs, pour ne songer qu'à celles de ses frères, les malheureux qu'il avait tant aimés :

¹ Docteur Ch. MONNARD, *Notice biographique sur Pestalozzi*.

² *Selbstbiographie*, Leipzig, 1826.

« Et vous, mes pauvres, les délaissés, les opprimés, les méprisés ! on vous abandonnera aussi ; on se moquera de vos souffrances. Le riche, au sein de son opulence, ne pense point à vous ; il vous accordera un morceau de pain et rien de plus. Lui-même est pauvre ; il n'a que de l'or. Vous préparer et vous offrir un banquet spirituel, vouloir faire de vous des hommes, c'est à quoi nul ne songe, et de longtemps ne songera. Mais Dieu, qui des cieus pense aux besoins des hirondelles, ne vous oubliera pas, tout comme il veut aussi me consoler et ne point m'oublier ¹. »

Ces derniers sentiments résumaient admirablement une vie qui allait bientôt s'éteindre. La maladie faisant de nouveaux progrès, on transporta Pestalozzi à Brugg, patrie de Zimmermann. Là, il endura pendant sept jours des douleurs inouïes. Mais il fut doux envers la mort, comme il avait été pacifique avec les méchants. Il rassembla les siens auprès de son lit, et leur parla avec la sérénité d'un ange et la conviction d'un prophète. Ses discours furent ceux d'un chrétien, et il leur souhaita la paix qu'il attendait lui-même de la miséricorde divine.

Pestalozzi, après une agonie douloureuse, expira, le sourire sur les lèvres, et fut selon son désir enterré

¹ Trad. par M^{lle} Chavannes.

au village de Birr, sans aucune pompe, près de la maison d'école. La Suisse perdait en lui un de ses plus grands citoyens, et l'humanité un des hommes qui ont fait le plus d'honneur à la foi évangélique.

XVIII

Non loin de ces ondes qui brillent au fond des collines comme dans une corbeille de fleurs, est un lac sombre, entouré d'arides rochers. C'est le lac de Wallenstadt uni à celui de Zurich par un canal, comme pour en recevoir et la vie et le mouvement. Ce canal est dû à l'énergie d'un homme dont l'activité et le patriotisme mériteront assurément la sympathie de tous les cœurs généreux.

Dans la période agitée qui clôt le dix-huitième siècle et inaugure le dix-neuvième, au milieu de la multitude de citoyens distingués que la Suisse produit, une des figures les plus imposantes et les plus sereines est sans doute celle d'Escher de la Linth. Au sein des passions politiques les plus ardentes, il se montre calme et modéré, il domine les intrigues qui s'agitent autour de lui, il reste immobile dans ses convictions

malgré les réactions de toute espèce. Puis, quand la patrie, délivrée de tous les périls, cesse de réclamer ses services, on le voit achever, sans tenir compte de mille difficultés, uniquement au moyen des ressources que lui fournissent les particuliers, une des œuvres les plus considérables de notre époque, la canalisation de la Linth. Après ce grand travail, l'intelligence d'Escher se tourne vers les sciences naturelles. Il y porte la même ardeur; il veut pénétrer les lois mystérieuses qui ont présidé à la formation du globe terrestre. Ces méditations d'un ordre si élevé n'étaient-elles pas dignes des dernières années d'une existence entièrement consacrée à l'accomplissement des devoirs les plus sérieux?

Escher de la Linth est un type complet de l'homme public en Suisse. Dans cet heureux pays, les institutions appellent un citoyen à servir la patrie dans toutes les carrières. Adolescent, Escher fit partie des milices; jeune homme, il joua un rôle dans les assemblées délibérantes; parvenu à l'âge mûr, il participa au gouvernement. Dans toutes ces situations, il fut toujours le modèle de ses compatriotes par le dévouement, par l'énergie, par les sentiments les plus généreux. En parcourant les phases de cette belle vie si patriotique, si laborieuse, si noble, que M. Hottinger a si bien racontée¹, on se demande s'il existe un

¹ *Charakterbild eines Republikaners von J.-J. HOTTINGER.*

meilleur traité de morale. De tels exemples sont plus frappants que toutes les théories : ils agissent à la fois sur le cœur et sur l'esprit ; ils apprennent à aimer l'humanité, et en l'aimant, à s'incliner devant Celui qui surpasse tout ce qui est en bonté et en sagesse.

A l'université, Escher, sans manifester des talents éminents, montra pour les études positives un goût qui faisait présager en lui le futur géologue. On remarquait déjà la fermeté de ses convictions politiques, qui ne fléchissaient devant aucune considération. Un jour, il lut une composition dans laquelle il parlait avec vivacité de la supériorité des institutions républicaines. Le professeur accueillit ces idées avec ironie, et les soumit à une critique très-peu bienveillante. Le jeune Zuricois, dans un second travail, mit à nu les vices des États monarchiques. Son mérite était d'autant plus grand qu'il était condisciple et ami des princes d'Angleterre. Les voyages qu'il entreprit alors dans le nord de l'Allemagne lui fournirent souvent l'occasion de défendre les idées démocratiques, dont il fut toute sa vie un partisan aussi ferme que modéré.

Cette modération lui fit comprendre de bonne heure que la bourgeoisie de Zurich manquait d'équité envers les paysans. Bourgeois lui-même, il condamna courageusement la rigueur avec laquelle on réprima leurs soulèvements à la fin du dix-huitième siècle. Deux fois il rédigea une pétition pour demander une am-

nistie. Il prévoyait, comme tous les esprits élevés de cette époque, que les gouvernements de la Suisse, dominés par les préjugés aristocratiques, se perdaient en refusant les concessions exigées impérieusement par les circonstances. Les événements ne tardèrent pas à réaliser ces pressentiments. Quand il fut appelé à prendre part aux affaires du canton de Zurich, et ensuite à celles de la Confédération tout entière, il manifesta toujours la même sollicitude pour les intérêts populaires, et cette horreur des exagérations qui compromettent les meilleures causes. Quoiqu'il n'eût joué aucun rôle depuis l'acte de médiation qui soumettait l'Helvétie à la suzeraineté de Napoléon, les deux partis qui divisaient l'État de Zurich, rendant justice à la sagesse de ses vues, l'appelèrent au gouvernement du canton. C'était en 1814, et cette position était d'autant plus importante, qu'à cette époque Zurich avait, comme *Vorort*¹, la direction de la Suisse. Ce fut en vain qu'il essaya de faire prévaloir l'égalité des droits entre les paysans et les bourgeois dans la représentation au Grand Conseil. Il ne fut pas plus heureux dans ces vues équitables et prévoyantes, qu'au début de sa vie politique.

Mais le plus beau titre de gloire qui rende précieuse

¹ Canton directeur.

la mémoire d'Escher, est la canalisation de la Linth. Cette œuvre prouve ce que peut pour son pays un citoyen infatigable et zélé. Le plus simple particulier peut réaliser l'impossible, s'il est doué d'une énergie persévérante, de lumières véritables, d'un amour sincère pour la patrie et pour l'espèce humaine. La Linth, descendue des vallées de Glaris, avait depuis longtemps accumulé dans son lit, vers son embouchure, une telle quantité de débris, que son niveau et celui du lac de Wallenstadt s'était élevé de plus de trois mètres. De là d'affreux débordements, qui changeaient en marais pestilentiels toute la plaine comprise entre Wesen et le lac de Zurich. Les habitants de cette contrée étaient exposés à des fièvres intermittentes qui les faisaient périr ou les obligeaient d'émigrer. Escher résolut de remédier à ce déplorable état de choses. Il provoqua en 1807 un décret de la Diète, qui ordonnait de canaliser la Linth inférieure, de la diriger dans le lac de Wallenstadt, et de creuser un autre canal entre ce lac et celui de Zurich. Les travaux commencèrent aussitôt sous la direction d'Escher, qui ne les termina qu'en 1822. Il rendit ainsi à la culture 20,000 arpents d'excellent terrain, qui nourrissent maintenant une population saine et nombreuse.

Le gouvernement de Zurich, en reconnaissance du service rendu à la Suisse et à l'humanité par un simple particulier, lui décerna le nom glorieux d'Escher de

la Linth. En 1832, on fit incruster une table de marbre noir dans le rocher au-dessous du Biberlikoff. Là, on voit gravées deux inscriptions en lettres d'or, l'une latine et l'autre allemande, dont voici la traduction :

LA DIÈTE FÉDÉRALE
AU BIENFAITEUR DE CETTE CONTRÉE,
JEAN CONRAD ESCHER DE LA LINTH,
NÉ LE 24 AOUT 1767,
MORT LE 9 MARS 1823.
LES HABITANTS LUI DOIVENT LA SANTÉ,
LE SOL SA FERTILITÉ,
LA RIVIÈRE LA CORRECTION DE SON COURS.
LA NATURE ET LA PATRIE SECONDÈRENT
SES TRAVAUX.
CONFÉDÉRÉS, QU'IL VOUS SERVE DE MODÈLE!

Ces distinctions étaient bien méritées. En effet, Escher avait consacré à cet immense labeur tout ce qu'il avait de talents, de dévouement et de zèle patriotique. Presque toujours sur les lieux, dirigeant les ouvriers, il mettait lui-même la main à l'œuvre. Les fatigues et le séjour dans les endroits malsains altérèrent sa constitution. Comme il arrive trop souvent, ceux pour lesquels il travaillait ne le soutenaient point par leur sympathie. Il était obligé de lut-

ter contre les préjugés des habitants de la contrée, et de leur imposer le bienfait qui allait transformer leur situation. Ajoutez à ces difficultés qu'il ne disposait nullement des finances cantonales. Les frais, qui s'élevèrent à un million et demi, furent couverts par des souscriptions. Tout épuisée qu'était alors la Suisse, elle trouva dans son patriotisme les ressources nécessaires pour cette grande entreprise.

Nous devons dire un mot des recherches géologiques d'Escher de la Linth, qui couronnèrent cette vie si bien remplie. Ses premières études, commencées en 1791, se continuèrent jusqu'à la fin de sa carrière. Pendant 30 années, il explora la Suisse entière. Il étudia spécialement la structure des Alpes et du Jura, et il fit faire des progrès incontestables à la géologie, qui était une science alors si peu avancée. Dans ces travaux, qui semblaient purement scientifiques, le citoyen dévoué songeait toujours aux intérêts les plus chers de sa patrie. La Confédération lui doit des renseignements précieux sur les ressources que le sol peut présenter en cas d'invasion.

Telle est la puissance du dévouement, telle est la valeur de l'individualité humaine quand elle sent toute sa force. A la plupart de nous, l'appui de nos semblables est indispensable pour entrer dans la lutte. Or, il ne faut jamais compter sur cet appui, dès qu'on sort des limites communes et des actions vulgaires.

Le plus grand nombre n'a pas même la pensée d'agir. Pour un ou deux individus qui, chaque siècle, deviennent de véritables héros, des milliers de citoyens restent dans le monde entier inutiles à leur pays, depuis le berceau jusqu'à la tombe. Avec une intelligence apte à tout concevoir, avec d'heureuses facultés, avec une activité qui se révèle dans les petites choses, ils ressemblent à des automates agissant sans raisonner, ou bien à ces fous du moyen âge qui, pour jouir du bien-être des cours, dégradèrent leur nature au-dessous des animaux les plus vils. Voilà ce que deviennent les plus parfaites créatures de Dieu! Et pourtant l'histoire nous présente plus d'un exemple propre à nous arracher à cette torpeur honteuse. Nous devrions apprendre enfin que la volonté humaine peut remuer le monde. Notre intelligence est susceptible de toute espèce de développements. Nous pouvons seuls résister à l'univers soulevé qui n'a pas de prise sur une volonté ferme; confondre les oppresseurs de l'humanité, combattre jusqu'à la fin pour l'indépendance de notre pensée et de nos convictions. Malheur à ceux de nos contemporains qui s'affaissent tous les jours sous le poids de la paresse et de l'indifférence, et qui laissent leur pays livré aux caprices d'un homme! Malheur à l'Europe, si elle ne sort pas de sa léthargie. Un univers nouveau, créé par l'énergie individuelle et par un labeur gigantesque, travaille

chaque jour à prendre sa place et à s'emparer de la couronne qu'elle laisse tomber de son front vieilli.

XIX

Je passais le pont de la Limmat pour entrer dans les rues montueuses de la petite ville. De là j'apercevais les tours de l'église de Saint-Pierre et l'université, où tant d'illustres professeurs font entendre leur voix. La rivière murmurait aux pieds d'une ancienne et massive église, transformée en bibliothèque. En suivant du regard le cours rapide de l'eau, ma pensée se représentait confusément les scènes les plus bizarres. Bientôt je crus assister au spectacle curieux dont Zurich fut témoin, et qui eut pour théâtre le lieu même où j'étais, il y a quelques années à peine. Je voyais arriver les paysans avec leurs fourches et leurs pioches, afin de renverser de sa chaire un théologien dont les doctrines les avaient épouvantés jusqu'au fond de leurs vallées. J'entendais ces hardis villageois faisant retentir l'air de leurs cris guerriers ; imposant en ardents disciples du Maître divin le respect du code

évangélique, qu'ils venaient défendre avec résolution, comme ils auraient défendu leur patrie.

Le séjour du docteur Strauss à Zurich est un des événements les plus remarquables de l'histoire contemporaine de la Suisse, histoire que les partis ont dénaturée de la manière la plus fantastique. On ne saurait comprendre la sensation causée en Suisse par l'arrivée du célèbre professeur, et l'émotion qui agita le canton de Zurich quand il fut nommé à la chaire de théologie, sans avoir une idée du mouvement religieux et politique de cette époque. L'auteur de la *Vie de Jésus* a dit très-bien lui-même qu'il n'était pas un *flot isolé*. Ce mot donne une idée de son importance dans le développement des théories germaniques. Chose étrange ! un homme appartenant à la même école que le docteur Strauss, le docteur De Wette, a, pendant vingt ans, professé paisiblement dans la cité d'Érasme sans que personne gênât ses études ou entravât son enseignement, tandis que le docteur Strauss, en mettant le pied sur la terre hospitalière de l'Helvétie, l'agita jusque dans ses dernières profondeurs. Pourtant la différence n'était pas grande entre les doctrines du théologien de Bâle et celles du professeur de Zurich. L'un et l'autre appartenaient, en effet, à cette fraction du protestantisme qui a conquis une position considérable en Allemagne et aux États-Unis ; école qui donne au raisonnement plus de place qu'à la

croyance, et qui tend de plus en plus à considérer la religion chrétienne comme une des nombreuses phases de ce qu'elle appelle « l'éternelle révélation de Dieu dans la nature et dans l'humanité. » Une fois ce point de vue admis, les livres sacrés du christianisme ne contiennent pas plus la vérité absolue que les livres saints de la Chine et de l'Inde. Si Dieu s'est manifesté dès l'origine du monde à toutes les nations, on trouve partout la trace de ses enseignements, mais on ne les rencontre nulle part purs de tout alliage humain. Selon les docteurs de l'école rationaliste, les peuples dans leur enfance n'ont pu se soustraire à l'exaltation poétique qui produisit les mythologies. Ils ont donc affirmé que les Juifs ne furent point exempts du penchant des hommes primitifs pour les légendes et les faits surnaturels.

Les premiers théologiens allemands qui adoptèrent ces opinions d'une manière systématique n'en déduisirent pas d'abord les conséquences les plus hardies. Mais la logique ne permet guère les temps d'arrêt. Une fois le principe posé, on en arriva vite à des applications d'une témérité sans égale dans un pays où rien n'entravait la liberté des discussions religieuses. En effet, si le Dr de Wette a été obligé de quitter l'Université de Berlin, où il professait avec un talent qu'on n'a jamais contesté, cela ne tient nullement à la nature de ses opinions théologiques, mais à des

causes purement politiques. On l'accusa d'avoir montré de la sympathie pour Karl Sand, l'assassin de Kotzebue. Que cette imputation fût vraie ou fausse, elle l'obligea à s'établir en Suisse, où il mérita, par son caractère et son esprit pacifique, la considération universelle. On pensait à Bâle que la libre discussion était une conséquence inévitable du principe protestant, — et même du principe chrétien¹. Qu'est-ce, en effet, qui constitue l'essence de ce principe? C'est que l'état n'est plus comme aux siècles païens, chargé de la conscience des individus, et que ceux-ci ne répondent de leur foi qu'au tribunal du juge suprême. S'il en est ainsi, comment voulez-vous empêcher qu'on discute les dogmes et les bases mêmes du christianisme? Il résultera sans doute de cet examen, que certains esprits resteront en dehors de l'Évangile. Mais la croyance chrétienne serait-elle libre et méritoire, si elle était imposée par des ordonnances de police? A-t-on jamais vu dans les premiers siècles du christianisme qu'il fût défendu aux néophytes de scruter les preuves sur lesquelles reposait la conviction des disciples de Christ? Il n'y avait alors ni anathèmes ni condamnations qui interdisent à des êtres intelligents l'examen des vérités dont dépend notre vie morale. Ceux qui se pronon-

¹ C'est à ce point de vue que le célèbre philologue ORELLI de Zurich défendit dans un ouvrage la nomination du docteur Strauss.

caient pour la foi évangélique, le faisaient avec cette pleine liberté et cette ardeur sincère qui les disposaient à rendre compte de leur croyance devant les proconsuls et devant les bourreaux. Depuis que la papauté imposa sa domination à l'Occident, les choses changèrent de face. L'examen même le plus légitime des questions religieuses fut violemment interdit. On employa le fer et le feu contre les imprudents qui réclamèrent la liberté des anciens temps. Réfléchir sur les bases de sa foi, essayer de s'en rendre compte, fut assimilé par la législation aux crimes contre les personnes et les propriétés. Grâce à la réforme, qui a brisé le joug des papes, un tel régime, qui était la honte du christianisme, est devenu souverainement impopulaire. Les hommes de toutes les opinions doivent aujourd'hui le condamner, s'ils tiennent à l'indépendance de la science et de l'esprit humain.

Ce point de vue était celui du célèbre D^r Neander. L'impression que fit le livre du D^r Strauss quand il parut, en 1836, fut profonde. Le ministère de Frédéric-Guillaume III voyant l'agitation des esprits, s'en effraya. Il consulta Neander, alors professeur à l'Université de Berlin. Celui-ci répondit sans hésitation, que l'ouvrage du D^r Strauss blessait toutes ses convictions ; qu'il ne croyait pas ses principes fondés sur une vraie science, mais qu'il conservait la plénitude

de sa confiance au pouvoir du libre examen. Il demanda donc instamment que la discussion continuât, car il était persuadé qu'elle devait tôt ou tard tourner au profit de la vérité. Le gouvernement accepta cette décision et laissa à la science chrétienne la tâche de répondre aux objections mises en avant dans la *Vie de Jésus*. En agissant ainsi, les ministres de Frédéric-Guillaume III firent preuve d'autant de bon sens que de véritables sentiments évangéliques. Il nous semble qu'ils devraient être imités par tous ceux qui trouvent un danger sérieux dans la propagation des idées dont le D^r de Wette et le D^r Strauss sont les plus célèbres représentants.

Cependant la nomination de ces deux écrivains à des chaires de professeurs à Bâle et à Zurich, est une question d'un autre genre. Sans doute il est permis à tout individu isolé de résoudre, selon les conseils de sa raison et de sa conscience, les problèmes variés auxquels donne lieu l'étude du christianisme. Mais le gouvernement d'une nation chrétienne agit-il d'une manière irréprochable, quand il appelle à des fonctions éminentes dans l'enseignement des hommes dont les opinions sont évidemment opposées à celles de l'immense majorité des citoyens? Ce qui se passa à Zurich prouve combien l'autorité manqua alors aux principes de la sagesse et de la politique. La liberté scientifique et religieuse n'exige nullement qu'on

charge de professer la théologie chrétienne un homme qui ne croit pas à la divinité du christianisme.

Qu'on ne gêne en rien ses études personnelles, qu'on ne le prive d'aucun des droits civiques, qu'on use à son égard de la tolérance la plus large, c'est là, à notre avis, un devoir impérieux. Mais d'un autre côté rien n'autorise à inquiéter les convictions de ceux qui sont restés fidèles aux traditions chrétiennes. Agir autrement, c'est s'exposer à des réactions dont les conséquences sont incalculables. Je ne craindrais pas de dire que, de fait, le D^r Strauss lui-même est maintenant de cet avis; car il a complètement renoncé à l'exercice de ses fonctions ecclésiastiques; fonctions qui ne sont réellement pas compatibles avec les idées qu'on lui connaît. Sa position nous paraît plus nette et plus franche que lorsqu'il acceptait à Zurich la chaire de théologie. Est-il possible d'avoir tout à la fois les bénéfices de l'orthodoxie et les libertés du doute? Si vous ne partagez plus les opinions de l'Église de Christ, n'essayez plus d'en devenir les pasteurs et les prédicateurs. Il faut laisser à chacun son œuvre et sa tâche. C'est aux croyants qu'appartient l'enseignement de la foi. Que les philosophes se gardent bien de prendre le costume des théologiens, qui leur va si mal. Autrement, vous n'aurez la paix ni chez les chrétiens ni chez les libres penseurs. Les premiers s'indigneront d'entendre parler

avec ironie des dogmes les plus sacrés, par ceux-là mêmes que l'État charge d'enseigner la doctrine évangélique. Les rationalistes se plaindront toujours de ce que les croyants entravent leur liberté.

L'exemple de la France peut être, en cela, proposé à plus d'un théologien allemand de l'école du D^r de Wette et du D^r Strauss. Aux bords de la Seine, on ne voit pas les sceptiques désirer des chaires de théologie, ni prétendre enseigner au peuple les dogmes du catholicisme. Quand on n'admet plus les idées de l'Église officielle, on fait comme tant d'esprits éminents de ce pays, depuis Calvin jusqu'à M. de Lamennais : on sort de ses rangs ; on passe loyalement du côté de ses adversaires. Jamais une telle conduite ne saurait être blâmée par les hommes de cœur et d'esprit. Ce qui serait bizarre, ce serait de voir un écrivain qui a publié *Les affaires de Rome* et les *Paroles d'un croyant*, monter dans une chaire catholique. On sent au premier coup d'œil la contradiction que présentent ces deux idées. Si on va au fond des choses, trouve-t-on la position du D^r Strauss à Zurich plus régulière ? Le savant professeur de Tubingue pouvait se charger sans répugnance d'enseigner la philosophie, la littérature, l'histoire. Mais la théologie ! Pour professer une pareille science, il faut au moins être quelque peu chrétien. Or le D^r Strauss en convient loyalement à chaque page de son livre, le D^r Strauss ne

l'est d'aucune façon. Il n'est ni catholique, ni anglican, ni luthérien, ni calviniste, il est tout simplement disciple de Hegel. Nous n'avons pas de mission pour le lui reprocher, ni pour le convertir, nous constatons uniquement un fait aussi éclatant que le soleil. Il faut en toutes choses, et mille fois plus quand il s'agit de la religion, de la logique et de la franchise.

Du reste, le D^r Strauss arrivait à Zurich précédé d'une grande réputation que l'on concevrait difficilement si son système était conforme aux expositions qu'en font les catholiques romains. C'est un tissu de telles absurdités, qu'on se demande comment il a pu exercer la moindre action sur les intelligences. Est-ce par mauvaise foi, est-ce par ignorance, qu'on a fait du D^r Strauss et de ses opinions de si étranges caricatures? Il paraît difficile, au premier coup d'œil, de prendre parti sur une question aussi délicate. Cependant il est révoltant d'admettre qu'on puisse sciemment dénaturer la vérité. Nous serions donc portés à croire qu'on parle des ouvrages du célèbre professeur sans même les avoir parcourus; supposition d'autant plus vraisemblable qu'il est défendu aux catholiques, comme on sait, sous peine d'excommunication, de lire les livres de leurs adversaires mis à l'*Index*. Il n'est donc pas étonnant qu'ils apprécient quelquefois d'une manière fort plaisante les ouvrages des réformateurs, comme par exemple M. Nicolas dans son travail *sur le protestantisme*.

Quant à ce qui regarde le Dr Strauss, si les écrivains de l'Église romaine n'avaient pas l'autorisation de lire sa *Vie de Jésus*, ne pouvaient-ils pas au moins feuilleter l'éloquente réfutation que M. Edgar Quinet en a donnée dans la *Revue des Deux Mondes*? S'il avait pris cette précaution, M. Créteineau-Joly n'aurait pas écrit cet étrange exposé: « Il existait en Allemagne un Dr Strauss que les aberrations de son jugement et l'extravagance de ses doctrines avaient rendu fameux dans quelques cénacles d'athées. Ses théories étaient aussi nuageuses, aussi insaisissables que sa parole, livrée à tous les vents de la contradiction humaine. Strauss ne professait jamais, il dogmatisait. Ce qu'on pouvait à toute force tirer du labyrinthe dans lequel se promenaient ses déductions illogiques par principe, c'est que Jésus-Christ n'avait jamais vécu; qu'il était un mythe. La Bible restait pour Strauss un roman. Selon ce sophiste, toutes les religions anciennes et modernes n'étaient basées que sur le charlatanisme sacerdotal, exploitant la crédulité des faibles d'esprit' .»

Tout cela est aussi faux qu'injurieux. L'auteur affecte un ton tranchant, dont le but est probablement de se faire passer aux yeux de son parti pour un profond théologien. Il est curieux d'entendre dire d'un homme, dont la réputation est européenne: « Il existait en Allemagne un Dr Strauss » absolument comme

¹ *Histoire du Sonderbund*, tome I, p. 275.

si on disait : « Il y avait autrefois un roi et une reine. » Le ton de grossière facétie à l'usage des R. P. de la Compagnie de Jésus, a vraiment quelque chose de grotesque. Que l'on combatte les idées du D^r Strauss comme l'ont fait Neander, M. Mussard, M. Edgar Quinet, M. Coquerel et plusieurs autres savants distingués, qu'on les réfute au point de vue de la philosophie, de la théologie et de l'histoire, rien de mieux. Le D^r Strauss, qui invoque tant de fois la science, n'en pourrait être blessé. Mais qu'on fasse de son livre le vulgaire factum d'un athée sans lumières et sans intelligence, voilà ce qu'on ne peut admettre dès qu'on a quelque respect pour la vérité.

M. Athanase Coquerel, ministre du saint Evangile, et l'un des pasteurs de l'Église réformée de Paris, ne parle pas sur le même ton de l'auteur de la *Vie de Jésus*¹. Tout en déplorant que le célèbre professeur ait employé ses talents au service du scepticisme religieux, il avoue volontiers, et sans mauvaise grâce, qu'il est doué d'une intelligence hors ligne, et que son savoir est immense. M. Edgar Quinet, qui a admirablement analysé la *Vie de Jésus*, déclare que c'est l'ouvrage le plus fort qu'on ait écrit, depuis Voltaire, contre le Nouveau Testament. Aussi les plus savants théologiens de l'Allemagne, tels que les Eschenmayer et les Neander², n'ont pas cru perdre leur temps en le réfute-

¹ A. COQUEREL, *Réponse au docteur Strauss*.

² Voy. ZELLER, *Les voix de l'Église allemande*.

tant à l'aide d'une science consciencieuse. Ils ne se sont pas bornés à dire avec un dédain aristocratique « *Un Dr Strauss,* » comme on dirait un Nonotte ou un Patouillet. Je n'insisterai pas sur cette gracieuseté : « que les aberrations de son jugement et l'extravagance de ses doctrines avaient rendu célèbre dans quelques cénacles d'athées. » Le Dr Strauss enseignait à l'Université de Tubingue, une des plus renommées de l'Allemagne protestante. Si le Dr Strauss, en parlant d'un des professeurs du Collège de France disait : « M^{'''} que les aberrations de son jugement et l'extravagance de ses doctrines avaient rendu fameux, » on le prendrait à bon droit pour un écrivain de bas étage. Est-on dispensé de la loi des convenances parce qu'il s'agit de savants qui vivent au delà du Rhin? Nous avons une meilleure idée de la politesse française. Quant à l'extravagance des opinions de Strauss, un livre qui n'est qu'*extravagant* n'agite pas l'Europe entière; n'occupe point toutes les universités et ne provoque pas tant de réfutations¹. Quand M. Victor de Bonald², écrivain catholique, a fait un ouvrage pour prouver que la terre ne tournait pas, s'est-on préoccupé d'une telle excentricité? Il en eût été de même du Dr Strauss, s'il avait composé un livre de cette force.

¹ M. MUSSARD en donne une longue liste dans sa réfutation publiée à Genève chez Kessmann. — On a remarqué celle du docteur LANGE, professeur à l'Université de Zurich.

² V. DE BONALD, *Moïse et les géologues*.

Il n'est pas étonnant que l'auteur favori des jésuites accuse le D^r Strauss d'athéisme. Pour cette école, on est athée dès qu'on ne regarde pas les visions d'Ignace de Loyola comme des révélations du Ciel, et qu'on ne croit pas le P. Loriquet un des Pères de l'Église. Ce qu'il y a de vrai, c'est que M. le D^r Strauss, disciple de Hegel, n'admet pas la notion chrétienne de la personnalité de Dieu. Pourquoi ne pas le dire? Faut-il se servir d'expressions exagérées quand même il s'agit d'idées les moins fondées? Si vous dites d'un radical qu'il est socialiste, ne pourrait-il pas répondre que vous le calomniez? Ces qualifications vagues, empruntées au style des inquisiteurs, ont l'inconvénient de tout confondre, et d'être, la plupart du temps, souverainement injustes.

Comme le D^r Strauss est Allemand, M. Créteineau-Joly ne manque pas de lui imputer *des théories nauageuses, aussi insaisissables que ses paroles*. C'est là encore de la pure déclamation. Pour beaucoup de Français il est impossible qu'on soit clair quand on est né à Wittemberg ou à Stuttgart. Quel faiseur de feuilleton n'a pas cent fois plaisanté sur les brouillards du Rhin et sur les nuages de la Germanie? Cela se tolère dans certains journaux sans conséquence. Mais dans une histoire, — dans une histoire consacrée aux exploits militaires de la compagnie de Jésus, — cette phrase est d'autant plus malheureuse, que le D^r Strauss est

parfaitement clair. Il n'est ni *nuageux* ni *insaisissable*, ni même abstrait. On le prendrait pour un élève des Encyclopédistes français. Si on excepte quelques formules empruntées à son maître Hegel, il se tient toujours sur le terrain des faits, il discute les textes, il essaie de mettre en relief des contradictions comme Bayle dans son fameux dictionnaire. Or, dirait-on de Bayle que ses théories sont nuageuses et insaisissables? Qu'on applique une pareille expression à Kant, à Hegel, à Schelling, à Jacobi, à Schleiermacher, surtout quand on est né aux bords de la Seine ou de la Loire, personne ne le trouvera étrange. Mais s'en servir quand il s'agit de Niebuhr, de Léopold Ranke, de Lessing, du D^r Strauss, cela, qu'on nous permette de dire toute notre pensée, cela nous paraît bizarre. Quand même on serait l'historiographe officiel des jésuites; quand même on aurait reçu avec leur bénédiction quelque chose de leur infailibilité, on ne s'exposerait pas moins à un ridicule ineffaçable, en imprimant de telles assertions. Je passe sur ces phrases magnifiques, que : « Strauss ne professait jamais, il dogmatisait, il était livré à tous les vents de la contradiction humaine. » Horace aurait appelé cela : « des mots d'un demi-pied, »

. sesqui pedalia verba.

Sans oser traiter aussi durement la phrase de l'auteur du *Sonderbund*, il est difficile de l'exempter de toute déclamation.

J'arrive à quelque chose de plus sérieux. M. Créteineau-Joly affirme que, d'après l'auteur de la *Vie de Jésus*, Christ n'a jamais vécu ; qu'il est un *mythe*. Il est probable qu'il ne se rend pas bien compte du sens de ce mot grec, dont on a tant usé et abusé ; ou plutôt que l'antagoniste de Strauss confond son système avec la théorie française de Dupuis et de Volney. Ces savants ont prétendu que Christ devait être considéré comme un symbole purement astronomique. Mais le professeur allemand a-t-il jamais soutenu quelque chose de semblable ? Il a bien répété sur tous les tons que la naissance de Jésus n'avait rien de surnaturel, que son baptême n'avait été accompagné d'aucun prodige, que le récit de ses miracles était complètement légendaire, qu'il fallait considérer comme des mythes sa résurrection et son ascension ; mais il n'a nié ni son existence comme ouvrier, ni sa prédication laborieuse, ni ses polémiques contre les pharisiens, ni sa lutte contre les grands de la nation, ni son procès, ni son crucifiement. Il s'explique là-dessus de la manière la plus positive. Comment peut-on s'obstiner, après cela, à lui prêter des extravagances auxquelles il n'a pas songé ? — Ce mot, qui vient de m'échapper, fournira peut-être une explication. Les

hommes d'un certain parti aiment des adversaires *extravagants*. Rien n'est plus commode. On n'a besoin ni d'érudition, ni de patience, ni de longues recherches avec des *extravagants*. L'extravagance se réfute d'elle-même; et puis, comme il est glorieux pour la doctrine romaine de n'être combattue que par des insensés! qu'il est agréable à ses apologistes de dire qu'en sortant de leur Eglise on sort en même temps du sens commun! Telle est probablement la cause de cette politique qui engage les défenseurs de Rome à prodiguer à leurs adversaires les noms les plus odieux. M. Nicolas sait que le socialisme n'est pas de mode. Il fera un livre pour prouver que les protestants sont tous socialistes. On est tellement socialiste à Berlin, par exemple!

Après l'exposé que nous venons de reproduire, M. Créteineau-Joly tire ses conclusions: d'abord, le docteur Strauss est *un sophiste*. — Sophiste est bientôt dit! — *Un athée*, qui n'entasse que des extravagances et des contradictions, est nécessairement un sophiste. Le mot même est assez modéré quand on se rappelle les prémisses. Mais quel dégoût inspire cette polémique d'injures patronnée par la *Compagnie de Jésus*! Cette polémique, qui semble prendre ses arguments non pas dans les livres, mais dans les tavernes, et qui vit de personnalités capables de révolter les honnêtes gens! Ces réflexions me font songer à

une indigeste compilation dirigée contre le protestantisme par un des jésuites les plus célèbres de ce temps. J'y ai trouvé un long chapitre dirigé contre la personne de tant de prêtres catholiques qui ont rompu dans ces derniers temps avec l'Eglise romaine. Etrange argument contre la réformation! Qu'importent les individus, leurs illusions, leurs travers, et même leurs vices? Si on apprécie les choses à un autre point de vue, le catholicisme sera bientôt condamné. Que sont, en effet, la majorité de ses papes? Les Alexandre VI et les Jean XXIII sont-ils des apôtres ou des martyrs? Si vous tolérez chez celui que vous appelez « vicaire de Dieu » et « pontife infallible » des peccadilles telles que l'inceste ou l'assassinat, vous devriez, ce semble, être un peu moins zélés à recueillir des anecdotes scandaleuses ou à collectionner des libelles.

Cependant le catholicisme, plus riche en expédients politiques qu'en arguments, a trouvé dans la publication de la *Vie de Jésus* une occasion d'accabler les Eglises qui n'acceptent pas le despotisme papal. Tous ceux, a-t-il dit, « qui ne *recueillent* pas avec le pontife romain, *dispersent*; » et quand on n'écoute pas les oracles qui sortent de sa bouche *infaillible*, on tombe tôt ou tard dans le scepticisme. C'est ce qui est arrivé à l'Eglise protestante. Si l'on en croit le comte Joseph de Maistre, l'Eglise orientale elle-même incline de ce côté. L'accusation, on le voit, ne manque ni de gra-

tivité, ni de portée, et nous sommes obligés d'y répondre tout aussi bien que les chrétiens d'Occident dont les Livres saints sont l'unique autorité. Nous nous trouvons ici en présence de la prétention suprême de Rome : c'est d'être pour les sociétés comme pour les individus une arche de salut. Sans elle, en théologie on va au scepticisme ; en philosophie, à l'athéisme ; en politique, au socialisme. Elle seule préserve de tous les maux et de toutes les erreurs. Tel est son prospectus, ou, si l'on veut, son idéal. En Occident, bien des gens qui n'ont pas assez réfléchi sur l'état des différentes Eglises, acceptent trop volontiers ces prétentions exorbitantes.

Pourtant, si l'on ne prenait pas des mots pour des idées, ni des phrases pour des faits, on verrait bien que le scepticisme religieux est resté jusqu'à nos jours une maladie complètement occidentale. On pourrait même aller plus loin, et prouver qu'il est plus complet, plus irrespectueux, plus hardi au sein des nations catholiques que parmi les peuples protestants du dix-neuvième siècle. Est-ce que le scepticisme est né sur la terre protestante ? Est-ce que les cardinaux de Léon X qui juraient par les « dieux immortels¹ » étaient des élèves de Luther ou de Zwingli ? Est-ce que les penseurs les plus hardis de la Renaissance, les Jordano Bruno, les

¹ NISARD, *Études sur la Renaissance*.

Telesio, les Pomponazzi, les Vanini, les Servet, les Ochino, les Gentilis n'étaient pas nés en pays catholique : dans les pays catholiques par excellence ? Est-ce que les États protestants présentent au dix-septième siècle des écrivains plus hardis que Molière, La Fontaine, Gassendi et leurs amis ? Au dix-huitième siècle, les innovations les plus audacieuses n'ont-elles pas eu pour théâtre cette France que Rome appelle « sa fille aînée ? » Voltaire, d'Alembert, Diderot, Helvétius, l'abbé Raynal, d'Holbach, Condorcet, Buffon, Montesquieu, Marmontel, Laharpe, Mirabeau, Lamettrie, d'Argens, sont-ils par hasard les disciples d'Oxford ou de Genève ? Les hommes qui, en 1793, ont renversé les autels dans la poussière et proclamé l'athéisme, n'avaient pas été élevés dans les universités allemandes !

On voit jusqu'à quel degré est fondée la prétention fondamentale du catholicisme, qui fait de toutes les Eglises chrétiennes des écoles de doute. Y a-t-il dans le monde un peuple moins croyant que la nation française, qui a pour guides spirituels quarante mille prêtres catholiques, sans compter les jésuites, les capucins, les dominicains, les ligoriens, les maristes, les trappistes, et autres moines blancs, noirs et gris¹ ? Si l'on peut citer quelques portions de la terre catholique où la foi du moyen âge soit restée intacte, quelque

¹ Voy. E. DE PRESSENSÉ, *Du catholicisme en France*.

cité mexicaine perdue dans les Pampas, quelque vieille bourgade des Pyrénées oubliée du monde entier, il faut avouer que les livres y sont aussi rares que la réflexion, et que le jour où la discussion s'y montrera, elle produira nécessairement les mêmes fruits qu'à Paris, à Rome, à Turin ou à Bruxelles. Les écrivains papistes, qui parlent avec un dédain suprême de l'Eglise orientale, devraient reconnaître enfin qu'elle a mieux réussi à maintenir attachés au christianisme les peuples qui sont demeurés sous sa direction. Les erreurs qui renversent par la base la croyance à l'Evangile, sont à peu près inconnues parmi nous. L'athéisme, qui a fait de tels ravages au sein de la société romaine, n'a pas pénétré dans la nôtre. Cependant, nous n'avons point eu recours aux violences odieuses dont se sert l'Eglise du pape pour assurer sa domination. La flamme des bûchers de l'inquisition n'a jamais brillé dans les contrées qui vivent à l'abri de la croix grecque. Nous n'avons pas connu ces guerres de religion, ces massacres de populations entières, ces Saint-Barthélemy, qui ont rendu l'Eglise romaine si justement exécration. Nous ignorons même complètement ces moyens ridicules et antipathiques employés contre les livres et contre les écrivains. Nous n'envions pas à Rome la congrégation de l'*Index*, et pour conserver la foi chrétienne nous n'aimons pas à user des procédés abominables du despotisme spirituel. Elle

est donc bien mal fondée la prétention du catholicisme romain d'avoir seul le moyen de préserver les nations de la contagion du scepticisme.

Sans doute la société protestante ne présente pas cette unité de convictions qui est le but vers lequel l'humanité doit tendre. Mais quoiqu'il faille, autant que possible, se rapprocher de ce but, on peut être sûr d'avance qu'on ne l'atteindra jamais. La diversité dans les opinions, même religieuses, est une conséquence de la liberté humaine et de la variété des intelligences. La vérité est sans doute *une* dans son essence. Cependant les hommes la contemplent avec des yeux plus ou moins débiles. Une vue perçante embrasse tous les détails d'un paysage. Quoique ce paysage ne change pas, des yeux moins forts n'en verront jamais qu'une partie. La taupe à moitié aveugle, qui creuse sa demeure dans nos sillons, n'a pas le regard de l'aigle qui plane au haut des cieux. Il faut se résigner aux résultats inévitables de la condition humaine. Que cette condition soit très-imparfaite, un observateur attentif en conviendra sans peine. Toutefois, on ne la réformera point par des moyens factices ou violents. Ou bien, si on l'essaie, il faudra verser des flots de sang, et, après des siècles de luttes et de massacres, l'homme se retrouvera tel qu'au premier jour. Ces considérations suffisent pour faire justice des déclamations auxquelles a donné lieu, parmi les catholiques, la publi-

cation de l'ouvrage du docteur Strauss, et l'état des esprits dans la société protestante.

Quant à l'acte du gouvernement de Zurich, qui appelait l'ancien professeur de Tubingue à une chaire de théologie dans une université suisse, nous avons dit ce que nous en pensions. M. Crétineau-Joly, cela va sans dire, prodigue à ce propos les phrases retentissantes, comme celles-ci : « Entre les mains des sociétés secrètes, le docteur Strauss, avec son éloquence abondante en obscurités calculées, intarissable en aspirations humanitaires, le docteur Strauss devenait un homme précieux. » Ici, l'éloquence jésuitique brille de tout son éclat. Il serait dommage de n'en pas donner encore un échantillon. L'auteur de l'*Histoire du Sonderbund* dit, en parlant des professeurs allemands nommés, comme le docteur Strauss, à différentes chaires de la Suisse : « Tout enfielés de la rancune des orgueils irrités, ces professeurs, à l'instigation de la gent démagogique, brusquaient les applications et violentaient la réalité. » Malheureusement pour M. Crétineau-Joly, le docteur Strauss, au lieu d'appartenir à « la gent démagogique, » — quel beau style ! — est un conservateur décidé. Membre de la chambre des députés du Wurtemberg, il a constamment voté contre les radicaux et ne leur a pas même épargné d'assez rudes boutades.

Quoi qu'il en soit, le synode de Zurich se préoc-

cupa des dangers qu'offrait l'enseignement du docteur Strauss pour les croyances chrétiennes du canton. Il demanda son remplacement. Il usait évidemment du droit de toute corporation ecclésiastique placée à la tête d'une Eglise nationale. Le gouvernement ne vit là qu'une manifestation isolée, ou du moins il feignit de considérer ainsi la demande des pasteurs. Cependant, le clergé de Zurich a montré constamment, depuis la réformation, beaucoup de lumières et de tolérance. Il est difficile de croire qu'il cédât cette fois aux inspirations du fanatisme. Ce qui parle en sa faveur, c'est qu'après la victoire de son parti il prêcha l'indulgence et l'oubli. Comme l'autorité radicale ne tint pas compte de ses réclamations, le peuple se souleva dans la nuit du 5 au 6 septembre 1839. Les paysans arrivèrent du fond de leurs campagnes, armés de carabines et d'instruments de labourage. Du milieu des rangs s'élevait le vieux cantique de Zwingli, si souvent entonné par leurs pères, lorsqu'ils marchaient contre les soldats de Rome. Comment résister à un pareil élan? Le gouvernement fut bientôt renversé, et remplacé par des hommes dont les opinions religieuses étaient conformes à celles de la multitude.

La surprise fut grande en Europe, à la nouvelle d'une insurrection de ce genre dans le canton de Zurich. Les esprits qui se prétendaient clairvoyants affirmaient que de tels spectacles étaient désormais impossibles. La guerre du Sonderbund, la

campagne de Rome, et les événements qui ont suivi leur ont assez montré le contraire. Les questions religieuses renaissent de leurs cendres. Les individus, comme les nations, se fatiguent de verser leur sang pour les intérêts du temps présent. Ils finissent tôt ou tard par reporter leurs aspirations vers ce qui est éternel. Peut-on regarder de pareilles manifestations comme un symptôme de décadence? Quelle que soit l'idée qu'on s'en fasse, elles doivent être une sérieuse leçon pour les hommes d'État contemporains. Elles leur apprendront peut-être la liaison intime qui existe entre les croyances et les réformes sociales. Pensez-vous, par exemple, que l'Espagne puisse devenir un pays vraiment libéral aussi longtemps qu'elle subira les superstitions du dixième siècle? Quand les âmes sont esclaves, il n'y a pas de liberté possible dans l'ordre politique. Les peuples libres et qui sont restés libres, tels que l'Angleterre, la Suisse, la Hollande, ont commencé par une réforme religieuse. Ils ont brisé le despotisme spirituel, afin de ne pas retomber, dans l'ordre temporel, sous le joug du pouvoir absolu.

L'insurrection des paysans de Zurich était, on ne saurait en douter, une guerre de religion; mais les résultats prouvèrent jusqu'à quel degré ce peuple était éclairé et libéral.

Quand le pape Grégoire XVI triompha de l'insurrection des légations en 1831, on sait à quelles vio-

lences se livrèrent ses agents. Le cardinal Albani s'est fait dans ces circonstances une célébrité assez triste. Il est inutile de faire l'histoire de la réaction qui a suivi la restauration de Pie IX. — Il n'en fut point ainsi à Zurich. Le comité de la foi protestante publia une proclamation qui, au temps où nous vivons et où la modération est si rare dans les partis, mérite d'être reproduite : « Citoyens et frères ! Dieu a donné la victoire à la cause de la justice ; mais elle a été chèrement payée. Plusieurs de nos frères ont succombé en combattant pour elle. Ils ont versé leur sang pour la patrie et pour Christ ; Dieu les en récompensera dans l'autre monde. La patrie et les riches bourgeois prendront soin des veuves et des orphelins. Rappelez-vous longtemps cette victoire importante. Ce souvenir vous fera un devoir de prouver, en mémoire des frères morts pour la sainte religion, que la piété et la vertu présideront toujours à notre vie publique et privée... Frères, nous vous conjurons au nom de la sainte religion, qui a dirigé vos bras dans la lutte, de n'exercer aucune représaille contre ceux qui vous ont fait du mal. Montrez-vous les dignes disciples de Jésus ; sachez, comme lui, pardonner à vos ennemis, laissez à Dieu le soin de la vengeance. Il saura tôt ou tard faire rendre compte aux coupables. La punition des impies et des incrédules est déjà assez rigoureuse, par suite de la victoire remportée sur eux. » M. Créteineau-Joly

s'indigne contre de « pareilles homélies. » Il s'irrite de ce que le parti triomphant n'ait pas su « mettre à profit la victoire. » On comprend ce que veulent dire ces paroles dans la bouche de ceux qui se font les patrons de l'*Index* et de l'inquisition. Heureusement, de pareils conservateurs sont introuvables à Zurich. Dans la patrie de Zwingli et de Lavater, les Albani seraient impossibles. Faut-il en plaindre la Suisse ? Pour nous, nous avouons volontiers que nous sommes de l'avis de Voltaire :

« Exterminez, grand Dieu ! de la terre où nous sommes,
Quiconque avec plaisir répand le sang des hommes. »

Je m'éloignai pensive à travers les rues tortueuses de la ville antique. Ici, sur les bords du lac, aux lieux où en sortent les flots limpides de la Limmat, s'arrêtèrent, au temps d'Auguste, ces Romains qui portaient partout la civilisation avec leurs aigles triomphantes. Ils y fondèrent une station à laquelle ils donnèrent le nom de *Thuricum*. L'invasion des barbares, qui passa au cinquième siècle comme un torrent dévastateur sur tous les pays latins, détruisit *Thuricum*. Mais la situation était trop heureuse pour rester livrée à la solitude. La *statio quadragesima Galliarum* sortit bientôt de ses ruines, et devint un château ou cité de l'empire d'Allemagne. La station romaine subit alors une com-

plète transformation. Elle fut considérée comme un *castellum*, c'est-à-dire comme un asile contre les excursions des hordes féroces; elle servit d'abri à quelques bourgeois protégés par l'épée des ducs de Zähringen, puis par les comtes de Kyburg, enfin par les barons de Regensberg. Dans son admirable position sur la route de l'Allemagne en Italie, sa prospérité devait rapidement s'accroître. Pleine de marchands, de voyageurs et d'hôteliers, une population turbulente fermenta bientôt dans son sein. Elle prétendit, comme tant de cités du moyen âge, agir en *commune*, avoir son beffroi, ses magistrats, ses corporations guerrières. Ces désirs se réalisèrent. Devenue en 1218 ville impériale et libre, elle faisait au milieu du treizième siècle, sous les ordres de son général Rodolphe de Habsburg, qui fut plus tard empereur, la guerre aux barons voisins, et détruisait leurs nids de vautour. Ses habitudes démocratiques se développèrent avec rapidité. Dès l'année 1335, les gens de Zurich, animés par le célèbre Rodolphe Brunn, chassèrent les gentilshommes qui, jusqu'alors, avaient été à la tête de la bourgeoisie agitée. Ils conclurent une alliance avec les Waldstettes, dont le pays était le berceau de la Confédération helvétique.

Aujourd'hui, Zurich a brisé son étroite et sombre enceinte. Chaque jour, de nouvelles maisons s'élèvent à ses portes ou dans l'intérieur de ses murs.

La ville, aux rues étroites et montueuses, se transforme à vue d'œil, sans perdre sa physionomie ancienne. On dirait deux cités juxtaposées, entre lesquelles la Limmat, couverte de plusieurs ponts, précipite ses flots. La grande ville, surmontée par les dômes massifs du temple byzantin du *Gross-Münster*, édifice d'un style noble et simple, se développe sur les flancs du Zurichberg, et descend vers les rives charmantes du lac, qu'embellissent des maisons modernes et de vastes hôtels garnis de balcons et de fleurs. La petite ville, entourée par les eaux de la Limmat et de la Sihl et coupée de canaux, est construite en partie sur les collines du Lindenhof et de Saint-Pierre, en partie dans la vallée qui s'étend du Zurichberg à l'Uttliberg. La vue que j'admire sur les pentes de l'Uttliberg est d'un charme indicible. D'ici, mon regard embrasse Zurich et son beau lac, la vallée que la Limmat, semblable à un ruban d'argent, fertilise de ses eaux, les cimes sourcilleuses des glaciers de l'Oberland, et les montagnes du Jura, depuis les bords du lac de Bienne, illustrés par Rousseau, jusqu'aux dernières croupes jurassiques, qui s'abaissent vers Aarau, où vécut Zschokke, et par-dessus lesquelles apparaissent, presque confondues avec l'horizon, les sommets lointains des Vosges et les pentes de la Forêt-Noire.

Heureuse cité, à laquelle ont été prodigués les dons de la nature, la puissance de l'esprit, le génie de l'in-

dustrie, la science agricole et les bienfaits de la liberté, sans lesquels il est impossible de jouir des plus brillantes faveurs du Ciel!

XX

Il y avait longtemps déjà que le soleil brillait au-dessus du Zurichberg, lorsque notre bateau quitta le port. Les bords enchantés du lac étaient plongés dans un sommeil tardif. La brume s'étendait encore sur les flots avec une légèreté si capricieuse, qu'on eût dit de blanches nymphes formant et brisant tour à tour leurs rondes fantastiques. Sur de vastes espaces, les ondes jaunies paraissaient couvertes d'une gaze d'or mat. C'était la merveilleuse révélation de la vie et de l'amour qui se manifeste au printemps dans les élégantes plantes des eaux. J'entrevois à peine au loin les riantes maisons qui se pressent sur les collines. Zurich seule nageait dans des flots de lumière, et semblait porter une couronne de diamants. J'aimais à la contempler encore cette cité qu'on n'a pas craint de nommer l'Athènes moderne.

Rien, à mon avis, dans le monde intellectuel, ne

peut se comparer à la métropole de Minerve, qui fut à la fois le berceau d'Eschyle, d'Aristophane, d'Euripide, de Socrate, de Thucydide, de Démosthène, de Platon! Cependant, si l'on veut dire que Zurich ressemble à la capitale de l'Attique, en ce sens qu'elle a produit plus d'hommes éminents que de vastes contrées soumises au despotisme, je reconnaitrai volontiers la vérité de ce parallèle. L'immense empire asservi au roi des rois n'a laissé aucune trace de son existence dans l'histoire des idées, tandis qu'Athènes est devenue le flambeau de l'humanité, par le génie de ses poètes, de ses philosophes et de ses artistes. C'est une rare destinée, pour une ville, d'avoir possédé au même degré l'instinct de la poésie, de l'art et de la science. De même, la patrie de Pestalozzi, de Gessner et de Lavater peut être vantée, après Athènes l'immortelle, pour sa fécondité. Dans cette terre généreuse, la vie de l'intelligence ne s'éteint jamais. Comme ces météores qui disparaissent au ciel sans laisser de vide, toujours on voit des esprits éminents remplacer ceux qui ont glorieusement vécu.

« Et quasi cursores vitai lampada tradunt.... »

Dans la théologie, Zurich a compté de nombreuses illustrations. Zwingli, qui a prêché dans ses murs, était le plus savant des réformateurs. Bullinger, son suc-

cesseur¹, a été surnommé le Numa de la nouvelle Église. Léo Juda, Pellican, Wolf, Zimmermann, Stoltz, J.-J. Hess, J. Schulthess, ont été d'éminents exégètes. Breitinger, Clauser, Lavater, J.-G. Schulthess, Hæfeli, J.-Conrad Orelli ont brillé dans la chaire.

Les sciences profanes n'ont pas été moins cultivées à Zurich que la science sacrée. Depuis que Conrad Gessner², surnommé avec justice le « Plin des temps modernes, » leur a donné l'impulsion, J. de Muralt a décrit les plantes de la Suisse sous le nom poétique de *Paradis de l'Helvétie* (Paradisus Helvetiæ). Scheuchzer, qui, sur la recommandation de Leibnitz, fut appelé à la cour de Pierre le Grand, a laissé une *Histoire naturelle de la Suisse* fort estimée. Usteri était le disciple distingué de Jussieu, tandis que Hegetschweiler, dans sa *Flore de la Suisse* et dans son *Traité des plantes vénéneuses*, suivait la méthode de Linnée. Oken a cultivé avec ardeur les sciences naturelles; Ebel et Escher de la Linth, dont le fils, M. Arnold Escher, continue les travaux, la géologie. Rahn et Pommer se sont distingués dans la médecine.

Dans la philologie et la pédagogie, on doit citer Bibliander, H. Hottinger, Steinbrüchel, Scherr et Pestalozzi.

J.-J. Leu, de Meiss, L. Keller, J.-J. Pestalutz,

¹ Voy. sa vie dans L. MEISTER, *Hommes illustres de la Suisse*.

² Voy. sa vie dans MEISTER.

Bluntschli, se sont fait connaître comme jurisconsultes.

Zurich a produit les géographes Félix Faber, qui voyagea en Palestine au quinzième siècle, J.-C. Fæsi, qui publia en 1790 un *Essai sur la géographie et la statistique de la Suisse*; H. Heidegger, auteur d'un *Manuel pour les voyageurs en Suisse*.

Feer, Gaspard Hirzel, G. Horner, ont été de bons astronomes.

Plusieurs habitants de Zurich ont laissé des travaux historiques très-estimés. Le diacre Ratpert a écrit au neuvième siècle une *Histoire du couvent de Saint-Gall*. Félix Hæmmerlin a peint avec vigueur les vices du clergé au quinzième siècle. Gérold Edlibach a raconté l'histoire de Zurich à cette époque. *La chronique Suisse* de Stumpf a été longtemps la lecture favorite du peuple. Bullinger a aussi écrit une *Chronique helvétique* justement appréciée. J.-J. Hottinger a publié *L'histoire de l'Église*, pleine de recherches, et un écrivain du même nom a été un des continuateurs de Muller. J.-C. Füssli a écrit les annales de la Réformation. Salomon Hirzel, M. Usteri et H. Füssli ont fait des recherches approfondies sur l'histoire de la Confédération.

La poésie a été cultivée à Zurich dès le moyen âge. Parmi les plus célèbres troubadours de cette époque, on cite Conrad de Mure, Hartmann von der Aue et J. Hadloub. Dans des temps plus modernes, Bullinger, L. Meyer de Knonau, Lavater, Bodmer, Salomon

Gessner¹ et Tobler ont donné assez de réputation à la muse zuricoise pour que les poèmes de quelques-uns d'entre eux aient acquis une célébrité européenne. Gessner surtout a eu une très-grande vogue. Il avait conquis une véritable renommée par ses *Idylles*, qui parurent à une époque (1756) où un siècle blasé s'était pris de passion pour la vie des champs. Les poésies bucoliques de l'écrivain suisse se répandirent donc dans toute l'Europe, et contribuèrent peut-être plus à appeler l'attention sur sa ville natale que ne l'avaient fait les gigantesques travaux de son illustre homonyme. Conrad Gessner, le digne prédécesseur du grand Haller, médecin illustre, philologue éminent, naturaliste de premier ordre, penseur sublime, chrétien dévoué, travailleur d'une intrépidité héroïque. Aujourd'hui, qu'on apprécie mieux l'antiquité, personne ne s'aviserait de mettre les compositions trop factices de Gessner à côté des chefs-d'œuvre de Théocrite et de Virgile. Mais il n'en faudrait pas conclure que le populaire auteur de *La mort d'Abel* et du *Premier navigateur* n'ait pas eu quelques étincelles du feu sacré. Le touchant tableau qu'il trace de la bataille de Næfels prouve de quel charme naïf son pinceau habile aurait su revêtir les grandes scènes de l'histoire nationale, si au lieu de célébrer une Arcadie chimérique, il

¹ Voir sa vie dans L. MEISTER.

eût consenti à chanter les pères vaillants de la vieille Helvétie.

C'est surtout dans la critique et dans l'esthétique que Zurich a brillé du plus vif éclat. Jean-George Sulzer¹, auteur d'une *Théorie des beaux-arts*, fut appelé par Frédéric II à diriger la classe philosophique de l'Académie de Berlin. Un troisième J.-J. Hottinger, a publié un essai fort remarqué : *Comparaison entre les poètes allemands et ceux de la Grèce et de Rome*. On trouve une érudition de premier ordre dans l'ouvrage de J.-J. Horner : *Tableau de l'antiquité grecque*, et dans l'*Histoire de la peinture et de la sculpture en Grèce* de H. Meyer. Les ouvrages de J.-H. Meister donnent la plus haute idée de son goût et de ses connaissances.

Mais, comme je l'ai montré, c'est principalement par les écrits de Bodmer et de Breitinger, que l'école de Zurich exerça une immense influence. C'est par là qu'elle remporta en Allemagne une complète victoire sur des principes propres à enlever à la littérature germanique toute espèce d'originalité.

Parmi les musiciens brille d'abord le célèbre Nægeli. On ne pourrait, sans injustice, passer sous silence des compositeurs aussi habiles que Léo Juda, H. Goldschmid et Raphaël Egli. Zurich a produit aussi une multitude de peintres, tels que le poète Salomon Gess-

¹ Voir sa biographie dans L. MEISTER.

ner, Landolt, J.-H. Füssli, Freudweiler, Graf, D. Sulzer, Hitz, Aberli, L. Hess, Wüst, J. Meyer, J. Ulrich. La sculpture revendique le nom de Balthasar Keller, qui a rempli les jardins de Versailles et des Tuileries de ses chefs-d'œuvre, et l'architecture celui de Felder et de Rüzistorfer.

La superbe ville de Vienne, cette capitale absorbée par la vie des sens que lui assurent les Césars autrichiens, a-t-elle jamais vu naître cette multitude d'hommes distingués? Le despotisme n'abaisse pas seulement les caractères, il rend impossible l'essor des intelligences. Il devient un obstacle à tout sérieux développement scientifique et littéraire.

Les formes gracieuses de la plage devenaient de plus en plus distinctes et se paraient des nuances éclatantes du jour. La Forch et le Pfannestiel, qui avaient remplacé les coteaux du Zurichberg, plongeaient jusque dans les ondes étincelantes leurs champs de blé, dont les bords étaient garnis de fleurs vermeilles. Plus haut, les têtes richement parées des pommiers et des abricotiers se miraient dans le lac avec les gracieux festons de vignes qui retombaient mollement sur la terre humide. Les sapins vigoureux, confondus avec les érables et aux mélèzes, s'allongeaient comme un rideau sur les sommets arrondis. L'ombre s'étendait légèrement sur la chaîne de l'Albis, dont les vergers, les jardins, les prairies et les champs sont autant de retraites

délicieuses, où il semblerait qu'on ne vive que pour chanter et pour rêver avec bonheur. Ne dirait-on pas que des tribus entières, venues de toutes parts, se sont arrêtées sur ces bords enchantés? Les habitations humaines couvrent les deux rives. Des hameaux et des maisonnettes isolées se mêlent à des fabriques et à des fermes opulentes, et partout règnent le bien-être qui ennoblit la nature de l'homme; la paix, ce don suprême qui ne s'acquiert que par l'épreuve; l'abondance, fruit d'un travail incessant et général, qui contribue autant que la nature à parer ces beaux lieux. On irait demander l'hospitalité dans la plus modeste cabane qui brille au fond d'un fourré, aussi volontiers que dans les maisons de plaisance entourées de parcs et de grilles dorées.

Bientôt tout disparut comme un songe. Je roulais sur le Horgereck. C'est ainsi que l'image la plus belle s'évanouit insaisissable et rapide. Mon regard plongeait encore sur le lac azuré. Il était si calme et si riant! Ces rives sont la demeure qui conviendrait au repos d'une vie abreuvée de chagrin. L'île d'Ufenau, qui s'élève à quelque distance sur ces ondes transparentes, fut un élysée paisible pour l'âme fatiguée d'Ulrich de Hutten. Le redoutable adversaire de Rome, poursuivi par ses ennemis, dut à la bienveillance de Zwingli cet asile heureux où il termina sa carrière.

Au seizième siècle, un certain nombre de gentils-

hommes prirent parti contre les abus de la papauté avec une singulière énergie. Les relations qu'ils avaient avec les lettrés leur avaient appris à mépriser l'ignorance et la superstition. Ceux qui fréquentaient les universités, surtout l'université de Paris, trouvaient parmi les docteurs une grande opposition au despotisme monacal. — Parmi ces membres de la noblesse disposés à accueillir les idées nouvelles, aucun n'a laissé une mémoire plus célèbre qu'Ulrich de Hutten. Ses philippiques contre la papauté lui ont conquis le surnom glorieux de Démosthène allemand. C'était, dit un historien de ce temps, une âme grande et fière ¹. Il se distingua autant par ses écrits que par sa bravoure chevaleresque. Issu d'une antique famille de Franconie, il avait été envoyé dès l'âge de onze ans au couvent de Fulda. C'est là qu'il apprit à connaître les moines et à les mépriser. Son séjour au couvent fut loin de lui donner le goût de la vie monastique. Il en contracta une telle antipathie, qu'il s'enfuit à l'âge de seize ans, pour s'établir dans l'université de Cologne. Il s'y livra avec ardeur à l'étude des langues et de la poésie. En 1513, il assista comme simple soldat au siège de Padoue, et il vit Rome dans toute sa pompe et dans tous ses scandales. De retour en Allemagne, il composa un écrit piquant, intitulé *La Trinité romaine*.

¹ Animus ingens et ferox.

« Il y a, dit un voyageur, qui figure dans cet écrit, trois choses que l'on rapporte ordinairement de Rome : une mauvaise conscience, un estomac gâté et une bourse vide. Il y a trois choses que Rome ne croit pas : l'immortalité de l'âme, la résurrection des morts et l'enfer. Il y a trois choses dont Rome fait commerce : la grâce de Christ, les dignités ecclésiastiques et les femmes. »

La publication de cet écrit fut le commencement des tribulations de Hutten. Il dut aussitôt quitter la cour de l'archevêque de Mayence, chez lequel il se trouvait. Le célèbre Reuchlin était alors en querelle avec les dominicains. Il avait réuni contre eux les lettrés, les magistrats et les nobles opposés aux moines. A la tête de cette brillante armée, Ulrich de Hutten se distinguait par sa verve inépuisable. Il fit paraître la fameuse satire intitulée : *Lettres de quelques hommes obscurs*, à laquelle travailla un de ses amis de l'université, Crotus Robianus et plusieurs humanistes réunis dans le château de François de Sickingen. Cet ouvrage a les qualités et les défauts des pamphlets du seizième siècle. Il n'y faut pas chercher la finesse de Voltaire ou l'atticisme de Paul-Louis Courier. La force et la vérité n'y manquent pas ; mais les traits sont grossiers, appropriés au goût d'une époque dont les livres de Rabelais étaient les délices.

L'effet produit par ce pamphlet fut immense dans

toute l'Europe. Des moines, adversaires de Reuchlin, auteurs supposés de ces lettres, s'y entretiennent des affaires du temps, dans le latin barbare des couvents. Ils adressent à leur correspondant, Ortius Gratius, professeur à Cologne, les questions les plus vaines et les plus ridicules. On y trouve leur intolérable ignorance, leur scepticisme, leurs idées basses et superstitieuses, leur gloutonnerie, leur orgueil, leur zèle persécuteur. Ils racontent en même temps à leur ami plusieurs de leurs aventures grotesques, et les débauches des chefs de leur parti. Le ton tantôt niais et tantôt hypocrite de ces lettres en rend la lecture vraiment comique. Les moines furieux conjurèrent Léon X d'interdire par une bulle la propagation de ce livre. Mais le pape s'y refusa. Léon X était, comme on le sait, bienveillant pour les lettrés et pour les humanistes. Il ne voulut point condamner un ouvrage où l'ignorance des ordres religieux était si spirituellement bafouée. Il le laissa donc circuler librement. Ce fut un terrible échec pour le parti monacal. Manquer dans une telle circonstance même de l'appui de la papauté, c'était trop !

Ulrich de Hutten, privé de la protection de l'archevêque de Mayence, espéra obtenir celle de Charles-Quint, alors brouillé avec le pape. Il se rendait à Bruxelles, quand il apprit que le pontife avait demandé à l'empereur de le livrer, pieds et poings liés. Indigné, il quitta le Brabant, et se retira au château d'Eben-

burg. Là, François de Sickingen offrait un asile à tous ceux que persécutaient les ultramontains. Hutten y écrivit des lettres remarquables adressées à l'empereur et à plusieurs personnages puissants. Ces lettres mirent le comble à sa réputation. Elles sont animées d'un zèle patriotique pour l'émancipation de l'Allemagne, et d'une ardeur belliqueuse contre Rome. C'est là aussi qu'il fit ces ouvrages populaires qui répandirent parmi ses compatriotes l'antipathie de la tyrannie romaine¹. Plein d'ardeur pour la cause de la réformation, Ulrich de Hutten voulait décider la noblesse allemande à s'armer contre Rome. Il voyait déjà ses fiers bataillons campés sous les murs de la ville éternelle, dictant des lois au pouvoir qui, depuis si longtemps, pesait sur l'univers chrétien. Entièrement absorbé par la lutte courageuse qu'il avait entreprise, il oubliait jusqu'à ses plus chers intérêts. Quoiqu'il fût l'ainé de la famille, il céda à ses frères les biens de sa maison. Il les pria de ne point lui envoyer d'argent, de ne pas même lui écrire, afin de ne pas les exposer avec lui aux rancunes sacerdotales.

Après la chute de Landstein, où périt Sickingen avec les chevaliers qui avaient embrassé sa cause, Hutten désespéra de voir réaliser les rêves qui l'avaient bercé jusque-là. En vain il avait compté les voir triompher

¹ Les œuvres de Hutten ont été publiées à Berlin par Munchen, en 5 vol. in-8; 1822-1825.

avec l'appui de la noblesse. Dès lors il ne demanda plus qu'un peu de calme et de silence. Il essaya de les trouver à Bâle auprès d'Erasmus, qui avait été longtemps son ami. Le prudent humaniste se garda bien d'ouvrir sa maison à un homme pauvre et malade, poursuivi par le pape, mis au ban de l'empire par Charles-Quint, et décidé à ne ménager personne. Il refusa même de le voir, et le magistrat de la ville obligea le célèbre adversaire des moines à s'éloigner sans délai. Réfugié à Mulhouse, Hutten écrivit contre Erasmus une brochure violente. Erasmus répondit avec son esprit ordinaire. Mais l'esprit suffit-il pour faire oublier à la postérité une conduite aussi lâche que la sienne ?

Zwingli était plus résolu. Aucune puissance au monde ne l'aurait empêché d'accomplir un devoir. Il reçut Hutten avec les égards dus aux talents, à l'infortune et à l'intrépidité. Bientôt les cabales de la ville décidèrent Hutten à se retirer dans l'île d'Ufenau. Il partit avec une lettre de recommandation de Zwingli pour le pasteur Schnepf. Cet ecclésiastique obscur et sans protecteurs se montra plus courageux qu'Erasmus, le favori des rois. Habile dans la médecine, il put donner à l'illustre proscrit les soins les plus touchants. Le spectacle de la belle nature qu'il avait sous les yeux, les rives charmantes du lac calmèrent sans doute l'âme d'Ulrich de Hutten, fatiguée de tant de luttes et de souffrances. Il mourut dans une telle pauvreté à la

fin d'août 1523, qu'il ne laissa absolument rien, excepté cette plume qui l'a immortalisé.

Zwingli, qui nous apprend ces détails, put songer alors au sort qui attend les réformateurs. N'entrevit-il pas la destinée qui lui était réservée sur le champ de Cappel, où son corps devait être déchiré en morceaux et sa cendre mêlée à celle de vils animaux ? Du moins on ne disputa pas au célèbre ami de François de Sickingen, au populaire écrivain qui avait fait trembler le pape et l'empereur, un modeste tombeau sur la terre de la liberté.

Un poète d'Aarau, M. Frölich, a compris tout ce qu'il y avait de dramatique dans la vie que nous venons de raconter¹. Elle lui a inspiré un poème en dix-sept chants, *Ulrich von Hutten*. L'auteur avait déjà chanté Zwingli dans une composition où la poésie se mêle à l'histoire. Hutten offrait un sujet plus varié que le réformateur de Zurich. Poète, artiste, chevalier, averse d'indépendance et d'aventures, aujourd'hui à Vienne, demain à Cologne, allant du Rhin au Tibre, des Alpes à la Baltique, en rapports plus ou moins intimes avec les hommes illustres de son époque, son existence est une véritable épopée.

¹ M. MERLE D'AUBIGNÉ a esquissé la vie de Hutten dans sa belle *Histoire de la réformation*; mais elle a été l'objet d'un travail approfondi dû à M. CHAUFFOUR-KESTNER, *Études sur les réformateurs*— Ulrich de Hutten.

XXI

Au loin étincelaient les sommets du Sentis, du Speer et du Kurfirsten. Je descendais dans la vallée de la Sihl, quand deux colosses, le Righi et le Pilate se dressèrent devant mes yeux. Les champs étaient émaillés de fleurs; la végétation la plus riche resplendissait de toutes parts. Les sapins s'élevaient comme les colonnes d'un temple fantastique, et à leurs pieds grandissaient les frênes entourés de haut en bas de lierre, dont la verdure s'unissait à celle des rameaux flexibles.— Pareils à des sylphes lumineux, les lépidoptères d'or et d'azur parcouraient l'espace, et s'arrêtaient sur les plus belles corolles. La demoiselle azurée fuyait et revenait, en balançant avec coquetterie sa taille élancée. A côté d'elle volaient le diurne à collier, le papillon de l'orme, le mégadactyle doré. Le phicomène et le manto se cachaient dans les broussailles. Cependant l'hespérie sylvaine, aux ailes d'un blanc fauve et au corsage de deuil, s'avancait seule jusqu'au cimetière bizarre de Lindenthal. C'est un cimetière catholique. Il y avait peu de fleurs, beaucoup de do-

rures et d'étranges inscriptions. Le papillon voltigea alentour et se posa sur un de ces ornements de clinquant qui décoraient l'asile de la mort. Je crus un instant, comme les anciens, que c'était une âme qui venait contempler sa dépouille mortelle. Et lorsque l'insecte s'envola sur un enfant ailé qui tenait une torche au-dessus d'une de ces tombes, l'illusion fut complète.

A travers les riants vergers, les villages pittoresquement groupés sur les flancs des rochers, les arbres fruitiers penchés au-dessus des blanches cascades, j'arrivai au pied du Zugerberg, où l'antique cité de Zug repose au bord de son lac. Des pêcheurs tendaient leurs filets au soleil. D'autres voguaient sur l'onde paisible. Au sud, le Righi, roi de la contrée, domine les cimes virginales du Mönch, de l'Eiger et de la Jungfrau, voilées d'une gaze d'or. Les clochers des églises ogivales étincellent dans les flots au-dessus des maisons gracieuses bâties auprès des anciens quartiers ravagés par l'incendie ou par des éboulements. Des jardins et de jolies fontaines animent les vieux édifices du quinzième siècle. Cette ville, aux fondateurs inconnus, n'a conservé les vestiges que d'une seule époque. Les toits des maisons entassées surplombent les rues, plongées dans un silence complet. Des bergers gravissent le Zugerberg, où les chèvres vont brouter le cytise à peine fleuri.

Les montagnards de cette contrée sont des cœurs vaillants, au courage intrépide, au bras de fer.—Combien de glorieuses batailles occupent les récits du soir, lorsqu'ils se réunissent autour du foyer ! La pensée de leurs luttes pour l'indépendance, l'exemple de leurs libertés démocratiques étaient sans cesse devant les yeux des habitants des campagnes, dans les autres cantons. Zug a ainsi puissamment contribué à l'insurrection du dix-septième siècle, insurrection qui commença dans l'Entlibuch, et dont les suites déplorables occupèrent si sérieusement la Diète de 1693. Cette Diète mémorable se tint précisément à Zug le 20 novembre, et on y essaya enfin de mettre un frein à la tyrannie des baillis. Mais on ne put empêcher les inconvénients du régime oligarchique, dont les excès finirent par amener la ruine de l'ancienne Confédération.

Nous avons dit comment les développements du principe aristocratique et du service mercenaire changèrent profondément l'esprit qui animait la Suisse. Zwingli vit avec sa pénétration singulière la cause véritable des maux de la patrie. Il comprit admirablement qu'une réforme sociale devait être la conséquence de la réforme religieuse. Malheureusement une mort prématurée empêcha ce grand homme de réaliser ses vastes desseins. Les abus que la réformation n'avait pas détruits causèrent les soulèvements populaires du dix-septième et du dix-huitième siècle. Ces abus n'é-

taient véritablement pas de nature à être tolérés éternellement. Un millier de maisons patriciennes, les bourgeois de trois cantons et quelques peuplades des Alpes gouvernaient alors sans contrôle les 150 bailliages formés par les treize États confédérés, et les vingt bailliages que ceux-ci possédaient en commun. La surveillance de la Diète fédérale était purement nominale. Durant trois longs siècles, ces diètes ne produisirent pas une loi, pas une œuvre utile. Elles semblaient avoir perdu tout sentiment des destinées de la Suisse pour laquelle tant de héros avaient versé le plus pur de leur sang. Elles permettaient aux familles dominantes d'administrer arbitrairement les affaires du pays. Les bailliages étaient ordinairement tirés au sort, et les baillis, choisis d'une manière qui présentait si peu de garanties, se montraient généralement orgueilleux et avides. Ils punissaient les fautes les plus légères d'une manière rigoureuse. Les prisons, qui étaient alors de vrais cloaques, s'ouvraient pour tous ceux qui essayaient la moindre opposition. Les plaintes étaient, du reste, facilement étouffées, car toute publicité était sévèrement interdite, et les tyrans les plus odieux trouvaient dans les conseils et dans les tribunaux des parents décidés à les protéger envers et contre tous. Les sous-baillis, les greffiers et jusqu'aux huissiers, tous se croyaient, en qualité de bourgeois, le droit de vexer impunément les paysans, dont la condition de-

venait aussi dure que dans les États monarchiques. On aurait pu penser que tout était organisé pour leur interdire le commerce, l'industrie et les hautes études. Les péages étaient multipliés, et l'on ne faisait rien pour améliorer les voies de communication, qui étaient impraticables avant 1740. Ce n'était pas assez. On défendait l'exportation d'un canton à l'autre des denrées les plus nécessaires. Afin de rendre plus infranchissables encore les barrières qui séparaient les États confédérés, on avait adopté pour chacun un système particulier de monnaies, de poids et de mesures.

L'esprit libéral de l'Évangile était donc profondément oublié par les gouvernements de la Suisse. « Tantôt, dans le cours des choses humaines, dit un écrivain conservateur, la religion et la liberté se montrent se donnant la main, c'est alors que de beaux jours se lèvent pour la terre. Tantôt on les voit marcher séparées : la majesté de l'une ne rejaillit plus sur le front de l'autre, la gloire de celle-ci ne relève plus la paix de celle-là ; il en était ainsi dans le dix-septième siècle de l'ère chrétienne. Toutes deux avaient, en se séparant ; perdu leurs droits à l'amour des peuples ; les rois dans les monarchies, quelques hommes dans les républiques, s'étaient attribué l'empire que naguère elles possédaient ¹. »

¹ Louis VULLIEMIN, *Histoire de la Confédération Suisse*, livre XII, chap. 1^{er}.

La liberté dont les Waldstettes jouissaient dans leur patrie rappelait sans cesse aux paysans des autres Etats de la Confédération leurs antiques franchises. Sans doute les cantons primitifs s'étaient, depuis la réforme, complètement asservis aux vues du clergé ultramontain, mais le peuple de Schwytz, d'Uri et d'Unterwald n'avait cependant jamais subi, depuis l'époque des libérateurs, aucune domination aristocratique. Il n'était soumis qu'aux lois qu'il se donnait, il ne payait que les impôts qu'il votait lui-même. « Pourquoi, se disaient les campagnards, serions-nous moins libres que les hommes des Waldstettes? Nos pères n'ont-ils pas, comme les leurs, combattu à Sempach, à Saint-Jacques et à Grandson? » Dans tous les Cantons, on n'entendait parler que de droit confisqués, de chartes tronquées ou soustraites par les gouvernements. « Le dernier des Suisses, dit très-bien M. Louis Vulliemin, avait le sentiment d'appartenir à un peuple roi¹. » — « Nous sommes de libres Confédérés, disaient-ils, et ne devons pas être traités comme les sujets des princes. » De pareilles convictions ne promettaient pas au patriciat une domination paisible. Aussi, dès la fin du quinzième siècle, voyons-nous commencer la lutte du peuple contre les privilèges de la classe qui l'opprimait. Au soulèvement de Waldmann, en 1489, suc-

¹ Louis VULLIEMIN, *Histoire de la Confédération Suisse*, livre XII, chap. 1^{er}.

cédèrent les insurrections de 1513 et de 1531 ; à celles-ci la révolte des paysans de Lucerne en 1570, des Balois en 1591, des Bernois et des Zuricois pendant la guerre de Trente ans. Après cette guerre, de nouvelles causes augmentèrent l'irritation populaire et préparèrent une levée de boucliers des paysans contre « leurs hauts, révévés et honorés seigneurs. » Les mêmes fautes produisent partout les mêmes résultats. L'histoire de l'Europe entière constate l'égoïsme de ces gouvernements aristocratiques, dont quelques écrivains, surtout parmi les catholiques, parlent avec des regrets véritablement étranges. Partout les grands exploitaient les masses au profit de leurs intérêts et de leurs passions, et punissaient ensuite d'une manière atroce les insurrections provoquées par leur rigueur. « Cour, parlements, bourgeoisie, ne s'accordaient que pour écraser les pauvres taillables, qu'ils nommaient les « Nu-pieds. » Le désespoir ayant conduit en Guyenne ces malheureux à prendre les armes, le sabre des gentilshommes en tailla huit mille en pièces. » Ainsi s'exprime un docte écrivain qu'on n'accusera pas d'être esclave des idées révolutionnaires¹. En Suisse, si la conduite des paysans ne fut pas irréprochable, « les gouvernements cantonaux, dit un des meilleurs historiens de la nation

¹ Louis VULLIEMIN, *Histoire de la Confédération Suisse*, livre XII, chap. 1^{er}.

suisse, se montrèrent d'autant plus cruels dans leur triomphe qu'ils avaient été lâches dans le péril¹. »

Lorsqu'au mois d'août 1652, Berne défendit dans son canton la petite monnaie des autres Etats de l'Helvétie, et réduisit la valeur de son propre billon, un mécontentement général éclata parmi le peuple, car celui qui croyait posséder dix batz² n'en avait plus que cinq. Une ordonnance qui, à Lucerne, diminuait aussi la valeur du billon, produisit une grande irritation, surtout parmi les belliqueux paysans de l'Entlibuch. Dans les cantons de Berne et de Lucerne on entendait partout retentir des plaintes amères : « Que sert, se disaient les campagnards, que sert aux Confédérés d'avoir aboli l'ancienne servitude s'ils s'en laissent imposer une nouvelle ? Péages, droits de route, millième denier, ces impôts sont-ils supportables pour un peuple libre ? Que vous en semble ? Le droit d'une couronne sur chaque pièce de bétail destinée à l'exportation se prélève-t-il sur l'étranger, qui réduit d'autant le prix qu'il offre de nos vaches et de nos chevaux ? On commence par ordonner une taxe pour un certain temps, pour un cas particulier, puis elle devient permanente. N'est-ce donc pas assez que la seigneurie se soit arrogé le monopole du sel et celui de la pou-

¹ Alexandre DAGUET, *Histoire de la nation suisse*, II^e partie, chap. XIV.

² Un batz valait 13 centimes.

dre? Elle allègue le besoin de défendre vos frontières; mais pourquoi payer de vos bourses après avoir payé de vos personnes? Encore si ce service vous promettait quelque gloire! Encore si de retour dans vos foyers, après avoir défendu vos seigneurs, vous étiez gouvernés par eux équitablement! Mais quelle est la contrée qui ne gémissent sous la sévérité des baillis? Leur orgueil s'est encore accru depuis que notre indépendance a été reconnue en Westphalie¹. Tous les jours ce sont des peines corporelles ou des amendes arbitraires. Elevons-nous la voix jusqu'à la capitale, c'est pour être tancés avec rigueur. Qu'est devenue cette justice tant vantée des anciens Confédérés? Berne, il est vrai, craignant les suites de la tyrannie de ses préfets, en a fait le sujet d'une enquête; elle a rendu de belles ordonnances, mais qui ne sont point exécutées. Nos supérieurs nous tendent des pièges pour nous faire tomber dans des fautes qui les enrichissent. Quand le compte du bailli se trouve réglé, reste encore celui de la baillive. Ils se font chaque jour de nouvelles créances du produit des amendes qu'ils lèvent sur nous. Vous n'ignorez pas le trait de ce préfet qui a mis un mort à l'amende, afin, disait-il, que dans son tombeau le défunt pût dormir en paix. On ne rencontre sur les chemins que des procureurs courant dé-

¹ Par le traité de Westphalie.

pouiller le pauvre de sa dernière ressource. Bientôt ce bon pays de Suisse sera plus esclave et plus appauvri que ne le sont les terres sujettes des rois. Nos magistrats ne savent que nous enlever nos titres, et que nous dépouiller de nos libertés les unes après les autres. Nous doutons cependant qu'ils y réussissent comme ils s'en flattent. Voici plusieurs années que des prodiges manifestent la colère de Dieu. Des hommes vêtus de blanc se sont montrés dans le ciel : un jeûne a été ordonné à cette occasion. L'Aar a emporté les ponts et renversé la grande écluse à Berne. En plus d'un lieu la terre a tremblé. A Zurich, le feu du ciel est tombé sur la tour des poudres. Et cette comète à longue barbe, qui se promène pâle, tremblante, qu'annoncerait-elle sinon les châtimens de Dieu prêts à se répandre sur nos oppresseurs ? Croyez que la fin de leur règne approche. Nous alors, pourquoi ne deviendrions-nous pas libres comme les peuples des petits cantons ? Ce mot « retour à la liberté » ne plait-il pas à vos oreilles ¹ ? »

Ces discours agissaient fortement sur la multitude. Ils étaient avidement accueillis non-seulement par ceux qui se préoccupaient uniquement du désir de reconquérir leurs droits, mais par ces hommes qui at-

¹ Ce discours est entièrement tiré des monuments contemporains. — Voyez pour les sources Louis VULLIEMIN, *Histoire de la Confédération Suisse* (continuation de J. de Muller), livre XII, chap. I^{er}.

tendent avec impatience toute espèce de changement politique, afin d'en tirer quelque profit pour leur fortune ou pour leur ambition. D'ailleurs, la mauvaise éducation que l'aristocratie faisait donner aux paysans ne les avait guère disposés à travailler à leur émancipation avec une énergie patiente et modérée. « Ces hordés soulevées, dit un historien dont les sympathies pour la cause populaire ne sauraient être contestées, n'entreprirent la grande œuvre de leur affranchissement ni avec la loyauté pieuse et l'union ferme des anciens libérateurs des Waldstettes, ni avec la prudence et la force réfléchies qu'avaient autrefois employées les villes¹. »

Nous avons dit que les paysans de l'Entlibuch se montrèrent les plus indignés de l'arrêté qui réduisait la valeur du billon. Il n'est pas en Suisse de terre plus jalouse de ses libertés que la longue et fertile vallée baignée par l'Emme lucernoise². Les hommes de cette contrée ont une fierté naturelle et une énergie entretenue par leurs habitudes belliqueuses. L'Entlibuch avait conservé ces exercices gymnastiques que l'ancienne Grèce affectionnait tant³, et qui lui préparaient les

¹ Henri ZSCHOKKE, *Histoire de la nation suisse*, chap. XLII.

² La vallée arrosée par l'Emme bernoise est plus fertile et porte le nom d'Emmenthal.

³ Ils ont encore lieu aujourd'hui le 29 juin, le 29 septembre et le premier dimanche d'octobre à Scüpfheim, le deuxième et le der-

guerriers héroïques de Marathon, des Thermopyles, de Salamine et de Platée. Les conditions auxquelles l'Entlibuch s'était donné à Lucerne lui assuraient une indépendance presque complète. La vallée avait son sceau, nommait son capitaine général, ses bannerets et ses quarante juges. Aussi, quand le gouvernement de Lucerne eut soumis la pêche et la chasse à des patentes, quand il eut obligé les artisans à aller faire leur apprentissage à la ville, quand il eut établi des impôts¹ et rendu ses ordonnances sur les monnaies, l'Entlibuch se décida-t-il à envoyer à Lucerne des délégués chargés de ses réclamations. Une commission fut nommée pour écouter leurs doléances, sans parvenir à les satisfaire.

De Lucerne, le mouvement gagna le pays de Berne. Encouragés par les progrès de l'agitation, les paysans lucernois bloquèrent la capitale de leur canton, qui fut obligée d'implorer le secours des Waldstettes. Au premier bruit de la sédition, la Diète réunie à Baden lança contre les campagnards un manifeste menaçant. L'impression produite par ce manifeste et quelques concessions triomphèrent cette fois de leurs intentions belliqueuses.

Mais le calme ne fut pas long. L'insurrection releva

nier dimanche d'août, et le dimanche qui suit le 21 septembre, à Enneteck.

¹ Le nom même en était autrefois inconnu dans l'Entlibuch.

la tête dans le canton de Lucerne, et s'étendit avec rapidité sur le territoire des Etats de Berne, de Soleure et de Bâle. Des réunions imposantes, qui eurent lieu à Soumiswald et à Huttwyl, donnèrent aux paysans une grande confiance dans leurs forces. Des hommes énergiques dirigeaient leurs mouvements. On remarquait parmi eux le Lucernois Schybi et Leuenberg de l'Emmenthal. Le premier, vieux soldat, déployait une activité et une vigueur exceptionnelles. S'il avait été chef de la révolte, elle eût peut-être réussi, mais Leuenberg, qui était le dictateur des insurgés, perdit beaucoup de temps en vaines parades. Quand il traversait les villages le sabre au côté et couvert de son grand manteau rouge, don des paysans lucernois, on accourait en foule sur son passage, et l'on saluait tête nue « le chef de la grande Confédération. » Une escorte de volontaires veillait nuit et jour à sa sûreté. Jamais, à en croire les campagnards, éloquence n'avait été égale à la sienne. Le pasteur dans la chaire était moins écouté; « car on contredit quelquefois les pasteurs quand ils exhortent à la paix, tandis qu'il n'est pas d'exemple qu'on ne lui ait obéi sur-le-champ. »

La Diète profita des lenteurs impardonnables de Leuenberg pour combiner ses moyens de défense. Berne rassembla ses milices du pays de Vaud, restées étrangères par la langue à la cause des paysans de la Suisse allemande. Sigismond d'Erlach fut nommé gé-

néral des troupes bernoises. Le colonel Zweger avait sous ses ordres environ 5000 hommes des cantons catholiques, et le général zuricois Werdmuller commandait le reste des forces de la Confédération, environ 8000 hommes. Les insurgés avaient en vain compté sur la sympathie des Waldstettes. Ceux-ci combattirent des Suisses qui réclamaient les droits dont jouissaient les cantons primitifs. Mais ces cantons avaient des *sujets* ; ils étaient romains, et ils se montrèrent constamment, depuis la réforme, disposés à servir le parti aristocratique. Leurs soldats furent envoyés en garnison à Lucerne.

La lutte s'engagea dans des conditions où le succès des troupes des villes était à peu près assuré. Les paysans n'avaient ni discipline, ni artillerie, ni assez d'autres armes, ni chefs expérimentés. Aussi furent-ils partout battus, d'abord par l'armée zuricoise de Werdmuller à Wohlenschwyl, et ensuite par S. d'Erlach à Herzogenbuchsee, où les campagnards se défendirent avec tout l'héroïsme du désespoir.

On oublie facilement les fautes des paysans quand on songe aux vengeances atroces exercées par l'aristocratie des cantons. Dès que les généraux de la Diète eurent opéré leur jonction, ils formèrent deux conseils de guerre pour juger les insurgés. Les gouvernements cantonaux sévirent de leur côté avec une rigueur qu'on ne saurait trop sévèrement qualifier. Les paysans qui

avaient pris une part un peu importante à l'insurrection, furent décapités, pendus, écartelés. On envoya aux galères ceux envers lesquels on voulut user d'*indulgence*, ou on leur coupa la langue et les oreilles¹. Schybi fut décapité à Sursee, après qu'on l'eut soumis à des tortures dont la seule pensée épouvante l'imagination. Le juge Pfyffer, voyant qu'il supportait tous les tourments avec un courage sans égal, le déclara « ensorcelé ! » L'exécution de Leuenberg eut lieu à Berne. — Le « roi des gueux » fit son entrée dans la ville ayant une épée de bois et une écharpe de paille. Les uns l'accablaient de malédictions, et les autres avaient peine à dissimuler leur pitié sympathique. On lui trancha la tête, et son corps écartelé fut exposé sur les quatre grands chemins du canton. Ainsi finit, dit l'historien de *Chillon* et du *Doyen Bridel*, un homme qui, tandis qu'il avait 40,000 hommes sous ses ordres, n'avait pas fait tomber sous le fer une seule tête. Il avait cru, par le seul aspect de la force populaire, pou-

¹ • *Exterminez-les. — N'observez rien de ce qui leur a été promis. — Interdisez leurs chants, comme ne pouvant porter que de mauvaises pensées à leurs descendants.* » (*Deutsche Missiven.*) — Voici un fragment de ces chants :

Frœlich will ich singen
Am Gnaden Herrn J.-C.
Zu lib dem frommen Thellen springen
Der vorlängst gestorben ist.

Je chanterai gaiment au soleil de J.-C. et m'élancerai dans la carrière pour l'amour de Tell, mort, hélas ! depuis longtemps.

voir contraindre les conseils à rétablir les vieilles franchises dans un temps où les gouvernements régnaient sans la liberté¹. »

Nous avons signalé la conduite étrange des petits cantons dans la guerre des paysans. Leur gouvernement, quoique démocratique, n'était pas au fond plus libéral que celui de Berne ou de Bâle. Toute liberté de conscience leur était odieuse, et ils gouvernaient leurs sujets avec autant de dureté que les cantons aristocratiques. Telle était alors la décadence de l'ancien esprit helvétique. On aimait la liberté pour soi, on n'en voulait pas pour les autres. Combien on était loin des temps glorieux où les libérateurs montraient autant d'amour de la justice que de zèle pour l'indépendance! Nous venons d'assister à une lutte des paysans contre les villes inspirée par le désir qu'avaient les campagnards de reconquérir leurs anciens droits, nous allons voir maintenant d'autres paysans combattre les cités en haine de la liberté religieuse.

La réforme avait pénétré dans le village d'Arth, situé au pied du Righi, à l'époque où Zwingli la prêchait au couvent d'Einsiedeln. Depuis ce temps, plusieurs familles, entre autres les Hospital ou d'Ospenthal étaient restées attachées à la foi évangélique. Quelques-uns de leurs membres avaient été sévèrement

¹ Louis VULLIEMIN, *Histoire de la Confédération Suisse* (cont. de J. de Muller), livre XII, chap. 1^{er}.

châtiés pour avoir dit que les Grisons agissaient en bons chrétiens en respectant la liberté de conscience. Les protestants se réunissaient pour prier dans une maison isolée nommée le Humelhof, et y recevaient la visite de pasteurs zuricois déguisés. Les gens de Zurich les nommaient Nicodémites, à cause des précautions qu'ils prenaient pour se préserver de persécutions que le caractère des paysans catholiques rendait véritablement redoutables. Cependant les capucins, fort habiles comme tous les moines à faire la chasse aux *hérétiques*, ne tardèrent pas à apprendre ce qui se passait. Dans une réunion composée de ces religieux et de curés du pays de Schwytz, on décida qu'on invoquerait « le bras séculier » contre les dissidents. Des parents coururent avertir les accusés. « Prévenez le danger, leur dirent-ils, et la *honte* de nos familles. Courez vous agenouiller avec larmes devant la croix la plus prochaine. Confessez-vous. Portez aux pères de la crème ; mieux vaut un capucin pour ami que dix membres du conseil. » Il paraît que tous les suspects n'étaient pas persuadés de la mansuétude des « *bons pères*, » car sept chefs de famille s'enfuirent à Zurich avec leurs femmes et leurs enfants. L'événement prouva la sagesse de leur conduite. Zurich couvrit les réfugiés de sa protection, et envoya des députés à Schwytz, afin que ce canton autorisât les fugitifs à vendre leurs biens et à s'établir ailleurs, comme cela était permis

par le droit fédéral. Cette demande excessivement modérée fut repoussée avec colère : « Ces hommes pour qui vous parlez, répondirent les gens de Schwytz, ne sont pas de francs Confédérés, mais des criminels dont les biens sont échus à la justice. Maîtres chez nous, nous ne devons compte qu'à Dieu ¹ de ce qu'il nous plaît de faire. »

Schwytz n'avait pas attendu cette déclaration orgueilleuse pour agir. Le lendemain de la fuite des protestants à Zurich, le village d'Arth fut occupé par les troupes cantonales, et ceux des Nicodémistes qui avaient eu l'imprudence de rester furent conduits garrottés au chef-lieu. Parmi les prisonniers on remarquait Barbe d'Ospenthal, veuve âgée et riche qui, semblable à la pieuse Tabitha, s'était fait chérir par sa bienfaisance dans tout le pays. En allant en prison, elle rencontra une troupe d'enfants qui, à la vue de celle que tous considéraient comme une mère, se mirent à fondre en larmes : « Ne craignez rien, mes chers enfants, leur dit cette femme, qui était digne par sa charité et son courage de la primitive Église, le chemin que je suis est celui du ciel ². » Dix-sept personnes furent mises à la torture. Lorsqu'on engagea Martin d'Ospenthal à confesser la vraie foi, il répondit qu'il le faisait dans les tourments comme il l'avait fait toute sa vie. Quatre vieil-

¹ C'est-à-dire aux prêtres.

² Le curé FASSBIND, *Histoire de Schwytz*.

lards, S. Kœrner, père de sept enfants, Séb. Kennel, Melchior et Barbe¹ d'Ospenthal ne montrèrent pas moins de fermeté. Messieurs de Schwytz, instrument aveugle des vengeances atroces du clergé romain, les envoyèrent à la mort. D'autres, moins compromis, furent torturés et livrés à l'inquisition de Milan. Un homme d'un cœur droit, Amweg, boulanger à Schwytz, inspiré par un sentiment vraiment chrétien, eut la généreuse imprudence de dire : « Qu'est-ce que la liberté, si les consciences ne sont franches ? » On le fit égorger en secret ; car on craignait que tout sentiment de justice ne fût pas encore étouffé par l'influence des moines et du clergé.

Après ces horreurs la guerre était inévitable. Mais Zurich et Berne n'étaient guère en état de la soutenir avec avantage. Leur organisation militaire était très-inférieure à celle des belliqueux cantons primitifs. Le gouvernement aristocratique de Berne, inquiet des dispositions de ses sujets, avait négligé les exercices. Il avait réduit le nombre des hallebardiers sans les remplacer par de bons tireurs. D'ailleurs, les officiers, habitués aux bacchanales de la guerre de Trente ans, ne montraient ni activité ni vigilance. Amis de la table, le jeu et le vin les occupaient plus que la discipline. Le service mercenaire avait tellement trans-

¹ Ou Barbara.

formé les mœurs que les deux partis firent assaut de brutalité, de rapines et de profanations. La folle confiance du général zuricois, Rodolphe Werdmuller ¹, et de Sigismond d'Erlach, qui commandait les troupes de Berne, prépara la victoire des petits cantons.

R. Werdmuller, très-jeune encore, avait été à Genève « le roi de l'arquebuse. » Il s'était illustré par sa valeur sous les drapeaux de Venise, de l'empereur et de la France. Le roi Très-Christien lui avait même donné le titre de lieutenant-général et l'ordre de Saint-Michel. Mais cet intrépide soldat s'était démoralisé dans cette vie licencieuse. « Il savait surtout voler les églises, enlever le bétail et s'enrichir. » Il se riait de l'Évangile comme de l'honneur. On croyait qu'il avait fait un pacte avec le diable. On l'avait vu sur une gondole fendre les eaux du lac de Zurich avec une rapidité surnaturelle ². Un tel homme n'était guère propre à réveiller l'enthousiasme religieux nécessaire dans une guerre de ce genre. Aussi échoua-t-il dès le commencement de la campagne dans ses attaques contre Rapperschwyl ³. Les gens de Rapperschwyl jouant

¹ Le frère de celui qui avait commandé dans la guerre des paysans.

² Cette croyance aux connaissances magiques de Werdmuller s'est maintenue longtemps. (Voy. *Helvet. Calender*, 1796, 50—65.)

³ Ville située dans une charmante position sur le lac de Zurich. Le catholicisme y domine. Elle formait autrefois une petite république et fait maintenant partie du canton de Saint-Gall.

sur le nom du général de Zurich, chantaient du haut de leurs murailles : « Rapperschwyl, la pudique beauté, n'a pas perdu sa couronne. La sainte Vierge a prié Dieu de la garder pure et d'âme et de corps ; aussi se rit-elle du *verd meunier* qui la courtise. Va, va, meunier, chercher épouse ailleurs ; tu n'auras de la noble dame que des rires. Crois-nous, épouse ta pareille et reste avec ta meunière. » Les Zuricois furent forcés d'écouter ces injures sans pouvoir prendre la place.

Les Bernois ne furent pas plus heureux. Ils avaient jeté 12,000 hommes dans l'Argovie. Sigismond d'Erlach, qui les commandait, fort de sa supériorité numérique, laissait ses soldats livrés au vin et au libertinage dans le camp de Villmergen. L'armée catholique se formait autour du couvent célèbre de Muri en se préparant à combattre les Bernois « ensorcelés. » Les prêtres bénirent l'une après l'autre les armes de leurs soldats, afin de les mettre en état de triompher des maléfices. Ils les engageaient à charger en disant : « Verbum caro ¹, » ajoutant que c'était de toutes les paroles « la plus sainte. » On distribua des balles bénites et des billets composés par les capucins contre les enchantements du diable « père de tous les hérétiques. »—Instruits de l'insouciance des officiers bernois, les catholiques surprirent l'armée protestante et

¹ Le Verbe fait chair.

l'attaquèrent en invoquant la Vierge. En ce moment, la mère de Dieu se montra dans le ciel, avec un manteau d'azur, éblouissant comme l'éclair. Les Vaudois, malgré cette apparition, se défendirent vigoureusement. Les Argoviens ne cédèrent que lorsqu'ils manquèrent de plomb. Mais enfin la Vierge triompha, grâce aux mauvaises dispositions du général d'Erlach et à l'inaction d'une partie des troupes bernoises. Le même jour, Werdmuller perdait 1800 hommes sous les murs de Rapperschwyl, dont il fut obligé de lever le siège. La paix, qui fut conclue à Bâle (26 février 1656), donna gain de cause aux paysans de Schwytz.

En même temps que le catholicisme triomphait dans la Confédération, le principe aristocratique se développait avec une rapidité singulière. Des distinctions étranges dans une république s'établirent dans plusieurs villes. Le nom de *dames*, interdit aux simples bourgeois, fut réservé aux femmes des conseillers. La justice était tellement vénale, qu'un bailli pouvait en six ans se faire 30,000 écus de rente et se libérer de toutes les dettes qu'il avait contractées pour l'achat de sa préfecture; car les charges se vendaient comme la justice. Tel était ce « bon vieux temps » que certains écrivains ont embelli des traits flatteurs de la poésie!

Les gouvernements de Genève et de Bâle se distinguaient par les excès de leur oligarchie. Quelques

familles s'y partageaient tous les emplois. Pour maintenir ces privilèges excessifs, il fallut recourir au bourreau. Le président des députés bâlois, Fatio, fut exécuté le 18 décembre 1691. Le plus influent des démocrates genevois¹ fut tué à coups d'arquebuse dans la cour de la prison (6 septembre 1707). Les chefs de l'aristocratie, à l'exemple de Louis XIV, que les évêques français transformaient en demi-dieu, s'affublèrent d'immenses perruques pour se rendre plus respectables. Ils disaient avec Cicéron : « Le pouvoir dans une république ne doit jamais être confié à la multitude². » Un noble historien a dit avec raison, en parlant de cette triste époque où des milliers de Confédérés émigraient à l'étranger, « la Suisse n'était plus pour ses fils ce qu'elle avait été³. » — « La ruine, dit aussi l'éloquent Zschokke, fondit sur ce malheureux pays. On s'avalissait devant les étrangers pour s'enorgueillir devant ses concitoyens ; on préférait son canton à la Suisse, sa famille à son canton ; on était petit dans les grandes choses, et dans les petites on affectait de la grandeur ; on recherchait les emplois par intérêt, on les mettait à l'enchère, on les donnait en dot ; les Suisses s'appelaient un peuple libre, mais la

¹ Nommé aussi Fatio.

² Un des juges de Fatio de Bâle lui disait : « Vox populi, vox diaboli. »

³ L. VULLIEMIN, *Histoire de la Confédération*.

plupart étaient des sujets misérables, dont la condition ne valait pas celle des sujets des rois ; les seigneurs ne dédaignaient ni la violence ni l'astuce pour éteindre peu à peu les faibles droits qui restaient encore au peuple, et pour reculer les limites de leur propre domination¹. »

Les Toggenbourgeois en firent la cruelle expérience. L'abbé de Saint-Gall avait acheté au quinzième siècle la suzeraineté de cette vallée. Depuis cette époque, les chefs de cette abbaye travaillèrent avec une persévérance monacale à anéantir toutes les libertés de ce peuple. A la fin, un de ces abbés, fils d'un cordonnier, fier de son titre de prince du Saint-Empire et de la mitre abbatiale, Léodegar Burguisser, crut qu'il pouvait traiter les habitants du Toggenbourg en maître absolu. Avec quelle facilité les membres du clergé catholique oublient leur origine plébéienne quand ils ont pris place dans les rangs de l'aristocratie ! Un des chefs du Sonderbund n'a-t-il pas été le fils d'un paysan suisse, « Sa Grandeur, Monseigneur Etienne Marilley, prince du Saint-Empire, évêque de Lausanne et Genève, assistant au trône pontifical, commandeur de l'ordre des S. S. Maurice et Lazare, etc. ? » Le peuple n'a pas eu de plus cruels adversaires que ceux qui sont sortis de son sein pour passer dans un autre

¹ ZSCHOKKE, *Histoire de la nation suisse*, trad. du docteur Ch. Monnard, chap. XLIV.

camp. Tel était l'abbé Léodegar¹. Il voulait être obéi comme Louis XIV à Versailles, et comme tous les chefs du parti catholique en Suisse il comptait sur l'Autriche, cette éternelle ennemie de la Confédération, qui n'avait pas renoncé à ses anciens projets. Rome pressait l'empereur et le roi de France de partager la Suisse². Rome ne lui pardonnera jamais d'être sur le continent l'asile de la liberté de conscience. Les hommes d'Etat autrichiens croyaient le moment favorable. Un ministre s'adressait en ces termes à Léopold I^{er} : « Il est bon que Votre Majesté ait toujours devant les yeux ses prétentions sur la Suisse, berceau de son illustre maison. Votre Majesté connaît mieux que ses prédécesseurs la manière de ranger les cantons à l'obéissance.... Que les paroles flatteuses ne leur soient pas épargnées ; viendra le jour de recueillir ce que vos agents auront semé.... Abaissez-vous, oubliez votre grandeur ; soyez agneau jusqu'à ce que la discorde ait éclaté ; qu'alors le lion se montre et que vos armées aillent en Suisse rétablir vos droits... Les pensées que j'émetts sont celles que j'ai recueillies de votre bouche dans plus d'un entretien³. »

L'Autriche avait donc besoin de la discorde. L'abbé

¹ Ou Léger.

² *Mémoires du général Saint-Saphorin*, 1702.

³ *Testament politique du baron de Hocher*.

de Saint-Gall, initié à ses plans criminels ¹ se chargea de jeter le trouble dans la Confédération. Ses querelles avec ses sujets du Toggenbourg ne tardèrent pas à armer les cantons les uns contre les autres. Les Toggenbourgeois opprimés trouvèrent des défenseurs. Zurich et Berne prirent leur parti, tandis que le Valais, Lucerne, Uri, Schwytz, Unterwald et Zug, se rangeaient du côté de l'abbé. Les paysans des petits cantons allaient combattre encore une fois en faveur du despotisme politique et contre la liberté de conscience. Aussi le nonce du pape leur donna 26,000 écus du trésor papal, et dans les églises de Rome on adressa pour eux des prières à tous les saints. Leurs soldats étaient munis d'amulettes et de balles bénites. Mais la Vierge ne devait pas venir cette fois à leur secours. Au contraire, de sinistres présages semblaient leur prédire une défaite. Des cris sourds et terribles s'étaient fait entendre dans les airs ; un orage épouvantable avait ravagé le territoire des Waldstettes, abattant des forêts entières, et renversant partout les croix ; un flambeau, dans l'église de Notre-Dame-de-Pitié était tombé des mains de l'ange qui portait les armes de Lucerne, cette métropole du catholicisme helvétique. « Quand le Ciel, disaient les gens prudents, menace un peuple de malheur, il l'en avertit

¹ Voy. sa correspondance secrète avec Grenth.

par des prodiges. » Mais les capucins attendaient d'autres miracles. Ils répétaient au peuple qu'il fallait en finir avec les Zwingliens. D'ailleurs, les seigneurs de Lucerne trouvaient du courage à la table du nonce, le fier Caraccioli, de la maison des princes de Mellli, qui dissimulait mal son mépris pour ce peuple de paysans et de bourgeois. Il essayait pourtant de surmonter ses répugnances. Ne fallait-il pas apprendre aux soldats de la foi la formule qui devait les préserver de tous les dangers : « Gardez-nous, très-honorée Marie, des chiens hollandais, anglais et des Bernois, répandus comme des diables autour de nous? »

Il est difficile de donner une idée de l'activité avec laquelle les agents de Rome soufflaient la discorde. Ils se plaignaient de ce que leur parti avait si mal profité de la victoire de Villmergen, et attendaient avec impatience l'occasion qui semblait favorable de livrer la Suisse aux serres de l'aigle autrichienne. La perspective de ce résultat remplissait Caraccioli d'une sainte ardeur. Cependant le jour était venu où la Providence devait déjouer les complots de Rome. Le 25 juillet 1712, les armées des protestants et des catholiques se rencontrèrent à Villmergen, lieu déjà célèbre. L'artillerie donna le signal du carnage. Après quatre heures de combat, pendant lesquelles les soldats des cantons primitifs prouvèrent qu'ils n'avaient pas dégénéré de la valeur de leurs pères, les Bernois répan-

dirent la terreur et le désordre dans les rangs de leurs ennemis. Plus de 2000 catholiques restèrent sur le champ de bataille. La victoire de Villmergen amena la paix d'Aarau (9 et 11 août), qui fut le signal de la décadence du pouvoir de Rome au sein de la Confédération. L'ultramontanisme devait, en 1847, sous le nom de Sonderbund, faire un effort suprême pour la remettre sous le joug.

Il va sans dire que le pape et le nonce ne voulurent jamais approuver la paix d'Aarau. Ils la déclarèrent nulle et invalide. Le sang avait cessé de couler pour leur cause, comment se consoler d'un pareil malheur ! L'abbé de Saint-Gall fut animé du même esprit évangélique. Il aima mieux mourir dans l'exil que de reconnaître le traité d'Aarau.

Egarés par leurs prêtres, cinq cantons catholiques consentirent à Versailles à un démembrement de la commune patrie entre la France et l'Autriche. La crainte de l'Angleterre arrêta le vieux Louis XIV. On voit par ce seul trait que, si la Suisse est encore une nation, il n'en faut pas savoir gré au parti ultramontain.

« Depuis la guerre à laquelle la paix d'Aarau mit fin, les Confédérés, dit un illustre historien, n'eurent aucune guerre ni étrangère, ni civile pendant l'espace de quatre-vingt-six ans. Toutefois, cette période ne fut marquée ni par le repos, ni par la gloire ; mais

elle s'écoula au milieu de débats et de différends des cantons entre eux, et des gouvernements avec leurs sujets. A peu près de dix ans en dix ans se montraient sur la scène politique de nouvelles intrigues, de nouvelles conspirations, de nouvelles révoltes, jusqu'à ce que l'édifice ruiné de l'ancienne Confédération s'écroula au premier choc que lui donna la main hostile de la France... — On a dit et souvent répété que la guerre est le plus grand des maux. Mais ainsi ne pensèrent point les anciens héros de la Confédération, qui honorèrent le nom de Suisses devant Dieu et devant les hommes ; ils marchaient au combat pour la défense de leurs droits sacrés, parce qu'ils connaissaient quelque chose de mieux qu'une vie molle et une lâche sécurité ; le plus grand des maux, disaient-ils, c'est l'esclavage sous le sceptre de l'orgueil et de l'injustice. — Ainsi, pendant la paix qui dura depuis la dernière bataille de Villmergen jusqu'à l'arrivée des armées françaises, la Suisse eut à souffrir plus de calamités que dans toutes ses guerres contre l'Autriche et la Bourgogne. Car pendant les quarante-six années de repos durant lesquelles se rouillèrent les épées des Winkelried, des Fontana, des Waldmann, des Hallwyl, des d'Erlach, la rouille de l'égoïsme et de l'orgueil rongea aussi les tables sur lesquelles était gravée la loyale alliance des anciens Suisses, et la Confédération se décomposa comme un

cadavre en pourriture. Les fils dégénérés décorèrent pompeusement le cadavre des armoiries de leurs aïeux, afin que l'on ne s'aperçût pas que l'esprit qui l'animait autrefois l'avait abandonné. — On ne fit plus rien de grand. La grandeur consistait, aux yeux de presque tout le monde, dans les richesses et non dans les vertus, dans la domination sur des sujets, et non dans le titre de citoyen libre. Les uns achetaient les bailliages à l'enchère pour y vendre la justice et l'injustice comme une marchandise ordinaire. D'autres mendiaient dans les cours des pensions, des cordons, des titres. Ceux-ci, au lieu de mériter par des services la reconnaissance de la patrie, briguaient la main des filles de conseiller, et avec elle des emplois dans la magistrature. Ceux-là poursuivaient d'autres avantages ; un petit nombre, une gloire pure. Dans les pays sujets, le peuple n'avait guère d'autre droit que celui de partager avec son bétail les travaux de la campagne. Il restait plongé dans l'ignorance, car les gouvernements étaient assez aveugles pour craindre que le peuple ne fût éclairé. Les villes dominatrices et les cantons souverains minaient sans relâche les libertés des sujets, et les familles nobles, les libertés des bourgeois. De temps en temps, ceux dont les droits étaient attaqués se réveillaient de leur sommeil, s'armaient de courage, reconquéraient leurs droits ou

prévenaient du moins par leurs menaces de nouveaux empiétements¹. »

Les paroles du célèbre auteur des *Soirées d'Aarau* font trop bien connaître l'état moral de la Suisse au dix-huitième siècle ; mais il a le tort de ne pas montrer les germes de régénération qui sortaient partout du sol fécond de l'Helvétie. Un grand nombre d'hommes illustres, qui ont honoré la patrie et l'humanité au sein des Alpes, préparaient par leurs travaux et leurs généreuses inspirations l'émancipation et la renaissance de leur pays. Plus les difficultés du moment étaient considérables, plus on doit leur savoir gré de n'avoir pas désespéré de l'avenir et de la cause de la Suisse.

La postérité ne doit pas oublier non plus les esprits généreux qui, dans la sphère politique, ont lutté contre les excès du principe aristocratique. Le succès n'est pas tout. L'impartiale histoire doit recueillir avec autant de soin le nom des victimes de la liberté que celui des citoyens dont la mémoire s'associe à ses triomphes. Quel souvenir plus héroïque et plus pur que celui du major Davel, qui tenta de délivrer le pays de Vaud de la tyrannie de Leurs Excellences de Berne ? Tandis qu'on le torturait avec tant de cruauté, que les ongles lui sautaient des pouces qu'on écrasait entre deux étaux, un de ses juges lui demanda

¹ ZSCHOKKE, *Histoire de la nation suisse*, trad. du docteur Ch. Monnard, chap. XLVI et XLVII.

s'il souffrait : « Oui, Monsieur, répondit le martyr avec sérénité, mais je suis convaincu que vous souffrez autant que moi. » Davel mourut sur l'échafaud avec la fermeté d'un sage et d'un chrétien.

Le pays d'Ajoie a conservé la mémoire des courageux patriotes sacrifiés au despotisme de Sigismond de Reinach, prince-évêque de Bâle¹. Avec l'aide des baïonnettes françaises, l'évêque fit monter sur l'échafaud trois députés de la campagne, Petignat, Lion et Riat. Le peuple de cette contrée célèbre encore la mémoire de Petignat dans un chant original et d'une énergique mélodie.

Les hommes qui prirent part à la conspiration de Samuel Henzi n'étaient pas tous animés d'intentions aussi pures, mais il paraît que les chefs du mouvement travaillaient sincèrement au rétablissement des antiques libertés de Berne. Le gouvernement de ce canton avait porté aux derniers excès le népotisme oligarchique. Il ne put jamais pardonner au grand Haller d'être issu d'une famille de simple bourgeois. Son front, couronné des lauriers du génie, ne fut pas jugé digne de porter le béret ou chapeau de velours noir des membres du Petit Conseil. Le Conseil secret, établi au sommet de l'édifice aristocratique, s'était transformé en inquisition politique universellement

¹ Depuis la réforme ces évêques s'étaient établis dans la partie catholique de la Suisse qu'on nomme l'évêché.

redoutée. Dans ce temps-là vivaient à Berne des hommes distingués et indépendants, tels que les Fueter, les Wernier, les Kupfer, les Bondely, les Lerber, les Knecht, les Herbot, les Wys et autres. Henzi se réunit à eux et devint, par ses lumières et son éloquence, l'âme de leurs entreprises contre l'aristocratie. Un patricien, le fils de l'avoyer d'Erlach, était au nombre des conjurés. Mais le complot ayant été découvert, Henzi, Fueter et Wernier furent décapités avec des circonstances atroces. Wernier ne mourut qu'au troisième coup. La tête de Henzi ne fut pas sur-le-champ séparée du tronc. Au premier coup, il eut assez d'énergie pour se retourner vers l'exécuteur : « Tu exécutes, dit-il, comme tes maîtres jugent. » Il fallut achever de détacher sa tête avec un couteau. Fueter ne reçut aussi la mort qu'au second coup. Quant à d'Erlach, il fut banni.

Le gouvernement de Fribourg n'était pas moins oligarchique que celui de Berne. Il en avait tous les défauts sans avoir l'adresse de les couvrir d'une apparence de grandeur. Pierre-Nicolas Chenaux, qui s'était fait chérir du peuple par son caractère droit et ferme, souleva les paysans contre l'oligarchie fribourgeoise, et marcha avec eux sur la capitale le 2 mai 1781. Chenaux ayant été battu par les troupes du gouvernement, fut assassiné par deux traîtres. Mais sa tombe, malgré les anathèmes de l'évêque et la fureur de Mes-

sieurs de Fribourg, devint un lieu de pèlerinage. Le peuple vénérât en lui le martyr de sa cause.

A Genève, le parti aristocratique ne put se maintenir qu'à l'aide des baïonnettes étrangères. La ville fut occupée en 1782 par les troupes bernoises, françaises et savoyardes. Le gouvernement de Berne ne rougit pas, dans un intérêt de caste, de livrer le territoire d'un État libre aux soldats des despotes. Mais le jour de la justice n'était pas éloigné. Ceux qui s'étaient servi de l'épée de l'étranger allaient bientôt la voir se retourner contre eux.

Le parti clérical et autrichien attira sur la Suisse l'orage qui devait détruire l'ancienne Confédération. L'évêque de Bâle, ne sachant comment résister au mécontentement de ses sujets, appela en 1791 les troupes de l'empereur. En 1792, les Français entrèrent dans l'évêché et chassèrent les garnisons de l'Autriche. Les années qui suivirent virent l'obstination de l'aristocratie affaiblir de plus en plus la Suisse. Aussi ne put-elle résister en 1798 à l'invasion française. Cependant les milices helvétiques succombèrent glorieusement. Les Bernois, commandés par le colonel Grafenried, battirent les troupes de Brune à Neuenegg. Charles-Louis d'Erlach, qui était à leur tête à la bataille du Grauholz, se montra digne du sang des héros de Donnerbühl et de Laupen. Quoiqu'il n'eût que des forces très-inférieures à celles du général

Schauenbourg, il soutint pendant deux heures et demie le choc terrible des républicains français. Quatre fois il recommença le combat, encouragé par la présence de l'avoyer Steiger, accablé d'années. Ce magistrat magnanime contemplait la bataille appuyé sur un chêne. « Nous avons vu un vieillard suisse, disaient les husards français, assis sur le bord d'une forêt ; son costume était militaire, mais son air vénérable nous a empêché de le saisir. » Les femmes, comme à Neueneegg, combattirent dans les rangs des Bernois. Au combat de Fraubrunnen, 180 femmes tombèrent la faux à la main. Les Français rendirent hommage à l'héroïsme des Bernois. « Ces braves gens, disait le *Moniteur*, dispersés et sans autres armes que des faux et des bâtons, venaient se placer à la bouche des canons et se faisaient écraser par la mitraille. Lors même que, par humanité, les soldats français voulaient les épargner, et leur criaient de se rendre, ils se jetaient sur les canons pour empêcher qu'on les avançât sur leur patrie. »

Mais les cantons, fatigués du gouvernement aristocratique et séduits par les proclamations des Français, restèrent inactifs, et laissèrent Berne dans son isolement. Le Directoire donna à Paris une nouvelle constitution à la Suisse : « La Confédération, dit-il, a cessé d'exister. L'Helvétie entière formera une république une et indivisible sous un gouvernement central. Celui-

ci, avec les représentants du peuple, réunis en corps législatif, siègera dans la ville d'Aarau. Tous les Suisses, citadins et paysans, seront égaux en droits et devant la loi. » Ainsi tomba, après une si longue domination, l'opiniâtre aristocratie helvétique¹.

Malheureusement le gouvernement français imita son égoïsme. « Si vous n'adoptez pas d'autres mesures, lui écrivait César de Laharpe, qu'il ne pouvait considérer comme un ennemi, comptez sur une Vendée qui dévorera notre population et nos ressources, en dévorant vos propres forces. » Cette prédiction ne tarda pas à se réaliser. Bientôt les cantons primitifs déchirèrent le drapeau tricolore² de la république helvétique, et arborèrent la croix d'argent. Les gens de Schwytz s'immortalisèrent dans cette lutte suprême ainsi que « le capitaine du pays, » Aloys Reding, qui devint le Léonidas de la vieille Suisse. Les hauteurs de Morgarten virent encore une fois fuir les bataillons de l'étranger. Le jour suivant, les Waldstettes se couvrirent de gloire au combat d'Arth. Les bergers se montrèrent partout dignes de leurs glorieux ancêtres. Ce peuple sera toujours une nation de héros quand il combattra pour une grande cause. Mais alors la lutte était trop inégale. Une paix honorable récompensa

¹ Ceux qui voudront étudier en détail ce grand événement pourront consulter ZSCHOKKE, *Histoire de la révolution helvétique*.

² Rouge, vert et jaune.

les efforts de ces braves, et le général Schauenbourg, qui la leur avait accordée, honora de ses éloges, dans le *Moniteur* français, l'intrépidité sans égale des montagnards¹.

« Ainsi, dit Zschokke, finit l'ancienne Confédération. Elle avait subsisté 490 ans; 74 jours suffirent pour la dissoudre... Dis-moi, fils de l'Helvétie, qui a pu aplanir les remparts de tes montagnes, élargir leurs gorges impénétrables, apaiser les flots terribles de tes lacs et de tes torrents, émousser les armes entassées dans tes arsenaux, rendre infructueux les trésors de tes villes? — Réfléchis; et deviens sage à l'école de l'expérience². »

La république unitaire imposée par l'étranger ne donna pas le repos à la Suisse. Napoléon, la voyant livrée aux dissensions intérieures, crut le moment favorable pour en faire un instrument de sa politique. Sous le voile de l'affection, il ne considéra que ses intérêts. Sans vouloir prêter l'oreille aux vœux des cantons aristocratiques qui redemandaient des sujets, il divisa la Suisse en fractions indépendantes, afin que, restant toujours faible, elle eût

¹ Voy. ZSCHOKKE, *Histoire de la destruction des républiques de Schwytz, Uri et Unterwald*. — L'illustre écrivain avait été témoin oculaire et acteur dans ces grands événements.

² ZSCHOKKE, *Histoire de la nation suisse*, trad. du docteur Ch. Monnard, chap. LX.

un perpétuel besoin de sa direction. Partagée en dix-neuf cantons, elle devait fournir à Sa Majesté l'empereur et roi, médiateur de la république helvétique, 16,000 hommes de troupes, qui allaient combattre et mourir sur les champs de bataille pour donner des trônes aux frères du maître impérieux de l'Occident¹. Tel fut l'acte de médiation. Le jour n'était pas encore venu où la Suisse devait marcher dans sa force et dans son indépendance.

Tout en asservissant la Confédération à une domination étrangère, souvent très-oppressive², Napoléon sut du moins empêcher le parti aristocratique de se relever. Mais ce parti profita des événements de 1814 et de 1815 pour montrer qu'il n'avait abandonné aucune de ses prétentions, même les plus surannées. Les Autrichiens envahirent la Suisse en 1813. Le peuple vit avec indignation sur son territoire, appelés par les vœux de ses anciens oppresseurs, les éternels ennemis de la Confédération. Les troupes helvétiques furent

¹ Dans cette dépendance étroite, la Suisse sut conserver sa dignité. Tandis que les rois et les gentilshommes des plus vieilles maisons de l'Europe s'humiliaient aux pieds du favori de la fortune, « la Suisse, dit le savant professeur de Bonn, tout en portant le joug qui pesait sur le continent, resta debout, elle ne rampa point, on la vit asservie, jamais servile. » (Docteur MONNARD, *Histoire de la Confédération suisse*, continuation de Muller, tome XVIII.)

² M. DAGUET, *Histoire de la nation suisse*, montre très-bien toutes les charges que le médiateur imposait à la Suisse.—Voy. II^e partie, ch. XXV.

tenues dans l'éloignement, la honte et la douleur dans l'âme. De toutes parts on vit éclater les espérances les plus extravagantes. Les monarques absolus eux-mêmes, réunis au congrès de Vienne, ne crurent pas devoir favoriser une ardeur rétrograde qui leur paraissait excessive. Un acte du congrès du 20 mars 1815 reconnaissait comme définitive l'émancipation des pays sujets, et ajoutait à la Confédération trois nouveaux cantons : Genève, Neuchâtel et le Valais. La Suisse, composée telle qu'elle est maintenant, de vingt-deux cantons, avait trois *Vororts*, ou cantons directeurs, Berne, Zurich et Lucerne. Mais les constitutions cantonales accordaient une prépondérance extraordinaire au parti aristocratique, que Napoléon avait eu la prudence de contenir. Ce parti voyant plusieurs de ses vœux réalisés, manifesta son impétie par des fautes de toute espèce. Il prépara ainsi une réaction qui devait, en le précipitant des hauteurs où les princes l'avaient placé, délivrer complètement la Suisse de toute domination étrangère, et lui rendre le rang que son énergie et ses lumières lui assignent dans la grande famille européenne.

Contradictions, déchirements et discordes, voilà, selon l'illustre Zschokke, les résultats du gouvernement de l'aristocratie en Suisse, de 1815 à 1830.

En dépit du principe solennellement sanctionné par le congrès de Vienne, qu'il n'y avait plus de pays sujets

sur le territoire helvétique, le fléau de la sujétion reparut presque partout avec des formes adoucies. Croira-t-on qu'en plein dix-neuvième siècle, le trop fameux couvent d'Einsiedeln¹ put faire rentrer sous la domination les habitants de Reichenburg? Partout le parti clérical montra la même audace. L'évêque Yenni, « prince du saint-empire, » osa rétablir en 1817 une fête en l'honneur de la victoire des catholiques à Villmergen, et condamna en 1822 la méthode mutuelle dont se servait le célèbre P. Girard. Le successeur de Yenni, livré comme lui aux jésuites, devait travailler à l'organisation du Sonderbund avec les révérends Pères. Grâce aux efforts de Yenni à Fribourg, sa ville épiscopale devint, après 1815, la métropole du jésuitisme politique et religieux.

Les entraînements aristocratiques et les luttes contre l'esprit du siècle troublaient les cantons protestants en même temps que les États ultramontains. Une sévérité excessive s'exerçait contre les publicistes assez courageux pour critiquer avec la liberté républicaine les arrêts du pouvoir et la personne sacrée des dépositaires de l'autorité. — M. Etienne Francini, aujourd'hui membre du Conseil fédéral, et dont les savants travaux font honneur à

¹ M. LE V^{te} de MELUN, *Einsiedeln, Souvenir de voyage*, n'a pourtant pas assez d'éloges pour ces moines. Tel est l'esprit borné de certains ultramontains.

son pays, vit suspendre son journal. Le célèbre philosophe, Dr Troxler, fut à Lucerne condamné à l'exil et à la prison. Berne, malgré le principe du libre examen, imitait le Tessin et Lucerne. Les feuilles libérales publiées à Zurich par le conseiller Usteri, et à Aarau par l'infatigable Zschokke étaient proscrites par le gouvernement bernois et par plusieurs autres. Aussi, quand les puissances étrangères demandèrent aux hommes qui dirigeaient la Suisse des lois rigoureuses contre la liberté de discussion, on les accorda avec joie (1823). On vit dans la libre Helvétie, comme en Autriche, à Rome ou à Naples, des censeurs qui décidaient sans appel «quelles vérités on cacherait au peuple et de quelles erreurs il était bon de le repaître¹. » La publicité fut paralysée par d'énormes droits de timbre. C'est un moyen qui est encore fort usité dans beaucoup de pays pour rendre impossible l'instruction populaire.

Éteignons les lumières
Et rallumons le feu.

On n'en resta pas là en fait de complaisance envers les gouvernements absolus. La Diète travailla à se rendre digne de la faveur de la Sainte-Alliance en

¹ ZSCHOKKE, *Histoire de la nation suisse*, chap. LXI.

persécutant les proscrits que le despotisme multipliait alors partout. La Suisse contemporaine est justement fière d'être l'asile des victimes des pouvoirs arbitraires. Elle envisage l'hospitalité qu'elle leur donne comme une des plus belles prérogatives d'un pays libre, et comme le devoir d'un peuple républicain placé par la Providence entre des États dont le régime est médiocrement libéral. Les hommes qui gouvernèrent la Suisse de 1815 à 1830 avaient bien d'autres idées ! Esclaves de l'étranger, ils devinrent ses commissaires de police. Bâle donna cependant le bel exemple de la résistance à des prétentions contraires à l'indépendance et à la dignité de la Confédération.

De tels abus devaient nécessairement amener encore une fois la chute des gouvernements aristocratiques. On s'est trompé quand on a présenté la réaction qui les renversa comme un contre-coup de la révolution glorieuse qui précipita du trône de France un pouvoir rétrograde et livré aux jésuites. Le mouvement démocratique de la Suisse s'était produit dans plusieurs cantons avant les mémorables journées de juillet. Ainsi, dès le mois de février 1829, une révision partielle de la constitution, provoquée par un écrit du D^r Troxler, avait eu lieu à Lucerne. Dans le Tessin, la cause de la réforme politique, soutenue par les Luveni, les Franscini, les Pioda, triompha le 9 juin 1830.

Ce jour-là, les cloches et le canon annoncèrent au peuple tessinois la chute du parti ultramontain et rétrograde, qui avait encore sur les mains le sang du prêtre Vanelli¹. Le mouvement démocratique se répandit du Tessin dans toute la Suisse. Partout le peuple, en unissant la force à la modération, sut assurer son triomphe, grande leçon pour les libéraux des autres nations ! « Au milieu de ces soulèvements révolutionnaires, dit très-bien Zschokke, les propriétés, les personnes et les magistratures furent respectées. Le sang ne coula point ; on ne vit point de torches incendiaires comme dans la même époque, à Paris, à Bruxelles, à Brunswick, à Varsovie, à Modène et ailleurs. — **NUL EXCÈS NE SOUILLA LA RÉGÉNÉRATION DE LA LIBERTÉ SUISSE** ».

M. Créteineau-Joly, dans sa curieuse *Histoire du Sonderbund* écrite à la louange des R. R. Pères de la compagnie de Jésus, dont il est l'historiographe officiel, a fait une étrange caricature de ce grand mouvement national. Je vais donner, en quelques phrases, un spécimen des appréciations de cet écrivain : « La Suisse subit le contre-coup du machiavélisme de Louis-Philippe... La Suisse n'avait pas de princes à détrôner, pas de couronne à flétrir, *elle s'insurgea*

¹ Fusillé à Lugano, sans qu'on lui fit son procès, à l'époque de la république unitaire.

² ZSCHOKKE, *Histoire de la nation suisse*, chap. LXI.

*contre elle-même*¹. Le principe de la souveraineté du peuple n'avait jamais été formulé² dans ce pays de *démocratie pure*³; on se révolta pour le graver en toutes lettres au frontispice des constitutions. La Suisse libérale faisait la conquête du nom, elle perdait *la réalité*⁴. Antérieurement à 1830, l'Helvétie était aussi souveraine, aussi libre qu'il peut être accordé à un État de le devenir... Les envoyés de Louis-Philippe portèrent la discorde dans son sein... Pour échapper à l'anarchie qu'il ravivait dans l'intérieur de la France, Louis-Philippe la déchaina sur ses voisins... etc.⁵ »

On trouverait difficilement en Suisse, en dehors de la petite coterie de l'ultramontanisme, vaincue en 1847, quelqu'un qui voulût prendre la responsabilité de pareilles appréciations. C'est pourtant ainsi qu'on écrit dans les monarchies étrangères l'histoire de la Confédération à l'usage de prétendus conservateurs, au risque de faire sourire les hommes politiques

¹ Comme cela est profond!

² Cette découverte historique est assez piquante; M. Crétineau-Joly excelle dans ce genre de tours de force.

³ La Suisse de 1829, un pays de *démocratie pure*! ZSCHOKKE, qui connaissait la Suisse un peu mieux que l'historien des jésuites, dit de l'époque qui suivit 1814: « Les vieilles aristocraties se retrouvèrent sur pied, mais sans le prestige d'antiques souvenirs, couvertes seulement d'oripeaux démocratiques. » (ZSCHOKKE, *Histoire de la nation suisse*, chap. LXI.)

⁴ Touchante sollicitude pour la liberté chez l'historien absolutiste de Clément XIV!

⁵ CRÉTINEAU-JOLY, *Histoire du Sonderbund*, tome 1^{er}, chap. 2.

de l'Helvétie qu'on accusera le moins de flatter les passions révolutionnaires, et qui doivent connaître la Suisse aussi bien que l'auteur parisien de la guerre du Sonderbund.

Un écrivain distingué, M. Joël Cherbuliez, parle ainsi dans la *Revue des Deux Mondes* de l'état de la Suisse dans la période qui s'écoula de 1830 à 1845 : « La liberté des cultes y régnait presque sans limites ; l'instruction publique y florissait sous la direction de professeurs distingués ; le commerce et l'industrie s'y développaient, grâce à la libre concurrence ; l'administration enfin remplissait sa tâche avec une irréprochable sollicitude : — l'État offrait l'image d'une grande famille¹. »

Si la chute du parti aristocratique s'accomplit sans beaucoup de luttes dans les cantons de Zurich, Berne, Lucerne, Fribourg, Soleure, Schaffhouse, Saint-Gall, Argovie, Thurgovie, Tessin et Vaud, la Suisse n'en fut cependant délivrée complètement qu'en 1847. Dans quelques-uns des États que nous avons nommés, les rétrogrades se préparèrent à renverser les vainqueurs à la première occasion. Dans d'autres, tels que Bâle, Uri, Schwytz, Neuchâtel, Unterwald et Valais, ils organisèrent une résistance énergique contre le progrès des idées libé-

¹ Joël CHERBULIEZ, *La Suisse sous le gouvernement des radicaux*, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} juillet 1851.

rales, et Bâle se signala par son obstination à défendre un ordre de choses condamné à périr. M. de Golbéry, dans son savant ouvrage sur la Suisse¹, a tracé un tableau énergique de la déplorable lutte de l'aristocratie bâloise² contre les paysans de ce canton, qui finirent par en triompher à force d'union et de courage. « Si ces luttes, entre quelques districts d'une république qui n'a guère plus de deux millions d'habitants, paraissent mesquines, ce ne peut être qu'aux yeux de l'homme qui n'a point le sentiment du beau et de la liberté. Le lecteur philosophe y verra tout autre chose. Pour lui, ces agitations appartiennent à la grande tempête qui agite l'humanité depuis le quinzième siècle. Tour à tour triomphants les principes les plus opposés couvrent de débris le sol du vieux monde; l'absolutisme est partout en guerre avec le progrès; la liberté triomphe partout de l'obscurantisme. Chez les nations populeuses, chez les souverains puissants, ce sont des ébranlements terribles; et quand les combattants périssent par milliers, quand les armées s'entre-détruisent, quand la guerre se fait à coups d'hommes, l'histoire s'empare

¹ Voy. dans l'*Univers pittoresque* de Didot, *La Suisse*, par M. DE GOLBÉRY, membre de l'institut de France.

² Cette aristocratie a eu le triste honneur de mériter les éloges de l'historiographe des jésuites (voy. CRÉTINEAU-JOLY, *Histoire du Sonderbund*, tome I^{er}, p. 63.)

de son domaine, à ses pages sanglantes elle ajoute une catastrophe de plus, et la multitude admire et frémit. Mais que sur un théâtre moins étendu la même opposition se manifeste chez une nation qui a conservé son caractère original, son courage héréditaire, alors le vulgaire y fait peu attention, et l'on rappelle avec dédain le mot froidement ironique, dont l'esprit superficiel qui régna sur la littérature et sur la philosophie du dernier siècle a voulu flétrir les discordes de Genève¹. Pour l'observateur, il en est autrement. »

L'année 1833, qui vit la division de Bâle en deux demi-cantons, parut favorable au parti rétrograde de Schwytz et de Berne pour former de nouveaux complots. A Schwytz, les chefs du district intérieur, nommé « l'ancien pays de Schwytz, » refusaient l'égalité des droits aux habitants des districts extérieurs. Même dans les limites du vieux pays régnait l'inégalité. Cet état de choses paraît à l'historiographe des jésuites l'idéal démocratique : « Jamais, dit-il, la démocratie n'eut un sens plus étendu que dans le gouvernement de ces trois cantons (Uri, Schwytz et Unterwald). » M. Créteineau-Joly parle de la démocratie de Schwytz², comme M. Nicolas, du protestantisme, sans en avoir la moindre idée. Mais les écrivains ul-

¹ « Tempête dans un verre d'eau, » disait Voltaire.

² *Sonderbund*, I, 75.

tramontains se croient la science infuse, comme disciples de l'*infaillible* papauté. Il paraît que les sujets de Schwytz ne partageaient pas l'optimisme de M. Crétineau ; car ils demandèrent justice à leur gouvernement : « Supplications des citoyens lésés dans leurs droits, dit Zschokke, négociations, menaces, bons offices de la Confédération, tout fut inutile¹. » De guerre lasse, les districts extérieurs formèrent, avec le consentement de la Diète, un État séparé.

L'attitude obstinée des petits cantons à cette époque décisive pour la Suisse ravit M. Crétineau-Joly. « Dans les cantons vraiment catholiques (c'est-à-dire ultramontains), la révolution de 1830 ne trouva aucun accès. Schwytz, Uri et Unterwald... attendaient la *résurrection* de Lucerne avec d'impatientes espérances... Le bonheur pour eux consistait dans l'*immobilité des principes*... ces vertus sans éclat aimaient mieux avoir le courage de *rétrograder dans le passé*, que la folie de courir les aventures révolutionnaires... ces maîtres dans l'art d'être libres, démocrates *purs*... n'avaient jamais rien appris que le catéchisme². » M. Crétineau-Joly ajoute aussitôt : « Le Valais se trouvait à peu près dans les mêmes conditions³. »

Malheureusement ces « démocrates purs, ces mai-

¹ ZSCHOKKE, *Histoire de la nation suisse*, chap. LXV.

² CRÉTINEAU-JOLY, *Sonderbund*, I, 74, 77, 78, 76, 77.

³ *Sonderbund*, 79.

tres dans l'art d'être libres, » se prononcèrent constamment, grâce à la pression de leur clergé, « pour la cause de Bâle, pour les patriciens et les autres *adversaires de l'égalité politique* ¹. » Ils virent avec satisfaction les prétendus conservateurs bernois conspirer le renversement du gouvernement libéral. Mais ceux-ci ne parvinrent « qu'à imprimer à leur impuissance le sceau de la honte ². »

Dans ces conjonctures, l'aristocratie de Bâle conçut un projet non moins hostile aux libertés et à la régénération de la Suisse. Elle forma une alliance intime avec quatre cantons ultramontains, Uri, Schwytz, Unterwald et le Valais, et avec le canton protestant et à moitié monarchique de Neuchâtel, dont le roi de Prusse était suzerain. Ainsi les royalistes de ce canton, les aristocrates de Bâle s'entendirent avec les « démocrates purs » des petits cantons, pour diviser en deux fractions hostiles la commune patrie, et jeter les bases du Sonderbund! Cette Confédération anti-patriotique s'appela « la ligue de Sarnen. » Elle devait produire la guerre civile en 1847³.

Le premier acte des alliés de Sarnen fut de faire repousser par le peuple le projet de réforme du pacte

¹ ZSCHOKKE, *Histoire de la nation suisse*, chap. LXVI.

² ZSCHOKKE, *La nation suisse*, chap. LXVI.

³ Les discordes intérieures du Valais l'empêchèrent de se faire représenter à Sarnen.

fédéral, rédigé par M. Rossi. « Les petits cantons, dit un célèbre écrivain français, pour s'être opposés au pouvoir régulier de la Confédération, en ont vu s'altérer l'ancien caractère, et s'y amoindrir de plus en plus leur influence séculaire. On dirait que les partis, préférant les luttes aux accommodements, se condamnent à perdre volontairement bien au delà de ce qu'ils auraient dû céder¹. »

On n'en resta pas là. Schwytz jeta 600 hommes avec de l'artillerie sur Küssnacht, village des districts extérieurs, au bord du lac des Quatre-Cantons. « Schwytz, dit admirablement M. de Golbéry, venait écraser le berceau de sa liberté, au nom d'un despotisme non moins odieux et plus injuste que celui dont ses ancêtres avaient secoué le joug². » Mais les troupes de Lucerne continrent cette invasion étrange, et la Diète justement irritée fit investir Schwytz. Un cri de colère s'éleva dans toute la Confédération contre ces montagnards obstinés. Le 4 août 1833, les troupes fédérales entraient dans Schwytz. L'occupation de ce bourg coïncida avec celle de Bâle, car le drapeau de la Confédération franchit les portes de cette fière cité le 10 août. La ligue de Sarnen fut dissoute, et Neuchâtel, menacé par 10,000 hommes, fut forcé d'y renoncer.

¹ MIGNET, *Notice sur la vie et les travaux de M. Rossi*.

² DE GOLBÉRY, *La Suisse*, 306.

Ces mesures énergiques rétablirent la paix en Suisse. Les soldats qui portaient le brassard fédéral s'honorèrent par leur discipline, la nation par le sentiment légitime de sa force contre ceux qui prétendaient briser son unité. L'aristocratie laïque et la hiérarchie sacerdotale furent obligées de s'incliner devant l'expression souveraine de la volonté du peuple helvétique. La Diète montra autant de fermeté que de modération. Elle sut résister aux puissances absolues qui avaient pris en main la cause de Bâle, sans pourtant se laisser entraîner à des mesures violentes. Les paysans bâlois furent émancipés définitivement. Quant à Schwytz, on parvint à en réunir les deux fractions sous une constitution commune.

Mais dans les années qui suivirent et dans celles qui précédèrent la formation du Sonderbund, le parti aristocratique, que tant de défaites n'avaient pas découragé, crut le moment favorable pour essayer une réaction. Le succès qu'il obtint dans quelques cantons lui inspira une confiance qui devait causer sa perte.

Les premières tentatives qui se firent dans les cantons de Berne et d'Argovie eurent cependant des résultats propres à déconcerter ceux qui devinrent plus tard les promoteurs du Sonderbund. Les résolutions de la conférence de Baden ¹ furent le prétexte dont

¹ Sur les conférences de Baden voyez l'excellent travail de

se servirent les ultramontains pour soulever les populations. La pensée fort naturelle de régler les rapports entre l'autorité civile et le clergé, rapports si souvent compromis par les intrigues et les prétentions sacerdotales, avait donné naissance à une conférence qui s'ouvrit à Baden le 20 janvier 1834, entre les délégués de Lucerne, de Berne, de Saint-Gall, de Thurgovie, d'Argovie, de Soleure et de Bâle-Campagne. Les députés tombèrent d'accord sur l'adoption de quatorze points, qui étaient en vigueur dans beaucoup d'États monarchiques.

M. Crétineau-Joly a lancé sur les signataires des articles de Baden toutes les foudres de sa verve. « On dépouillait l'Église de ses prérogatives, on s'imaginait de la rançonner. On la chargeait de chaînes, on appela tous ses ennemis à assouvir leur cupidité sur ses ruines. On spoliait les couvents, on érigeait l'injustice en principe, etc¹. » — Tout le reste est de ce ton. Malheureusement l'apologiste de la compagnie de Jésus a oublié de dire que la conférence de Baden avait emprunté ses règlements aux lois de l'empire de Sa Majesté impériale et royale apostolique. Si « *l'ours bernois avait une si grande soif du miel nouveau de l'Église*², » cette pauvre Église n'était pas moins sur-

M. L. VULLIEMIN, *L'Église romaine en Suisse* publié dans la *Bibliothèque Universelle de Genève*.

¹ CRÉTINEAU-JOLY, *Histoire du Sonderbund*, I, 215.

² CRÉTINEAU, *Sonderbund*, I, 306.

veillée par « *l'aigle couronné (sic) puissant et sage*¹. » M. Crétineau-Joly convient que les démocrates de la Suisse ne faisaient qu'user envers Rome, qui leur avait donné tant de preuves d'hostilité, des précautions jugées nécessaires même par le chef du Saint-Empire. « C'était, dit-il, la *vieille*² école de Joseph II qui, après avoir perverti l'Allemagne³, passait les monts⁴. »

Louis XIV, Louis XV, Louis XVI, Napoléon, Louis XVIII, Charles X, ces princes « très-chrétiens » n'eurent-ils pas dans les libertés gallicanes, et plus tard dans les articles organiques, leurs articles de Baden? Quel est le gouvernement raisonnable qui veut se mettre pieds et poings liés dans les mains de la hiérarchie romaine? On l'a fait, j'en conviens, à Mexico, à Madrid, à Lisbonne, à Naples, etc, etc. et chacun peut voir où en sont arrivés ces tristes pays. La Suisse se proposait d'autres modèles. Qui pourrait lui reprocher de n'avoir pas voulu marcher par la route du despotisme spirituel à un gouvernement qui règne par le bâton, comme la royauté napolitaine, ou par le sabre, comme l'empire apostolique?

¹ CRÉTINEAU, *Sonderbund*, I, 306.

² Quelle singulière épithète! M. Crétineau-Joly ne vante-t-il pas à chaque instant la *vieille* Suisse? Pourquoi donc ce mépris pour les *vieux Césars*? — A ses yeux François-Joseph doit représenter l'esprit *nouveau* contre le rétrograde Joseph II!

³ La Suisse agissait donc comme toute l'Allemagne.

⁴ CRÉTINEAU-JOLY, *Sonderbund*, I, 216.

Cependant le clergé, qui supportait très-bien sous le sceptre du prince de Metternich les règlements de Joseph II, et sous Louis-Philippe de France les articles organiques, n'eut pas assez d'anathèmes contre les décrets de Baden. Vers la fin de février 1836, un vif mécontentement éclata dans le Jura bernois, qui est catholique et qui relève de l'évêque de Soleure. De Porrentruy, l'agitation s'étendit dans les villages voisins. Les femmes, qui se font trop facilement l'instrument des sectaires¹, les femmes excitées par leurs confesseurs, prirent à l'insurrection la part la plus active. Elles firent une procession qui se termina par la plantation d'un arbre de liberté religieuse² et catholique. Dans les campagnes on fit entendre ces cris conservateurs : « A bas le gouvernement ! Mort aux huguenots ! » Quelques bataillons bernois suffirent pour rétablir l'ordre et chasser les perturbateurs, parmi lesquels se trouvaient plusieurs prêtres influents.

Dans les autres cantons, on mit en œuvre tous les ressorts du fanatisme et de l'ignorance. Des émissaires parcoururent la Thurgovie, canton mixte, en prêchant la croisade. A Saint-Gall, le provincial des ca-

¹ M. MICHELET, *Les femmes de la révolution*, a prouvé qu'elles avaient organisé toute l'insurrection vendéenne.

² Sous Louis-Philippe, on a vu en France un parti actif réclamer avec ardeur « la liberté religieuse. » Tel était l'*Univers*. On sait quelle liberté prêche maintenant ce parti !

pucins interdit à ses subordonnés d'obéir aux décrets de Baden. Dans le canton de Lucerne, le clergé agitait les populations de l'Entlibuch. Le nonce du pape tenait dans les mains tous les fils de ces intrigues. Il préparait dans l'ombre les éléments du grand drame réactionnaire de 1847. Monsignor de Angelis faisait alors à Lucerne les fonctions de métropolitain de l'Helvétie, la politique de Rome ayant *toujours* empêché l'établissement d'un archevêque indigène. On comprend difficilement comment les gouvernements qui se sont succédé en Suisse, depuis 1830, ont eu la faiblesse de laisser au cœur de la Confédération un foyer permanent de conjurations rétrogrades. Les autorités libérales de Lucerne essayèrent du moins de débarrasser le canton des machinations de la nonciature. On signifia donc à Monsignor de Angelis de quitter le territoire lucernois. « Mais les cantons primitifs ne pliaient pas le genou devant un firman de quelques réfugiés. Selon la parole de saint Jean l'évangéliste, ils connaissaient la vérité et la vérité les rendait libres¹, » — libres sous le joug de Rome ! Le nonce, ayant traversé le lac des Quatre-Cantons, fut reçu à Schwytz avec de grands honneurs. « L'ambassadeur du *Père commun* échappait aux insultes des révolutionnaires². »

¹ CRÉTINEAU, *Sonderbund*, I, 231.

² *Ibid.* p. 232.

Quelques années plus tard, en 1841, les ultramontains d'Argovie se soulevèrent à leur tour. Le 11 janvier les champs de Villmergen, qui avaient vu fuir leurs pères au dix-huitième siècle, furent encore funestes aux soldats de Rome. Le lendemain, ils succombèrent une seconde fois à Muri. Mais un « nouveau Macchabée¹, » un vengeur allait paraître au bord du lac des Quatre-Cantons, c'était Joseph Leu !

Il est vraiment singulier que le catholicisme ait essuyé tant de défaites sur le territoire de la Confédération après tous les miracles que la Vierge et les saints lui ont accordés depuis Charles Borromée, l'auteur de la « ligue d'or, » jusqu'à M. Étienne Marilley, évêque de Lausanne et de Genève. Que l'Église romaine ait succombé à Londres, à Amsterdam et à Berlin, la cour céleste n'a rien fait pour la défendre. Mais dans les Alpes les choses ne se sont point passées de cette façon. A la première bataille de Villmergen, la Mère de Dieu marchait à la tête de ses adorateurs. En plein dix-neuvième siècle Lucerne eut la gloire de posséder un Macchabée dont le précurseur Wolf, plus grand que Jean-Baptiste, faisait des miracles. La Vierge apparaît de nouveau dans la guerre du Sonderbund, et M. Marilley affirme qu'elle préservait

¹ « Un homme ne désespéra ni de l'honneur, ni de la foi, ni de son pays. Cet homme *le Macchabée* que Lucerne semblait attendre se nommait Joseph Leu. » (CRÉTINEAU, *Sonderbund*, 1, 293.)

des balles fédérales ses orthodoxes Fribourgeois. Je passe sous silence bien d'autres prodiges aussi bien attestés, qui n'ont pas produit de meilleurs résultats. Chose étrange! les artilleurs vaudois, ces « fils du diable, » ont pu vaincre toute la céleste hiérarchie sous les murs de Fribourg et de Lucerne! Ils ont, comme Diomède, lutté contre les immortels, même quand ceux-ci voyaient voler sur leur tête l'aigle apostolique de la maison de Lorraine. C'est là un véritable scandale, et il faudra pour le réparer emprisonner et torturer bien des hérétiques et des libres penseurs!

A Fribourg et à Lucerne, l'ultramontanisme fut plus heureux que dans le Jura bernois et dans l'Argovie « Fribourg avait accepté la révolution (libérale) plutôt comme essai que comme un principe..... Les idées révolutionnaires gagnaient peu de terrain dans ce canton. *Le clergé veillait*¹. » Aussi, grâce à la vigilance des jésuites, en 1837 la réaction s'accomplit « sans secousses². »

Comme elle ne pouvait, à ce qu'il paraît³, se faire aussi facilement à Lucerne, saint Ignace suscita « le Macchabée, Joseph Leu, » qui, comme Matathias, « avait énuméré les maux qui accablaient le peuple de

¹ CRÉTINEAU, *Sonderbund*, I, 286, 287.

² *Ibid.*

³ CRÉTINEAU, *Sonderbund*, I, 293.

Juda, et *cette Jérusalem helvétique* sa patrie ¹. » Leu était né avec le siècle au village d'Unterebersol, « dans une vallée ombragée par des arbres centenaires. » Il montra dès sa jeunesse « une intelligence rare » unie à un catholicisme ardent. « Il était pur, *simple*, fort et craignant Dieu. » Ce régénérateur de la patrie lucernoise devait avoir un précurseur. A ce jeune homme, « vivant pour *ainsi dire* en contemplation avec (sic) le ciel, un guide, un modèle, un ami était nécessaire, Joseph le rencontra. » Nicolas Wolf, que M. Crétineau donne pour Jean-Baptiste à Joseph Leu, était un thaumaturge de l'espèce du prince de Hohenlohe. « Il passait sa vie dans la prière... Souvent *il obtint la guérison des malades.* » En 1819 cet étrange prophète « dit à la mère de Leu... que Dieu le destinait *visiblement* à de grandes choses, » ce qui veut dire, en langage ordinaire, qu'il devait rappeler à Lucerne la sainte compagnie d'Ignace ! « Joseph croyait ; Wolf lui donna par l'instruction le *baptême* de la conviction... A chaque foyer qui s'ouvrait devant *l'homme de Dieu*, Nicolas parlait de l'avenir réservé à Joseph ². »

Le précurseur s'y prit avec tant d'habileté que Leu fut nommé membre du Grand Conseil (corps lé-

¹ CRÉTINEAU, *Sonderbund*, I, 294 — suit un monologue de Leu : « Malheur à moi ! Suis-je donc né pour voir l'affliction de mon peuple, etc. »

² CRÉTINEAU-JOLY, *Sonderbund*, t. I^{er}, chap V.

gislatif). — Là, le paysan prédestiné, comme Jeanne d'Arc¹, devenu « l'amour et l'espérance du peuple » et des jésuites, avait pour intime ami « le chanoine Melchior Kaufmann. » Leu était, comme les Stofflet et les Cathelineau, un instrument aveugle des ambitions cléricales. Les prêtres catholiques ont un art particulier pour se servir de ces âmes rudes et naïves, dont ils savent flatter la vanité et exalter l'impétuosité naturelle. Mais chez Leu « la simplicité n'excluait pas la finesse, » aussi prépara-t-il avec habileté « par la discussion et la prière » le triomphe de ses patrons. « Le 31 janvier 1841 éclaira la victoire du peuple, » dit M. Créteineau-Joly, avec un enthousiasme démocratique fort touchant chez l'ancien rédacteur de l'absolutiste *Echo français*. Il n'est pourtant pas difficile de savoir ce que l'auteur de la *Vendée militaire* entend par le *peuple*, c'est celui qui a fait la chouannerie et les guerres fratricides de l'ouest, ce sont ces masses ignorantes et fanatiques qu'on lance contre les hommes de progrès, de liberté et d'intelligence. C'est ce *peuple* qui organisera le Sonderbund, mais qui sera vaincu par l'Helvétie réunie sous le drapeau fédéral.

On me pressait de quitter Zug. Un guide, Pierre Jaun, s'était engagé à m'accompagner dans les mon-

¹ M. Guido GÖRRÉS, qui a fait un livre sur Jeanne d'Arc, et M. L. DE CARNÉ, dans la *Revue des Deux Mondes* de 1856, en parlent comme M. Créteineau de Leu. La crédulité est contagieuse.

tagnes. Il était robuste et avait les poches remplies d'attestations où les personnes qui voulaient faire le récit de leur propre vaillance, sous prétexte de rendre justice aux services du guide, racontaient les terribles voyages qu'elles avaient entrepris au bord des précipices. Jaun était un bon soldat. Il s'était battu bravement dans le temps pour le roi de Naples, qui l'avait décoré de je ne sais plus quelle croix. Il avait hâte de me voir sur le chemin d'Arth où nous voulions prendre des chevaux pour l'ascension du Righi.

La route devenait de plus en plus belle. Elle conservait son cachet champêtre, le long du lac de Zug et sous les pentes majestueuses du Rossberg. J'avais à ma droite le Righi, et au delà la blanche forteresse de l'Oberland bernois. Quelques pics saillants des glaciers brillaient comme le faite d'un de ces dômes que Swedenborg ravi en extase entrevoit dans le paradis. Un mystérieux attrait y attachait mes regards rêveurs. Le Mœnch, l'Eiger et la Jungfrau avaient un incomparable éclat. Ma pensée ne pouvait s'en séparer. Ce monde de glaces et de neiges, me disais-je, doit être, vu de près, un spectacle saisissant.

XXII

La pyramide colossale du Righi se dresse devant mes yeux. Sur ses flancs, qui s'élèvent en terrasses naturelles, se présentent de roides escarpements de brèche, et gisent des roches éboulées couvertes par la poussière des siècles. Quel ravissement d'aller chercher dans les grottes solitaires et sur les sommets qui dominent les villes, des émotions et des surprises semblables à celles des rêves ! Que sais-je ? Il y a peut-être là-bas des dangers qui ne sont pas sans charme. Mon impatience d'arriver est parfois si vive, que je presse avec vivacité le pas de mon cheval..... Hélas ! l'illusion s'évanouit insensiblement, le découragement s'empare de moi et je laisse tomber la bride avec indifférence. Saurais-je aujourd'hui quelque chose dont je n'aie déjà sondé le néant ? Je me trouverai encore sur ces hauteurs vis-à-vis de moi-même, c'est-à-dire en face de cette intelligence impuissante, qui embrasse tout sans jamais sortir des limites bornées de la réalité, et qui s'égaré dans les ténébreux abîmes de l'infini. Pourquoi faut-il que mon âme traîne après

elle cette lourde matière ? Pourquoi, pareille au souffle aérien, plus rapide que ce gypaète aux larges ailes, ne peut-elle voler sans entraves dans l'espace, où n'arrivent pas les vils atomes de nos corps pesants ? Pourquoi ces cieux se montrent-ils à nous avec tant de séductions, puisqu'ils restent inabordables ? Pourquoi les mystères qu'ils contiennent ont-ils tant d'attraits ? Pourquoi le désir qui nous y entraîne engendre-t-il l'invincible ennui qui ronge le cœur comme le vautour de Prométhée ? La nature est trop vaste pour les faibles êtres qui rampent dans son sein. Encore, toute immense qu'elle est, ne peut-elle pas suffire aux besoins insatiables de ceux qui ont goûté au festin de l'Éternel.

Mais j'entends gronder une voix formidable, qu'on dirait sortie des entrailles de la terre. Au fond du gouffre que traverse un pont de bois étroit, sur lequel mon cheval s'abat, écume en bondissant une cataracte glacée. Elle jaillit des sommets qui s'élèvent à l'est ; se cache d'abord dans le schiste des roches ; précipite ses flots impatients à travers leurs fentes, puis reparait dans l'abîme sonore, pour se perdre au sein des hautes herbes de la vallée. J'avais déjà franchi les premiers versants de la montagne. L'atmosphère s'était rafraîchie ; un vent pur et vivifiant circulait dans les rochers. On sentait, pour ainsi dire, le voisinage de la neige conservée au milieu des parois

profondes, où les rayons de juin n'avaient pu pénétrer. Tout à coup, du haut de ces cimes grises et anguleuses comme de vieilles ruines, roule un bloc de cette neige amollie, qui entraîne, vert encore, le sapin déraciné et couché sur le sol fangeux. Les oiseaux de proie quittent en poussant des cris sauvages les mélèzes qui tressaillent sur ma tête. A tous ces grands bruits viennent se joindre les gammes plus douces des chants alpestres. L'écho répète ces sons éclatants répandus dans les airs. Un charme irrésistible continue de m'attirer vers ces hauteurs, où je me crois emportée sur les ailes du vent, pendant que mon cheval, obéissant à mon impulsion, broie le roc sous le fer de ses pieds.

J'ai perdu de vue les guides et la caravane qui me suivaient. La solitude qui m'entoure est aussi imposante que ces montagnes. L'aride croupe du Pilate, sinistre et dévastée, apparaît pareille à un géant pétrifié, que le vent tourmente de toutes parts; que les orages frappent sans cesse; que la foudre sillonne à tout moment, sans pouvoir l'ébranler ni le réveiller de sa stupeur.

Un nuage flotte autour de sa cime isolée : c'est l'annonce d'un beau lendemain. Toujours la nature se révèle aux cœurs simples dans un langage poétique qu'ils comprennent, ainsi que les oiseaux et les êtres les plus timides de la création ont le pressentiment

des intempéries et l'instinct de secrets impénétrables à l'œil. De noires vapeurs s'exhalent de la vallée de Schwytz. Le lac de Lowertz semble un miroir terni où se réfléchissent les roches éboulées dont les décombres rappellent d'épouvantables catastrophes. Souvent j'aperçois de loin ou je côtoie des chalets déserts. C'est là, au moment où les ardeurs de l'été chasseront dans ces sentiers ombreux les chèvres et les génisses de la vallée, qu'on recueillera leur lait et leur toison. A chaque instant, une pieuse image, clouée au tronc mousseux d'un arbre, ou enfouie dans la pierre, montre que ce chemin est fréquenté par des pèlerins.

De quels simulacres a-t-on besoin ici pour découvrir Dieu partout? Faut-il, pour la prière, d'autres inspirations que celles de cette majestueuse nature? Ces images grotesques me font pitié. Elles rabaissent mon intelligence; elles rétrécissent mon cœur; elles arrêtent ses élans, qui viennent se briser contre le bois vermoulu. Je retrouve toutes les pensées que je voulais oublier. Le souvenir des petites gens du monde reparaît dans ces symboles qui me reportent vers la terre. Non, les hommes ne devraient jamais mettre une main sacrilège sur l'œuvre gigantesque du Créateur! Il ne faudrait pas que les traces du despotisme, dans lequel ils aiment à nous tenir impitoyablement enfermés, nous suivissent comme le boulet qui s'at-

tache aux pas du captif. Qu'il est beau pourtant ce temple colossal dont les colonnes montent jusque dans les nues ! On respire dans son sein la liberté ; la liberté qui est la vie et la force de la nature humaine. Ici, j'ose espérer. Et lorsque je sens cette brise courir du fond du précipice jusqu'au sommet des pics sublimes, je comprends que mon âme peut aussi s'élan- cer dans les cieux.

Cependant je foule les plaines de neige humide qui couvrent les dernières assises de la montagne. Cette neige n'attend qu'un ardent rayon pour se fondre en cascade argentée. Les guides font entendre alors un cri prolongé. Ma voix leur répond. Jaun accourt et saisit mon cheval qui hennit et se cabre. Déjà j'aper- çois sur le plateau supérieur la blanche maison du Righi-Kulm. Là, tous les objets, le ciel lui-même, ont une teinte uniforme et glacée.

J'étais arrivée au sommet de la montagne par le versant septentrional. Je m'arrêtai un instant et me retournai pour contempler le chemin que je venais de parcourir. Mon regard plongeait dans l'horizon fermé par le rideau majestueux de la Forêt-Noire jusqu'au clocher de Cappel qui me rappelait tant de souvenirs éloquentes ; et il allait enfin se reposer sur le lac d'E- geri, abrité par les flancs escarpés du sombre Ross- berg. Je m'imaginai voir les spectres glorieux de Morgarten glisser sur les rives du lac, à la suite de

l'ombre irritée du duc Léopold d'Autriche. Ces funèbres images, au milieu de cette scène sévère, me faisaient frissonner autant que la bise qui descendait des cimes glacées des Alpes.

Lorsque je me remis à marcher, quel spectacle m'attendait à l'extrémité du plateau ! Sur les confins de la vaste plaine d'une teinte uniforme qui s'étendait à perte de vue au pied de la montagne, des jets de lumière ardente traversaient les nuages. La nature semblait dans une mystérieuse attente. Un instant je restai dans le ravissement, et me crus transportée au sein de ces mondes supérieurs qui brillent la nuit au-dessus de nos têtes. Le soleil, pareil à un globe dépouillé de son éclat, était immobile auprès de la terre. Tout à coup le cor des Alpes retentit. Alors l'astre, paraissant obéir à un signal, descendit avec rapidité, comme s'il avait hâte d'entrer dans la nuée éblouissante qui allait l'envelopper d'un vêtement royal. Lorsqu'il eut disparu, tout s'embrasa autour de lui. On eût dit que des génies aux torches flamboyantes voulaient le cacher avec jalousie à nos regards profanes, au milieu de draperies d'or et de pourpre. Longtemps des nuances chatoyantes, à peine perceptibles, se reflétèrent sur les lacs éloignés et sur les tours nombreuses de Lucerne. Peu à peu l'horizon pâlit ; les ombres de la nuit se répandirent tristement dans l'espace. Le silence devint solennel. La première étoile, — celle

que les cœurs aimants ont choisie pour symbole,—apparaissait dans les cieux, telle qu'une mystique consolation, ou je ne sais quelle douce promesse de paix et de bonheur.

Lorsque tout fut rentré dans le calme du sommeil, que les portes furent closes, que nul pas ne fit plus craquer la neige de la montagne, les vents déchainés commencèrent à gémir au dehors. C'étaient des hurlements sauvages qui semblaient sortis des cavernes profondes, ou des sifflements stridents qu'on eût dit poussés par des dragons ailés; tantôt les soupirs rauques d'une poitrine de colosse expirant; tantôt les sons inexprimables d'instruments infernaux; enfin des cris horribles semblables aux plaintes déchirantes des esprits tourmentés.

Ce sommet serait-il donc le lieu terrible où montent, la nuit, du fond des vallées, les voix formidables qui racontent les crimes et les impiétés des humains? Le chaos va-t-il tout engloutir? et cet astre, plus froid que les glaces éternelles, pourquoi fixe-t-il sur cette scène ses regards impassibles? pâle fantôme sans âme et sans vie, montreras-tu jamais quelque sympathie pour nos désespoirs et pour nos joies? Assisteras-tu toujours avec indifférence aux folles manifestations du bonheur ou aux larmes que tu sembles attirer comme les flots des mers insondables? Que de cœurs généreux ont gémi souvent sous tes rayons glacés! — Que

les âmes candides et sans expérience viennent seules te raconter leurs chagrins!...

Quand les premières lueurs de l'aube jetèrent un pâle reflet sur la surface des glaciers et des montagnes de l'Unterwald, les vents s'apaisèrent. Le froid était pénétrant; des vapeurs humides inondaient l'espace; on voyait à peine les lacs à travers la brume; les cimes les plus voisines, qui forment un rempart au-dessus du Righi, étaient couvertes de nuées épaisses. Une teinte opaque voilait le ciel, et la lumière des étoiles s'éteignait graduellement. Mes sens participaient, pour ainsi dire, à l'engourdissement de la nature. Les insaisissables images du rêve me suivaient, pareilles aux noires vapeurs qui, roulées en longues bandes, s'attachent autour des mouts.

Cependant, comme une vierge souriante au milieu de funèbres fantômes, la cime du Sentis reluit aux dernières limites de l'horizon. Une légère traînée d'or l'effleure, semblable à la chevelure d'une comète, tandis que sur le Tödi et dans les vallées plane la nuit, humide et silencieuse. La zone de lumière prend peu à peu toutes les nuances des roses du printemps. Elle s'étend vers l'orient et colore doucement les aiguilles du Titlis et la neige azurée des pics lointains du Glärnisch. Les sommets étagés et nombreux des Alpes apparaissent successivement. Une gaze rosée s'étend sur les majestueuses montagnes de l'Appenzell.

Les pointes aiguës des rouges Mythen sont couronnées d'une vapeur lumineuse ; à leur base, le bourg de Schwytz se dégage des ombres de la nuit. Les pentes verdoyantes, les sombres forêts et les lacs allongés deviennent de plus en plus distincts. Toute la splendeur des cieux se concentre sur les monts. Les légers nuages qui s'élèvent du creux des rochers s'évaporent dans les airs comme la fumée des holocaustes. Les pyramides gigantesques des Alpes, « ces monts de Dieu, » ainsi que David nomme les montagnes, inspirent je ne sais quel sentiment ineffable de piété. On croirait que les sons d'une harpe céleste se font entendre dans ces temples magnifiques. Là-bas, au pied de ces glaciers d'argent qui se détachent sur l'horizon embrasé, il semblerait que des peuples entiers attendent à genoux les oracles de la vérité dont la voix est prête à retentir au fond des flammes ardentes, et qu'ils chantent dans des hymnes sublimes les merveilles qui se manifestent sur leurs têtes. Tout à coup de longs rayons traversent l'espace, tels que les reflets de la lumière divine qui jaillit du front inspiré de Moïse. Le disque rouge du soleil flamboie, pareil à un brasier informe. On voudrait s'attacher à son char, et traverser l'univers avec la vitesse dont il est doué. Un instant il s'arrête. Enfin, paré d'une lumière nouvelle, il s'élance comme un géant au sein de l'azur profond. — Alors la vie éclate de toutes parts ; les lacs s'animent ; les

clochers éloignés brillent d'un éclat matinal. On dirait même que l'écho reproduit le branle de leurs cloches sonores.

Mon âme est en ce moment comme dilatée par une chaleur divine. Elle se sent, supérieure à toute la création visible. — Ce pouvoir qui a créé l'univers, ce pouvoir qui me donne le sentiment, et que toutes les nations, que tous les siècles ont reconnu, régénère et attire mon intelligence avec une force irrésistible.

« Seigneur, qui daignes me communiquer un souffle de toi-même, Père de tout ce qui existe, accorde ta grâce à mes aspirations ardentes ! fais descendre ton pur esprit, ton esprit de vérité sur ce monde que tu remplis. Allume, ô Dieu, les flambeaux de ta splendeur dans la triste nuit où nos pas s'égarèrent... depuis si longtemps ! Puisse cette lumière pénétrer dans les sentiers les plus cachés, dans les abîmes où se perdent les atômes imperceptibles ! Comme ces rayons dont l'éclat illumine les dernières profondeurs du feuillage et les sombres cavités de ces masses colossales, Éternel ! que ta gloire inonde ainsi la création ! Qu'un jour complet se fasse parmi tes enfants. Alors une seule voix, expression d'une unique pensée, s'élèvera jusqu'à toi. — Et cette voix retentira comme une louange digne de toi dans toute l'éternité ! »

Les derniers accords d'une musique délicieuse expiraient sur le clavier, dans l'intérieur de la maison.

Une voix pure chantait les strophes sublimes de l'hymne des anges dans la *Création* de Haydn. La fenêtre était ouverte, et les sons se répandaient au loin. Un instant après, une femme se montra et disparut dans la direction de Küssnacht.

Je suivis ses pas, quand le brouillard vint envahir l'espace, et que le soleil commença à se voiler d'un rideau grisâtre. La route serpentait sur des neiges glissantes. Cependant j'apercevais sous mes pieds la verdure sombre des sapins et les rameaux des chênes, dont les feuilles brillaient comme l'émeraude. J'avais un bâton ferré, surmonté d'une corne de chamois, et lorsque les pierres du sentier roulaient dans l'abîme en entraînant des blocs de neige, je m'arrêtais pour en écouter le bruit, appuyée contre un rocher. Bientôt le chemin rocailleux remplaça la fange blanchâtre; la mousse et les végétations microscopiques qui croissent dans les fentes du schiste, les aiguilles de glace suspendues aux rudes aspérités des sommets escarpés. Plus loin, le lierre séculaire qui s'entrelace autour des tiges flexibles, et la glécome, dont les feuilles cordiformes se traînent le long des ruisseaux, succédèrent aux troncs dépouillés et aux ronces desséchées. Je sentais déjà l'air printanier qui vivifiait le cœur des plantes et qui réveillait les coccinelles luisantes et les agiles libellules. De tièdes bouffées apportaient par moments les senteurs du thym et de la violette, mêlées à ces

aromes pénétrants dont s'enivre l'abeille au sein des fécondes vallées des Alpes. J'errai quelque temps dans les bois. J'avais les mains pleines de bouquets de gentianes et de fleurs variées que j'avais trouvées au milieu des rochers et sur les pentes rapides.

Dort ragt das hohe Haupt vom edlen Euziane
 Weit übern niedern Chor der Pöbel-Kräuter hin :
 Ein ganzes Blumen-Volk dient unter seiner Fahne,
 Sein blauer Bruder selbst, bückt sich, und ehret ihn,
 Der Blumen helles Gold, in Strahlen umgebogen,
 Thürmt sich am Stengel auf, und krönt sein grau Gewand
 Der Blätter glattes Weiss, mit tiefem Grün durchzogen,
 Strahlt von dem bunten Blitz von feuchtem Diamant :
 Gerechtestes Gesetz ! dass Kraft sich Zier vermähle,
 In einem schönen Leib wohnt eine schönre Seele¹.

Comme elles étaient gracieuses, ces anémones bocagères et ces potentiles dorées, parmi lesquelles brillaient, couvertes de rosée, les corolles du lin et de l'arnica des montagnes ! Dans le bois, les violettes venaient en touffes abondantes. Loin de se cacher, elles s'épanouissaient librement jusqu'au bord même du chemin. J'étais avide de tant de richesses. J'en fis une ample récolte, et je les attachai à mon bâton alpestre.

Sur un tertre découvert, une croix de bois, rongée par la mousse, s'inclinait au-dessus du ravin. A ses

¹ HALLER, *Die Alpen*.

pieds était assise, sur la pierre, celle qui, le matin, avait salué l'aurore de sa voix mélodieuse. Mais à peine eut-elle entendu nos pas, qu'elle s'enfuit et se cacha comme une gazelle sauvage. Une secrète sympathie attachait ma pensée à l'inconnue. Il me semblait que c'était une âme sœur de la mienne, qui demandait le silence et l'oubli. Je hâtai le pas pour ne plus troubler sa solitude.

Je traversai rapidement les terrasses de plus en plus adoucies qui descendent vers la plaine. Les dernières étaient formées par de vastes prairies, sur lesquelles les arbres fruitiers secouaient leurs pétales blanches comme la neige. Le soleil était ardent. Je me reposais par moments à l'ombre des amandiers roses ou des châtaigniers qui courbaient vers la terre leurs longues feuilles dentelées.

XXIII

A travers le mystérieux rideau des vieux arbres qui formaient une voûte sur ma tête, j'entrevis, sur la colline au delà du chemin, une pauvre chapelle en bois. Je montai sous le porche et pris place à côté de quel-

ques villageoises sur les dalles disjointes où croissent de noirs lichens. Cette chapelle, érigée en l'honneur du courage et du dévouement patriotique, avait je ne sais quelle empreinte de calme profond. Elle m'apparaissait comme un monument élevé à l'humanité, pour symboliser la ruine de l'orgueil et de la tyrannie.

Frei sind die Hütten, sicher ist die Unschuld
Vor dir, du wirst dem Lande nicht mehr schaden ¹.

Ma pensée grandissait par le souvenir de Guillaume Tell, et du drame sublime, dont je croyais trouver l'empreinte sous mes pas. Je lus cette inscription au portail de l'église :

Gessler's Hochmuth Tell erschossen
Und edle Schweizerfreiheit entsprossen,
Wie lange wird aber solche wahren,
Noch lange, wenn wir die Alten wären.

Au-dessus de l'inscription, une fresque représente Guillaume Tell derrière un taillis, lançant sa flèche à Gessler, qui dirige son cheval blanc, superbe comme lui, sur une femme à genoux. J'entrai dans la silencieuse enceinte, éclairée à peine par d'étroites fenêtres. Je m'avançai ensuite vers l'autel pour y déposer les

¹ SCHILLER, *Guillaume Tell*.

fleurs parfumées que j'apportais de la montagne, comme une sympathique offrande au triomphe de la vertu héroïque, pendant que l'hymne de Lavater réveillait dans mon esprit enchanté les glorieux souvenirs qui ont immortalisé les bras vaillants des cantons primitifs.

I

• Non, non méchant ! devant ton chapeau élevé sur une perche, aucun homme de cœur, aucun homme d'honneur, ne s'inclinera, — Guillaume Tell ne s'inclinera pas.

II

Tu as beau grincer des dents, tyran ! Celui qui est libre demeure libre, et ne possédât-il rien, il lui reste encore le courage et la fidélité.

III

Le bailli plein de colère s'emporte et s'écrie : -- Tell, tu tireras là-bas ; tu viseras la pomme que je ferai placer sur la tête de ton fils ; sinon, vous périrez tous deux.

IV

Tell écoute et supplie en vain : Tue-moi, dit-il, me voici ; — inutiles prières ; — il regarda son fils et pleura amèrement.

V

Puis il pressa l'enfant contre son cœur, — quel moment d'angoisse! — et lui dit à voix basse : Tiens-toi tranquille, ne crains pas ; je ne te ferai point de mal, tiens-toi tranquille.

VI

Il le conduit doucement près d'un arbre, pose la pomme sur sa tête, et parcourt rapidement l'intervalle mesuré.

VII

Il se hâte de saisir son arbalète et sa flèche ; il tend la corde, vise avec calme ; l'enfant demeure immobile ; par un mouvement à peine visible, Tell lâche le ressort, la flèche siffle, la pomme tombe.

VIII

L'enfant transporté d'une joie enfantine, se précipite dans les bras de son père en lui apportant la pomme au bout de la flèche.

IX

Jamais son père ne l'embrassa avec autant de tendresse ; jamais il ne rendit de telles grâces à Dieu ; jamais le bonheur ne naquit ainsi pour lui d'une douleur poignante, jamais l'honneur ne rejaillit ainsi pour lui de l'insulte et du mépris.

X

Mais, hélas, à peine le danger, si glorieusement surmonté, a-t-il cessé, que le gouverneur apercevant une seconde flèche demande d'un ton menaçant : Pour qui ?

XI

Tell répond avec ironie : c'est l'usage des tireurs ; mais Gessler a surpris son sourire, et répète : Pour qui ? — Elle était mise à part pour ton cœur, répondit Tell.

XII

Gessler, saisi d'une fureur nouvelle, fait lier les pieds et les mains de Tell ; il menace, il écume, il jure de le jeter en prison.

XIII

On l'entraîne dans une barque ; au donjon de Küssnacht, s'écrie le maître ; il se place près de sa victime et lui dit en ricanant : te reposes-tu maintenant ?

XIV

Le héros enchaîné se conduit en héros : Tell dans les fers est toujours Tell, et Dieu devant qui l'opprimé trouve grâce le voit, et l'aidera bientôt. Il fait lever la tempête ; elle se dé-

chaîne, les bateliers pâlissent et s'écrient : Si Tell ne prend le gouvernail, nous périrons tous.

XV

La mort les menace de près, l'angoisse et le danger redoublent, Gessler, saisi d'effroi, en murmurant dit à ses serviteurs : détachez ses liens.

XVI

Le bras libre du brave Tell travaille avec succès, il s'élançe sur le rocher, ivre de joie, il repousse la barque sur l'onde agitée.

XVII

Les vagues en courroux mugissent aux oreilles du tyran, Tell se recommande à Dieu, respire un instant, puis s'enfuit à la rencontre de son ennemi. Gessler se flatte de l'atteindre, il le poursuit l'œil en fureur, le front chargé de soucis et de haine, il entre dans le sentier ombragé de buissons et de ronces.

XVIII

Tell, immobile, caché sous le feuillage, l'arbalète en main, pense à son fils, aux malheurs de la patrie, et prépare son arme.

XIX

Il vise encore une fois et lance sa flèche dans le cœur de Gessler, il regarde avec joie couler le sang du meurtrier.

XX

Son ennemi pâlit et tombe de cheval. Tell s'agenouille, et rend grâces de toute son âme, car lui et les siens sont sauvés.

XXI

La liberté de la patrie naquit de cet événement, bientôt elle brilla au loin, et partout se répandit sa lumière¹. »

Tel est le récit de la poésie, fidèlement calqué sur les traditions nationales de la Suisse. Pendant des siècles, le doute n'en diminua point l'intérêt. Dans les longues soirées d'hiver, les pâtres des Alpes, réunis autour de l'âtre, où pétillait le sapin, le racontaient à leurs enfants. Le bruit du vent, dans les gorges de la montagne, semblait alors un écho de cette tempête qui souleva les ondes du lac des Quatre-Cantons, quand le libérateur de l'Helvétie s'élança sur la roche avant de frapper le tyran. Mais, de nos jours, la science a soumis à un contrôle impitoyable les antiques traditions des peuples. Vico, le célèbre penseur napolitain, remarqua qu'on trouvait toujours à l'origine des nations des héros aux actions merveilleuses. Nous voyons chez les Hellènes, Hercule qui dompte les monstres ;

¹ LAVATER, *Chants suisses*, trad. par M^{lle} ~~Henriette~~ CHAVANNES.

Thésée, qui égorge le Minotaure; Jason, qui va, malgré le dragon, conquérir la toison d'or. Ne sont-ce pas là des personnifications de la lutte des premières tribus de la Grèce contre les forces indomptées de la nature, contre les animaux malfaisants dont le sol était couvert? Dans l'histoire de Rome,—Niebuhr l'a constaté, — Romulus enlevé au ciel, Numa qui reçoit les inspirations de la nymphe Egérie, sont, ainsi que leurs successeurs, l'expression des transformations politiques de ces Romains appelés à donner des lois à l'univers¹. En Asie, les choses ne se passent pas autrement. Les légendes de Zoroastre, de Krichna, de Brahma, sont aussi nées du besoin des peuples primitifs de personnifier en quelque grande figure les époques perdues dans la nuit des temps². Les nations jeunes encore sont, comme les enfants, dominées par une ardente imagination. Elles donnent un corps et une vie aux pensées qui les frappent, aux rêves qui traversent leur esprit. Elles ne peuvent se représenter une évolution religieuse ou sociale, sans y faire intervenir des êtres fantastiques, dans lesquels s'unissent l'homme et le dieu. Les Grecs nommaient ces personnages intermédiaires des demi-dieux. Ils tiennent au ciel par le souffle sacré qui les inspire, et à la terre

¹ Voir NIEBUHR, *Histoire romaine*. — MICHELET, *Histoire de la république romaine*.

² Voy. E. QUINET, *Génie des religions*.

par les vives passions de l'humanité, qu'ils manifestent d'une manière grandiose.

L'auteur de *Prométhée* a reproduit avec un rare bonheur la majesté de ces créations gigantesques. Eschyle est, de tous les poètes, celui qui a le mieux compris le génie titanique. Le héros de Marathon, le frère de l'intrépide Cynégire, s'était élevé, grâce à ses puissantes facultés et à l'étonnante vigueur de son propre caractère, à une intelligence complète des temps héroïques. Personne n'a peint comme lui ces types extraordinaires, qui semblent avoir la vigueur brutale des éléments; qu'on dirait la personnification des forces indomptées de la nature; qui n'obéissent même pas à la voix divine. Quel spectacle que celui de Prométhée cloué sur les sommets neigeux du Caucase, et bravant la fureur de Jupiter! Ces admirables tableaux n'ont sans doute aucun rapport avec la réalité historique. Il s'agit uniquement d'êtres créés par l'imagination, qui se confondent avec les premières révolutions du globe.

On a remarqué que les peuples ont conservé, jusqu'à une époque très-voisine de nous, la faculté poétique, qui identifie la légende avec l'histoire, l'idéal avec la réalité. Assurément les nations furent incapables en vieillissant d'inventer un personnage dont l'existence et les exploits eussent été complètement chimériques. Mais elles ont montré longtemps un

penchant singulier à embellir les vies même les plus prosaïques, quand elles exprimaient une idée politique ou religieuse. Ne trouve-t-on pas cet étrange phénomène, chez nous dans les écrits de Siméon le Métaphraste¹, et en Occident dans les récits de la *Légende dorée*, rédigée par Jacques de Voragine²? La puissance de l'imagination est telle chez les masses, qu'on peut appliquer à cette faculté créatrice ce que Boileau disait de la poésie :

« Tout ce qu'elle a touché se convertit en or. »

Y a-t-il rien de plus vulgaire, de plus insignifiant, que l'existence d'un François d'Assise ou d'un Antoine de Padoue? Au point de vue de l'histoire, on ne trouve en eux que de pauvres moines livrés aux illusions d'un esprit exalté, qui essaient, à force d'extravagances et de pénitences insensées, d'imiter les anciens solitaires, dont la vie avait si vivement frappé les nations. Mais voyez la puissance de l'esprit légendaire³! François d'Assise n'est plus le modeste ana-

¹ Un moine nommé AGAPIUS en a fait un abrégé en Occident sous ce titre: *Liber dictus Paradisus*, etc. desumpt. ex Simeone Metaphrasta. Venise, 1541, in-4^o.

² J. DE VORAGINE, *Historia Lombardina, seu Legenda sancta* (ou *aurea*).

³ Jeme borne à citer J. DE LUCA, *Oratio divi de laudibus Francisci Assisisatis*, Rome 1742, et POTENZA in *lode Orazione di S. Francesco d'Assisi*.

chorète de la Portioncule. C'est un être auquel la divinité accorde des privilèges exceptionnels. Un ange descend du ciel pour imprimer sur ses pieds et sur ses mains les stigmates de la passion de Christ. Il commande en maître à la nature. Les animaux des forêts obéissent à ses ordres. Les oiseaux des champs écoutent ses prédications. Une communion intime et mystérieuse l'unit à la création. Tout ce qui contient un souffle de vie sympathise avec ses joies et avec ses douleurs. Quel pouvoir d'idéalisation ! Accorder un rôle aux êtres privés de raison dans le grand drame de la vie ; les faire apparaître comme des acteurs hostiles ou bienveillants ; leur donner une part dans l'existence humaine, tantôt comme à d'humbles serviteurs, tantôt comme à des puissances rebelles ! C'est ainsi que l'humanité embellit l'histoire des héros de la poésie qu'elle possède elle-même. Elle se dépouille pour ainsi dire à leurs dépens. Elle leur prodigue dans sa magnificence généreuse des qualités inconciliables, les facultés extraordinaires nécessaires à leur situation.

Les Suisses n'ont pas, dit-on, échappé plus que les autres peuples à cette loi de l'esprit humain. Il suffit de citer comme une preuve éclatante, la légende de Nicolas de Flue. Longtemps les Confédérés ont cru que le célèbre ermite avait passé vingt ans sans prendre d'autre nourriture que l'eucharistie ; tant, disaient-ils, chez le pieux pacificateur de la Diète de Stauz, la

puissance de l'esprit et de la prière avait triomphé des grossiers besoins du corps.

Qu'on ait, à une certaine époque, accepté un pareil prodige, il n'y a là rien d'étonnant lorsqu'on se souvient des habitudes du moyen âge. Il est plus surprenant de trouver parmi nos contemporains des défenseurs de ce miracle extravagant. Le fait paraît cependant incontestable à M. Guido Gœrres, fils du célèbre professeur de Munich, et à M. Louis Veillot, rédacteur du journal français *l'Univers*. Or si, de notre temps, cette étrange crédulité est encore possible, faut-il s'étonner que les hommes du quatorzième siècle aient embellis d'ornements mythiques l'événement auquel ils devaient la liberté de leur pays?

Tels sont les motifs philosophiques qui rendent vraisemblable la création d'une légende relative aux libérateurs de l'Helvétie. Mais il existe des raisons historiques qui donnent une force singulière à ces considérations. Un fait devient contestable lorsqu'on le trouve avec les mêmes circonstances principales dans la vie de différents personnages. Ainsi, quand on lit dans les biographies de Zoroastre, de Bouddha, de Krichna, de Rama, de Lao-tseu, des détails complètement identiques, il est difficile de ne pas les expliquer par une production légendaire, surtout si ces détails ont un caractère merveilleux. C'est précisément ce qui arrive pour Guillaume Tell. Déjà Héro-

dote rapporte un trait qui a quelque analogie avec l'histoire du libérateur. L'anthologie grecque consacre une épigramme à Alcon, archer crétois, dont l'adresse rappelle celle de Tell. Les aventures de Punkler, celles de William Bell de Cloudeley, celles de Heming, d'Ilbreid, d'Egil et surtout celle de Palma-Toko, racontée par Saxon le Grammairien dans son histoire du Danemark, sont au fond les mêmes que celles du héros de l'Helvétie. Si l'on en croit quelques érudits, les mots Tell (Telum, trait), Toko (Τόξον, arc) et Bell (Βέλος, flèche) seraient synonymes. On ajoute que les chapelles élevées pour rappeler l'histoire de Guillaume Tell, avaient une autre destination que celle qui leur est donnée par la tradition. Il est positif qu'avant la fin du quinzième siècle aucun chroniqueur ne fait mention de ce personnage. On a eu beau compulser les archives des cantons primitifs, on n'a trouvé aucun indice d'une famille de ce nom, ni la moindre allusion à l'existence de Tell lui-même. M. Kopp a fait des recherches longues et inutiles sur les registres de la paroisse de Bürglen, désignée comme la patrie du héros. Ce savant a même supposé que Tell ne pouvait être un nom de famille, et que Gessler n'avait jamais été bailli de Küssnacht. Beaucoup de savants ont conclu de tous ces faits que les populations des petits cantons, auxquels plusieurs érudits attribuent une origine scandinave, ont apporté dans les Alpes, des bords de la

Baltique, cette légende empruntée aux anciens *Sagas*¹.

Quels que soient les doutes émis par la science sur la certitude de cette histoire, elle n'en restera pas moins populaire, et cela avec raison. Elle exprime, en effet, d'une manière dramatique la puissance du bon droit et la force de l'opprimé contre les triomphes de l'injustice et de la violence; elle personnifie admirablement ce petit peuple de montagnards qui, armé de la flèche des pasteurs, lutte pendant des siècles avec un si grand succès et une énergie sans pareille contre l'aristocratie féodale. Tell, appuyé sur son rocher, et plongeant son regard d'aigle sur le lac des Quatre-Cantons, bouleversé par la tempête, n'est-il pas un emblème expressif des intrépides soldats de Næfels et de Morgarten?

Ce qui a fait la vogue de cette histoire, c'est qu'elle a un caractère humain et prophétique. Elle a un caractère humain, — parce que rien ne passionne l'humanité comme la lutte du faible contre le fort; de l'opprimé contre l'opresseur; du droit contre l'injustice. Elle a en outre tout l'intérêt d'une prophétie. La flèche lancée contre le bailli autrichien une fois partie de son arc, poursuivra éternellement les tyrans de l'Helvétie. Le pâtre dans sa faiblesse et dans son iso-

¹ Voyez pour et contre Uriel FREUDENBERGER, *Guillaume Tell, fable danoise*; — J.-A. DE BALTHAZAR, *Défense de Guillaume Tell*. — J.-J. HISÉLY, *Guillaume Tell, Mythe et histoire*.

lement a commencé la lutte contre la puissante maison de Habsbourg. Il n'a, dans ce combat inégal, d'autre appui que Dieu et que la justice. Mais ce droit triomphera de nombreux bataillons. L'aigle de l'Autriche, semblable au vautour des Alpes, planera en vain sur cette forteresse de la liberté. Partout où brillera la croix d'argent, symbole de la fraternité chrétienne, il ne pourra poser ses serres formidables. L'Autriche, toute-puissante en Europe, ne sera pas plus habile à triompher des paysans de l'Helvétie que les farouches baillis de l'empereur Albert. Voilà ce que pressentait dans une intuition sublime, le peuple helvétique, quand il fit de Guillaume Tell la personification de son indépendance, de ses ardentes aspirations vers la liberté qu'il aime plus que la vie. Il importe assez peu que le récit populaire soit exact au point de vue historique. Il est profondément vrai, comme pressentiment de l'avenir, comme expression des destinées d'un peuple, d'un peuple dont la vocation a été toujours une lutte inégale contre la force brutale, un combat à outrance pour l'indépendance du sol natal.

Cependant, dans toute hypothèse, on a exagéré les conséquences des doutes émis par les savants. Le dévouement des libérateurs n'en serait pas moins admirable, quand même Tell n'aurait pas abattu la pomme sur la tête de son fils et n'aurait pas tué le

tyran, dans un mouvement de généreuse indignation. J'irai jusqu'à dire, que l'histoire de l'émancipation de la Suisse offre un intérêt plus puissant si l'on n'en fait pas l'œuvre du hasard, mais si on l'attribue, comme tous les faits tendent à le prouver, aux résolutions héroïques, à la fermeté invincible de quelques pères des cantons primitifs.

Pour bien comprendre la lutte qui s'engagea entre la maison d'Autriche et les hommes de ces cantons, il faut se reporter à l'origine des Habsburg. Rodolphe de Habsbourg, le fondateur célèbre de cette maison, était sorti de l'Helvétie. Son château était situé dans l'Argovie, sur la montagne appelée Wülpelsberg. Il était bailli de plusieurs villes, d'Aarau, de Baden, de Mellingen. Rodolphe était un de ces gentilshommes d'un grand caractère, d'un esprit élevé, tel qu'on aime à les rencontrer dans les chroniques helvétiques. Plein de capacité et d'énergie, il avait une vie aussi simple que celle des montagnards, il était sobre et dénué de prétentions. Au lieu d'opprimer les villes, de s'emparer de leur territoire, de se faire le complice des violences de la noblesse, il se déclara le protecteur des bourgeois et des paysans, et il acquit dans toute la Suisse une immense popularité. Rodolphe dut à ses vertus le premier trône de l'Europe. Il fut élu empereur, parce que, dit l'électeur de Cologne, « il était sage, juste, aimé de Dieu et des hommes. » Son élection

remplit de joie l'Helvétie. Les députés des villes et des campagnes accoururent en foule à Brugg, en Argovie, pour le féliciter. Son règne fut une ère de calme pour la Suisse. Zurich, Schaffhouse, Soleure, reçurent le privilège d'être gouvernées par leurs propres lois. Lucerne et Laupen obtinrent les mêmes franchises que Berne. D'autres villes encore furent comblées des faveurs impériales. Les montagnards des Waldstettes furent autorisés à relever immédiatement de l'empire. Il est si doux, à cette triste époque de l'histoire de l'humanité, de trouver quelques esprits généreux qui s'élèvent au-dessus des préjugés de caste et des habitudes d'une déplorable éducation! Qu'un grand seigneur adopte les idées libérales dans un temps où la démocratie domine, il n'y a pas là bien du mérite ni un effort extraordinaire de vertu. Mais que, dans un siècle où la violence était la loi universelle, où les paysans étaient traités comme des brutes à face humaine, un membre de l'aristocratie féodale conformât ses actes aux lois éternelles de l'Evangile et de l'humanité, c'est un fait vraiment merveilleux. Les Rodolphe de Habsbourg, les Berthold V, les Rodolphe d'Erlach, les Rodolphe de Werdenberg, seront à jamais dignes de l'admiration de tous ceux qui comprennent combien il est difficile de se défaire des erreurs de son temps et de la classe à laquelle on appartient.

Malheureusement, quand la constitution sociale est radicalement mauvaise, le bien n'a qu'une durée passagère. En vain les partisans des institutions aristocratiques diront-ils qu'il est impossible de ne pas avoir de grandes idées et de nobles sentiments quand on a devant soi l'exemple de tant de glorieux ancêtres. L'histoire entière du moyen âge est la meilleure réfutation de cette politique sentimentale. Tout montre que les seules garanties des peuples et des individus sont des lois propres à comprimer les passions égoïstes. Les garanties purement personnelles seront toujours complètement illusoire. La vie des premiers empereurs de la maison d'Autriche est une démonstration éclatante de cette vérité. Il semble que cette maison, dont les racines étaient dans le sol même de l'antique Helvétie, qui avait mérité une immense popularité, en défendant la faiblesse et l'équité contre la brutalité farouche des barons féodaux, dût demeurer fidèle aux généreuses traditions du seigneur de Habsbourg. Pourtant il n'en fut pas ainsi. A peine l'empereur Rodolphe avait-il fermé les yeux, que son fils Albert prit à tâche d'adopter une politique contraire. Ses vues tendaient uniquement à étendre les domaines de sa maison, et il était prêt à fouler aux pieds les droits des villes et des campagnes, afin de satisfaire son ambition.

Mais il devait trouver en Suisse une résistance in-

vincible. Zurich n'était pas disposée à subir le joug ; Berne, soutenue par Soleure, sut résister aux comtes alliés de la maison d'Autriche. On ne vit point ces courageuses cités demander la paix et céder aux menaces d'une puissance étrangère. Un peuple libre aime mieux mourir que de subir les lois de la force. Lorsque la noblesse franchit les frontières bernoises, les bourgeois s'avancèrent à sa rencontre ayant à leur tête Ulrich, seigneur d'Erlach. Cette famille, déjà distinguée dans l'aristocratie, s'illustra encore, dans ces temps barbares, par sa résistance aux violences des barons. Ulrich était un homme de cœur et d'expérience, qui conserva dans les plus grandes difficultés un sang-froid invincible. L'ennemi avait une forte position sur le sommet du Donnerbühl et occupait toute la «vallée des larmes.» Les Bernois s'avancèrent fièrement jusqu'aux premiers rangs de l'armée féodale. C'était la première fois que ces hommes intrépides se mesuraient avec les chevaliers bardés de fer. Au premier signal que donna d'Erlach, ses soldats se précipitèrent sur la noblesse avec une telle impétuosité, que l'aile gauche de l'armée ennemie s'enfuit épouvantée. Une habile manœuvre d'Ulrich, l'ardeur guerrière des Bernois, augmentèrent la panique, et les seigneurs périrent presque tous dans la fuite. Les gens de Berne rapportèrent dans l'église de Saint-Vincent dix-huit bannières, prirent d'assaut et rasèrent un grand nombre

de châteaux. Cette victoire de Donnerbühl (1298) inaugurerait glorieusement la lutte des Suisses contre la maison d'Autriche.

Zurich ne se montra pas moins intrépide. Albert entra sur son territoire en déclarant qu'il traiterait les Zuricois comme des rebelles à l'autorité impériale. Ceux-ci, en témoignage de la confiance que leur inspirait la justice de leur cause, au lieu de fermer leurs portes, se préparèrent à une vigoureuse résistance. L'empereur était campé sur les hauteurs. Son regard plongeait dans la ville, où il voyait courir des soldats, et même les femmes et les jeunes filles s'armer pour la défense de leur patrie. A toutes les menaces d'Albert d'Autriche, les Zuricois répondirent qu'ils reconnaîtraient volontiers les droits de l'empire si l'on respectait leurs privilèges. L'empereur désespérant de les réduire confirma les libertés de la cité.

Les paysans ne devaient pas prendre une autre attitude que les villes. Dès qu'ils connurent les projets d'Albert, les montagnards d'Uri, de Schwytz et d'Unterwald renouvelèrent leur alliance. « Que chacun, est-il dit dans ce traité, sache que les hommes de la vallée d'Uri, la commune de Schwytz, ainsi que les hommes des montagnes d'Unterwald, se sont juré de prendre fait et cause les uns pour les autres, et de se préserver mutuellement de toute atteinte à leur fortune ou à leur personne tant chez eux qu'au dehors. Que quiconque

a un seigneur, lui obéisse comme c'est son devoir. Il ne sera plus admis désormais de juges qui ne soient du pays. On n'en recevra point qui ait acheté sa charge. Les plus sages décideront des différends qui s'élèveront entre les membres de la ligue. Celui qui ne se soumettrait pas y sera contraint. »

Cet antique monument de l'union des Suisses est d'un incontestable intérêt. Il représente cette modération et cette force dont le peuple helvétique ne se départit jamais dans les luttes glorieuses qu'il soutint pour son indépendance.

Ce qui a compromis la cause de la liberté, ce qui l'a même souvent perdue dans la plupart des Etats de l'Europe, ce sont les folles exagérations des hommes qui se constituent ses défenseurs. Ils fournissent ainsi à ceux qui sont intéressés au maintien des abus, des prétextes sans nombre pour les perpétuer comme une digue nécessaire contre les extravagances et les mauvaises passions. Il n'en a pas été de même en Suisse. Dans toutes les grandes commotions sociales, cette nation a su se préserver de l'influence des déclamateurs et des utopistes. Elle a marché avec fermeté vers son but, sans fureur, mais aussi sans faiblesse. En France, par exemple, les paysans durent la prolongation de leur servitude autant aux excès et aux folies de la Jacquerie, qu'à la puissance de leurs adversaires. Nous verrons de simples bergers des Alpes, provoqués

d'une indigne manière par celui qui était alors à la tête des souverains de la chrétienté, lui résister avec une énergie modeste, respecter les droits de tous, laisser aux oppresseurs la violence, qui déshonore même les meilleures causes, et obliger leurs ennemis à reconnaître leur grandeur d'âme, leur générosité et leur courage.

Avant la bataille de Donnerbühl, les Waldstettes avaient envoyé un ambassadeur à l'empereur pour s'assurer de ses dispositions. Albert le reçut à Strasbourg: « J'aviserais, dit-il avec sa hauteur ordinaire, à vous proposer bientôt une autre organisation. » Cependant il se rendait bien compte de la valeur de ces intrépides montagnards. Il crut devoir user cette fois de dissimulation, tactique que le despotisme affectionne généralement. Il préfère la ruse à l'épée, et il n'emploie la force brutale qu'après avoir épuisé tous les artifices. Albert, en négociant artificieusement avec les petits cantons, apprit aux princes de sa maison la funeste politique qu'ils devaient suivre avec les Etats libres. Il envoya aux Waldstettes les comtes d'Ochsenstein et de Lichtenberg, deux seigneurs de sa cour, pour les engager à se soumettre à l'Autriche, dont la suprématie était reconnue par tant de nobles barons et de cités puissantes.

Albert était déjà maître des contrées qui environnaient les montagnards. Il possédait l'*advocatie* des

couvents dont les biens étaient situés chez eux. Il avait hérité des domaines des comtes de Lenzbourg et de Kybourg. Il faisait entendre que des hameaux de paysans perdus dans les Alpes ne résisteraient pas aux armes de l'empereur ; mais qu'il préférerait à la gloire de les soumettre, la satisfaction d'ouvrir ses bras à « ses chers enfants. » La maison d'Autriche n'était-elle pas leur mère ? Les fondateurs de cette famille n'avaient-ils pas été tous prévôts de Lenzbourg ? Son père Rodolphe, toujours victorieux, n'avait-il pas été un protecteur contre leurs ennemis ? Ce père auguste et bien-aimé lui avait tant de fois parlé de leur valeur, qu'il s'était flatté de marcher un jour à leur tête bien plutôt comme leur général que comme leur maître. S'ils voulaient enfin comprendre ses bonnes intentions, il les ferait sortir de leur pauvreté en créant chevaliers ceux qui se distingueraient sous l'étendard de l'Autriche et en leur donnant des fiefs opulents.

Les paysans ne furent pas séduits par les douces paroles de la diplomatie autrichienne. Ils répondirent avec une admirable convenance que le souvenir de l'empereur Rodolphe serait toujours précieux aux habitants des Alpes, mais que la reconnaissance qui leur était si chère, ne devait pas les empêcher de transmettre à leurs enfants la liberté qu'ils avaient reçue de leurs aïeux. Puisque l'empereur se

rappelait les bienfaits accordés par son auguste père, pourquoi ne voulait-il pas leur conserver les privilèges dont celui-ci leur avait garanti la jouissance éternelle? Ils ne refusaient pas de reconnaître la suzeraineté de l'empire, et ils étaient encore en cela fidèles à l'exemple de leurs ancêtres. Mais pourquoi voulait-on leur imposer une dépendance contraire à toutes leurs traditions et à toutes leurs habitudes? — Après avoir fait cette noble réponse, ils députèrent à la cour d'Albert, pour solliciter la reconnaissance officielle de leurs libertés, demandant en même temps un prévôt impérial, chargé de maintenir la suzeraineté de l'empereur.

Albert leur imposa alors des baillis autrichiens chargés de les opprimer et de les forcer à accepter ses propositions. Ces baillis étaient Hermann Gessler de Bruneck et Béranger de Landenberg. Ils s'établirent dans le pays, ce que n'avaient jamais fait les baillis impériaux. Landenberg choisit pour résidence le château de Sarnen dans l'Unterwald, et Gessler construisit une forteresse dans le pays d'Uri, pour le maintenir en respect. Rien n'était plus propre à indigner les montagnards. Malheureusement, le parti autrichien avait un puissant auxiliaire dans leurs vallées. C'était le clergé, qui ne voulait pas contribuer aux charges publiques. Ainsi l'on voit, à l'époque même des libérateurs, les prêtres catholiques prendre en

Suisse l'attitude anti-nationale qu'ils ont depuis gardée. Du reste, cette attitude se comprend assez si on se rappelle leur système de théologie. Le principe catholique, qui est l'absolutisme par excellence, est inconciliable avec l'idée démocratique que l'Helvétie a toujours personnifiée et défendue sur le continent. Ce que je dis du catholicisme ne s'applique nullement au christianisme des apôtres. Ses tendances sont essentiellement libérales, parce qu'il apprend à l'homme le sentiment de sa dignité personnelle, qu'il lui enseigne à sacrifier à la loi du devoir, au bonheur de son pays, ses intérêts et même sa vie.

Cependant l'appui du clergé n'était pas une grande ressource pour le parti autrichien. Les vaillants montagnards de ces contrées, qui sont devenus depuis la réforme les instruments dociles de l'ambition sacerdotale, étaient alors fort indépendants à l'égard de Rome et de ses représentants, et le redeviendront sans doute un jour, à l'exemple de leurs glorieux ancêtres. Les excommunications et les censures ne leur faisaient aucune impression. Plus d'une fois, dans la durée du moyen âge, ils bravèrent les menaces et les foudres de la papauté¹. Ils ont même quelquefois donné au monde le spectacle inouï d'une peuplade de paysans, résistant à la fois au pape et à l'empereur.

¹ Voy. CHERDULIEZ, *De la démocratie en Suisse*.

Pourquoi les Waldstettes ont-ils si complètement oublié de nos jours ces héroïques traditions ? S'ils s'en étaient souvenu seulement un instant, auraient-ils, en 1847, eux, les immortels fondateurs de la Confédération, foulé aux pieds la croix fédérale, et déchiré le brassard de pourpre qui est un signe de la fraternité commune ?

L'ambition qui entraînait le clergé donnait aussi les plus mauvais conseils à quelques jeunes gens : ainsi Wolfenschiess obtint de l'empereur le commandement du château de Rossberg. Cet homme, comme tous les traîtres, se montrait plus tyrannique que les baillis autrichiens eux-mêmes. Un jour, il vit une belle jeune femme, assise dans un pré. Apprenant que son mari était absent, il se fit admettre dans sa maison, en demandant un bain. La femme comprit ses intentions, et appela son mari, qui tua Wolfenschiess dans le bain. Une aventure semblable arriva dans l'île de Schwanau, qui s'élève, pareille à un bouquet de verdure, au milieu du lac de Lowerz. Le bailli qui résidait dans cette île, ayant fait violence à une fille d'Arth, fut massacré par les habitants de ce village.

La femme de Stauffacher, dont le cœur ardent bouillonnait à la vue de ces infamies, excitait son mari à défendre son pays contre la tyrannie. Les mœurs antiques donnaient aux femmes de cette époque un

caractère intrépide. La vie avait encore conservé sa poésie primitive. Les maisons étaient éparses à la lisière des bois, sur le penchant des montagnes, au bord des sources. Celle de Stauffacher, située dans le village de Steinen, était une des plus belles du pays. On admirait la multitude de ses petites fenêtres, les figures et les sentences dont elle était ornée. Gessler, en passant auprès de ce chalet, s'écria : « Jusqu'à quand souffrira-t-on que les paysans possèdent d'aussi magnifiques demeures? » La femme de Stauffacher, indignée de pareils discours, inspirait à son mari l'héroïsme de ses propres sentiments : « Combien de temps, disait-elle, verra-t-on l'orgueil rire et l'humilité pleurer? Des étrangers seront-ils les maîtres de ce pays et les héritiers de nos biens? A quoi sert-il que nos montagnes soient habitées par des hommes? Mères, devons-nous nourrir des fils mendiants et élever nos filles pour servir d'esclaves aux étrangers? Loin de nous tant de lâcheté! »

Un jour, Stauffacher prit ses armes en silence, il descendit à Brunnen, traversa le lac, arriva dans le pays d'Uri, et entra à Attinghausen, dans la maison de son ami Walter Fürst. Il y trouva un homme qui ne respirait que la vengeance. C'était Erni an der Halden, plus connu sous le nom d'Arnold de Melchthal. Landenberg lui avait enlevé ses bœufs, c'est-à-dire son seul trésor. Le vieux père d'Arnold se plaignant de

cette violence, un insolent valet du bailli lui dit rudement : « les paysans peuvent bien trainer la charrue eux-mêmes. » Ces paroles allumèrent le courroux du jeune Erni. Il cassa d'un coup de bâton deux doigts à l'arrogant serviteur, et s'enfuit dans les montagnes. Le bailli, plein de fureur, fit crever les yeux du vieux Melchthal. On comprend la sympathie que Stauffacher trouva dans un homme qui avait ainsi éprouvé les effets de la tyrannie autrichienne.

On s'entretint chez Walter Fürst des souffrances de la patrie, de la cruauté des maîtres que l'empire avait imposés aux paysans, du mépris de leurs droits et de leurs libertés héréditaires. Tous rappelèrent que leurs plaintes les plus modérées avaient été repoussées avec hauteur ; qu'on voulait les séparer du Saint-Empire romain, afin de les unir à la maison d'Autriche. Dieu, ajoutaient-ils, n'a donné à aucun prince l'autorité royale pour fouler aux pieds les lois de la justice. Il sera donc avec ceux qui se soulèveront contre les oppresseurs. D'ailleurs, ne vaut-il pas mieux mourir en combattant comme des hommes libres, que de vivre sous un joug avilissant ? Walter Fürst, Arnold de Melchthal et Stauffacher convinrent de se réunir pour combiner leur plan. Mais le secret et la retraite étaient indispensables au succès. Ils désignèrent pour leurs entrevues une prairie étroite située au bord du lac des Waldstettes, à peu près au centre des pays

d'Uri, de Schwytz et d'Unterwald, aux pieds des rocs du Seelisberg, vis-à-vis du village de Brunnen. Cet endroit qui est au milieu de sombres forêts s'appelle le Grutli ou le Rutli. C'est une solitude imposante sur une hauteur entourée par les ondes du lac et flanquée de rochers. La majesté du site ajoutait encore à la gravité des délibérations.

Les conférences se renouvelèrent souvent dans le silence des nuits. Walter Fürst et Melchthal arrivaient par les sentiers détournés de la montagne, et Stauffacher par le lac. Ce dernier amenait avec lui Rudenz. Chaque conjuré était accompagné de ses amis, de ceux qui semblaient les mieux disposés à travailler à la délivrance de l'Helvétie. Tous étaient animés de la même confiance. Plus le péril était grand, plus l'union était fraternelle. La nuit qui précéda la Saint-Martin de l'an 1307 décida de l'avenir de l'Helvétie. Au milieu de profondes ténèbres, les trois conjurés se réunirent. Ils amenaient chacun dix hommes, dont l'intrépidité et les dispositions leur étaient parfaitement connues. Le triste vent de novembre, qui sifflait à travers les sapins de la montagne, semblait murmurer à leurs oreilles les plaintes de la patrie outragée. Ces trente-trois hommes héroïques qui se disposaient à braver la puissance impériale et les aigles redoutables de l'Autriche, pleins de l'enthousiasme qu'inspire le saint amour

de la patrie, jurèrent de maintenir le peuple dans la possession de ses antiques libertés ; de transmettre à leurs enfants l'indépendance, ce trésor précieux qu'ils avaient reçu de leurs pères ; d'agir comme s'ils n'avaient qu'un cœur et qu'une âme ; de respecter les droits de tous comme ils voulaient qu'on respectât les leurs. Les conventions étant ainsi faites, Werner Stauffacher de Steinen, Erni (Arnold) an der Halden de Melchthal et Walter Fürst d'Attinghausen, qui surpassait tous les autres Suisses par sa noblesse, ses richesses, son âge et son expérience des affaires, levèrent les mains au ciel et jurèrent, « au nom de Dieu, qui a fait les empereurs et les paysans, et duquel tous tiennent également les droits inaliénables de l'humanité, de défendre valeureusement et par de communs efforts leur liberté menacée. » Les autres conjurés écoutèrent ce serment dans un profond silence. Puis, chacun levant à son tour la main vers le ciel, le répéta, en prenant à témoin Dieu et tous les saints. La nuit du premier janvier de l'an 1308 fut désignée pour l'exécution du complot.

Ce n'est pas sans émotion que l'on remarque, dans cette réunion d'énergiques patriotes, la présence d'un homme comme Walter Fürst d'Attinghausen. Une des choses qui donnent à l'histoire de la nation helvétique un caractère tout particulier, c'est que, dans toutes les grandes crises où s'agitent les inté-

rêts sacrés du peuple , des héros sortis des rangs de l'aristocratie se dévouent à défendre la cause des opprimés. Rien d'analogue ne se rencontre ailleurs, dans ces tristes époques du moyen âge où la violence était la loi universelle; alors que les tyrans féodaux rivalisaient d'insolence et de barbarie envers les misérables serfs. Il semblait que cette vile multitude fût née pour être foulée sous les éperons d'or des chevaliers, et que l'homme qui gémissait sur la glèbe, vêtu du sarrau des paysans, fût d'une autre nature que le noble baron couvert de velours et d'hermine. En Suisse, il se trouva bien une aristocratie animée des mêmes instincts et dirigée par de pareils principes. Mais toujours, au milieu des montagnards qui défendaient leur liberté, brilla le cimier couronné de quelques gentilshommes véritablement dignes de ce nom, et qui comprenaient la sublimité des serments de la chevalerie. En effet, si la chevalerie avait été instituée pour défendre la veuve et l'orphelin, ne devait-elle pas, avant tout, protéger les victimes d'un ordre social qui méconnaissait les droits les plus essentiels des faibles et des petits? Si elle avait ainsi compris sa mission, l'histoire des peuples chrétiens pourrait mettre bien des noms glorieux à côté de ceux de Walter Fürst, des noms tels que ceux qui seront éternellement bénis, tant qu'il existera dans les montagnes des Alpes un fils de l'Helvétie, tant que les

hommes conserveront le souvenir des grandes âmes qui ont fait l'honneur de l'humanité.

C'est à l'époque où nous sommes arrivés que la tradition a placé l'histoire de Guillaume Tell et la mort du bailli Gessler. Vrai ou faux, cet événement n'exerça aucune influence sur la conjuration. C'est un épisode dramatique de cette lutte fameuse, dont les véritables héros sont, dans toute hypothèse, les hommes qui jurèrent, sur la colline du Grutli, de chasser les tyrans de leur patrie. Le nom de ces hommes de cœur est resté moins célèbre que celui de Tell. C'est là une de ces fantaisies de l'imagination populaire dont l'histoire présente plus d'un exemple. Ce qui frappe les masses dans les événements mémorables, ce ne sont pas les résolutions longuement méditées, le courage persévérant qui les accomplit, ce sont plutôt les résolutions spontanées et les entraînements chevaleresques. A ce titre, l'histoire, ou si l'on veut la légende de Tell, était mieux faite pour rester gravée dans le souvenir du peuple, que le dévouement moins brillant de ceux qui fondèrent la Confédération par le courageux serment du Grutli. Pour les Français, la bataille de Waterloo se résuma longtemps dans un mot héroïque attribué au général Cambronne. Quant à ceux qui voudront se rendre un compte sérieux des grands faits du passé, ils trouveront que les citoyens intrépides qui préparèrent la

chute de la domination autrichienne par leur prudence, leur courage et leur fermeté, sont une expression au moins aussi complète de la nation suisse, que le poétique arbalétrier. Ce qui caractérise en effet cette nation, c'est le calme patient avec lequel elle a réalisé ses desseins bien plus que ces rapides illuminations, que ces enthousiasmes spontanés, qui sont le privilège des races méridionales. Mais la poésie ne tient pas compte de ces considérations et la poésie a sans doute raison. Son but est d'élever les imaginations vers l'idéal. Or, comme type idéal, le Guillaume Tell de Schiller est vrai, ainsi que le Polyeucte de Corneille, l'Achille d'Homère, l'Enée de Virgile, le Vasco de Gama de Camoëns, le Renaud du Tasse. Ces êtres merveilleux, qui personnifient les aspirations les plus hautes de la pensée humaine, sortent du domaine étroit de la réalité, pour s'élever, grâce à cette fée puissante qui s'appelle poésie, au-dessus des multitudes ravies d'admiration. Pour elles, la véritable histoire, l'histoire qui les saisit, qui les transporte en dehors du cercle de leur existence vulgaire, c'est l'histoire telle que l'ont comprise les admirables auteurs de l'*Illiade*, de la *Jérusalem délivrée* et de *Guillaume Tell*.

Nous osons pour notre compte ne pas trop nous en attrister. La science y perd peut-être un peu, mais le progrès de l'humanité y gagne beaucoup. Les

hommes ont assez fréquemment sous leurs yeux le douloureux spectacle des réalités de la vie, les dévouements méconnus, les amitiés trahies, les serments les plus sacrés audacieusement foulés aux pieds. Ils n'assistent que trop souvent au triomphe de la ruse sans pudeur et de la force brutale. Ils ne voient que trop, hélas ! ceux qui devraient leur donner l'exemple de l'indépendance et du courage, ramper lâchement sous le bâton du despotisme et se faire les vils apologistes de tous ses caprices. Qu'il leur soit permis du moins, grâce aux enchantements de la poésie, de sortir quelquefois de ce funèbre cachot qu'on nomme le monde ; de cet enfer terrestre du matérialisme et de la servilité qui s'appelle la société humaine, et de lever leurs yeux baignés de larmes vers le ciel sans nuages de l'idéal. Là se montrent, couronnés d'une sainte auréole, ceux qui ont combattu et souffert pour l'humanité ; les héroïques martyrs de l'Église primitive ; les premiers prédicateurs de l'Évangile et de la fraternité ; les preux chevaliers sans peur et sans reproche qui ont sauvé l'Europe du joug des infidèles ; les libérateurs intrépides qui ont, pareils à l'archer de Bürglen, levé leur front indompté devant les tyrans. Cette phalange prédestinée s'incline avec amour vers notre terre de misères. Elle lui parle de charité, d'amour, de liberté. Elle maudit les oppresseurs et console les victimes. C'est elle qui, au sein des nuits,

fait entendre sa céleste voix à ceux qui rêvent dans l'exil ou dans les catacombes des jours meilleurs pour leur patrie. C'est elle qui inspire à l'écrivain qui sacrifie sa vie et son repos au bonheur de ses frères, de courageuses paroles. C'est elle qui donne la force des lions aux plus faibles enfants de la famille humaine. C'est elle qui marche en avant et qui nous montre, au milieu des ténèbres du présent, la lueur à peine naissante qui éclaire déjà les vastes et splendides horizons de l'avenir.

Cependant arriva le premier janvier 1308. A l'aube, un des conjurés du Grutli fut hissé, au moyen d'une corde, dans la chambre d'une fille qui servait au château de Rossberg dans le haut Unterwald. Vingt jeunes gens pénétrèrent à sa suite dans la forteresse autrichienne, s'emparèrent du bailli et des gens de sa maison. Le même jour, tandis que Landenberg, qui demeurait au château de Sarnen, se préparait à se rendre à la messe, vingt hommes d'Unterwald vinrent lui offrir, selon l'usage, les présents du nouvel an. C'étaient des poules, des chèvres, des agneaux et des lièvres. Le gouverneur satisfait invita les montagnards à entrer dans la forteresse. Dès qu'ils eurent franchi la poterne du sombre manoir, un des conjurés sonna du cor. A ce signal, tous tirèrent de leurs habits des fers de lances qu'ils ajustèrent à leurs bâtons alpestres, puis ils chassèrent le bailli. Les Suisses fidèles à leur ser-

ment se contentèrent de reconquérir leur indépendance, sans persécuter un seul des partisans de l'Autriche. Ils saluèrent avec enthousiasme le soleil de la nouvelle année qui éclairait leur liberté, et allumèrent des signaux et des feux de joie sur les blancs sommets des montagnes. Le dimanche suivant les députés des trois cantons se réunirent et renouvelèrent solennellement leur alliance perpétuelle. Ils avaient reconquis leurs anciens droits sans verser une goutte de sang; sans même porter atteinte aux anciens droits de l'Autriche.

En apprenant ces grands événements, Albert entra en fureur. Il rassembla un grand nombre de seigneurs et de nobles, et vint en Argovie, afin de châtier ce qu'il appelait la révolte des paysans. L'empereur amenait avec lui son neveu, le duc Jean de Souabe, qui était son pupille, et auquel il refusait son patrimoine. Ce jeune seigneur nourrissait au fond du cœur des désirs de vengeance. Au lieu de se proposer pour modèle la courageuse insurrection des Suisses, des fantômes sinistres obsédaient sa pensée; sa main tremblait en serrant le poignard de l'assassin. La noblesse, mécontente de l'ambition d'Albert, irritait encore les ressentiments de Jean. Il s'entendit avec plusieurs gentilshommes pour tuer l'empereur. Ils résolurent de réaliser leur projet au moment où Albert quitterait le château de Baden pour passer la Reuss,

près de l'antique Vindonissa. Les conspirateurs s'arrangèrent de façon à se trouver seuls dans la barque de l'empereur. On était en vue du château de Habsbourg, au milieu des ruines de la cité romaine, quand le duc Jean se jeta au-devant de son oncle. Eschenbach saisit la bride du cheval, et le duc plongea sa lance dans la gorge d'Albert. En même temps Balm lui fendait la tête, et Eschenbach le frappait au visage. Le prince poussa un cri d'angoisse, et tomba baigné dans son sang. Une pauvre femme, témoin involontaire de ce drame, releva l'empereur, qui expira dans ses bras. Son vieux chancelier, l'évêque de Strasbourg, arriva sur ces entrefaites, baisa ses joues sanglantes et l'emporta sur un chariot. Toute la ville de Brugg sortit pour contempler ce funèbre spectacle. Quelle différence entre la mort sinistre d'Albert et la brillante destinée de Rodolphe de Habsbourg! Rodolphe s'était fait le protecteur des cités et des paysans contre les violences de la noblesse. Il dut même son élévation au trône impérial à l'amour qu'il avait témoigné pour la justice et pour les opprimés. Placé à la tête des souverains de l'Europe, il avait conservé le cœur de ceux dont il avait été si longtemps l'appui et le père. Son nom était resté en vénération dans les vallées des Alpes. Cette politique, inspirée par la conscience, par le sentiment chrétien, déplut à l'ambitieux Albert. Il voulut sacrifier tous les droits pro-

tégés par son père à l'agrandissement de sa maison. Pour atteindre ce but, il employa tour à tour la ruse et la force. Mais ceux qu'il outragea devinrent les instruments de la vengeance céleste. Les montagnards de la Suisse humilièrent les premiers son orgueil, en chassant ses baillis prévaricateurs. Les seigneurs, qu'il n'avait pas plus ménagés que les paysans, lui enlevèrent l'empire avec la vie. Malheureusement les princes de sa famille préférèrent sa politique aux sentiments généreux de Rodolphe de Habsbourg. Ils ne pardonnèrent jamais à la Suisse d'avoir reconquis sa liberté en brisant le joug d'Albert. Toutes les fois que l'occasion leur parut favorable, ils essayèrent de remettre sous leur domination ces hommes vaillants, qui devaient leur indépendance à leur modération autant qu'à leur courage. En Allemagne, la politique rétrograde n'eut pas de plus ardents auxiliaires. Quand les Bohémiens, fatigués des corruptions de la papauté, se séparèrent de l'Eglise de Rome, l'Autriche triompha de leurs plus légitimes répugnances à force de violences. Depuis la réforme de Luther, les successeurs de Charles-Quint, persévérant dans la même ligne de conduite, inondèrent l'Allemagne de sang. La guerre, qui devait restaurer le despotisme papal, déchira l'Europe pendant trente années. L'Italie sait quels ont été sur son sol les ennemis de toute idée généreuse. Telle est cependant cette dynastie portée aux nues par plus

d'un écrivain. A les entendre, la maison de Habsbourg-Lorraine serait pour les peuples chrétiens le boulevard de l'ordre et de la civilisation¹. Nous comprenons cet enthousiasme quand on se met à leur point de vue, quand on appelle ordre la compression des idées libérales ; civilisation, l'abrutissement des masses sous la double tyrannie de l'Eglise et de l'aristocratie. Cet idéal se trouve réalisé dans le concordat conclu entre l'empereur François-Joseph et le pape Pie IX. C'est vraiment un touchant spectacle de voir, dans notre siècle, l'autorité spirituelle qui gouverne les consciences et l'autorité temporelle qui dispose de l'épée, s'entendre pour réprimer les manifestations de l'intelligence et de la liberté humaines ! Ainsi le trône du pape et celui de César, environnés d'esclaves, pèseront de tout leur poids sur l'Allemagne et sur l'Italie. Ils travailleront laborieusement à étouffer les nationalités et à comprimer les intelligences révoltées. Les gouvernements qui triomphent aujourd'hui des conquêtes remportées sur l'Évangile et sur la raison, devraient pourtant se rappeler les défaites qu'ils ont subies dans le passé. La puissance de la justice et la loi du progrès ne peuvent être vaincues. Les conjurés du Grutli, Jean Huss dans l'université de Prague, Lu-

¹ Voy. les articles sur la maison de Lorraine publiés dans le *Correspondant*, revue française catholique ; par M. G. DE LA TOUR, député au corps législatif.

ther dans son cloître de Wittemberg étaient des hommes isolés. L'empire et la papauté semblaient pouvoir braver leurs réclamations. Mais s'ils n'avaient à leur disposition ni les foudres du Vatican, ni les soldats innombrables du César germanique, ils disposaient de cette force qui a tant de fois changé les destinées du monde, et qui, au moment des plus grands succès de l'oppression, vit immortelle au fond des cœurs. Elle y prépare de formidables insurrections qui, comme celles de 1789 et de 1830, ébranlent les trônes absolus jusque dans leur base. C'est en vain qu'on essaiera d'arrêter l'essor de la liberté politique et du libre examen dans l'ordre religieux. La liberté est plus rapide que la foudre. Elle vole jusqu'aux extrémités du monde sur les vaisseaux de la Grande-Bretagne. Elle règne triomphante dans les somptueuses cités du nouveau monde, sous les plis du drapeau étoilé des Etats-Unis. La révolution française en a gravé les principes dans l'âme ardente des peuples latins. Son nom a déjà cent fois retenti dans la bouche des martyrs de l'indépendance. Si vous voulez arrêter sa marche victorieuse, renversez d'abord les tribunes qui, à Madrid, à Lisbonne, à Bruxelles, à Turin, à Berne, comme à Londres et à Washington, servent d'organes aux peuples émancipés. Brisez les presses qui répandent par milliers dans le monde des œuvres inspirées par son esprit. Fermez les universités : la

jeunesse y vient écouter avec avidité les professeurs célèbres qu'anime une haine généreuse contre les institutions du moyen âge. Ce n'est pas assez. Il vous faudra reconstruire sur le sommet des monts ces nids de vautour d'où la noblesse féodale se précipitait sur les paysans. Vous devrez aussi rebâtir ces monastères renversés par la réforme et par la révolution française, ces monastères d'où sortaient les prédicateurs de l'absolutisme. Il vous faudra enfin attacher de nouveau à la glèbe ces paysans de la France, de la Suisse, de l'Angleterre, de la Belgique et de la Hollande, qui lèvent vers le ciel un front indépendant. Tant que vous n'aurez pas accompli cette tâche gigantesque, vous aurez beau signer des protocoles et des concordats, le monde ne marchera pas moins dans la route du progrès et de la liberté.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE

XII Le lac de Zurich	5
XIII Zurich	8
XIV Zwingli ou la réforme religieuse	14
XV Bodmer ou la réforme littéraire	120
XVI Lavater ou le ministère évangélique.	125
XVII Pestalozzi ou l'éducation populaire	166
XVIII Escher de la Linth ou le patriotisme.	193
XIX Le docteur Strauss à Zurich.	201
XX Ulrich de Hutten dans l'île d'Ufenau.	229
XXI Zug et les guerres des paysans	243
XXII Le Righi	303
XXIII La chapelle de Tell et les libérateurs	315

ERRATA

Dans l'errata du tome premier, au lieu de δi , lisez $\delta i'$. L'errata du deuxième volume se trouvera à la fin du troisième.



CH. MA
RELIG
LAUS



